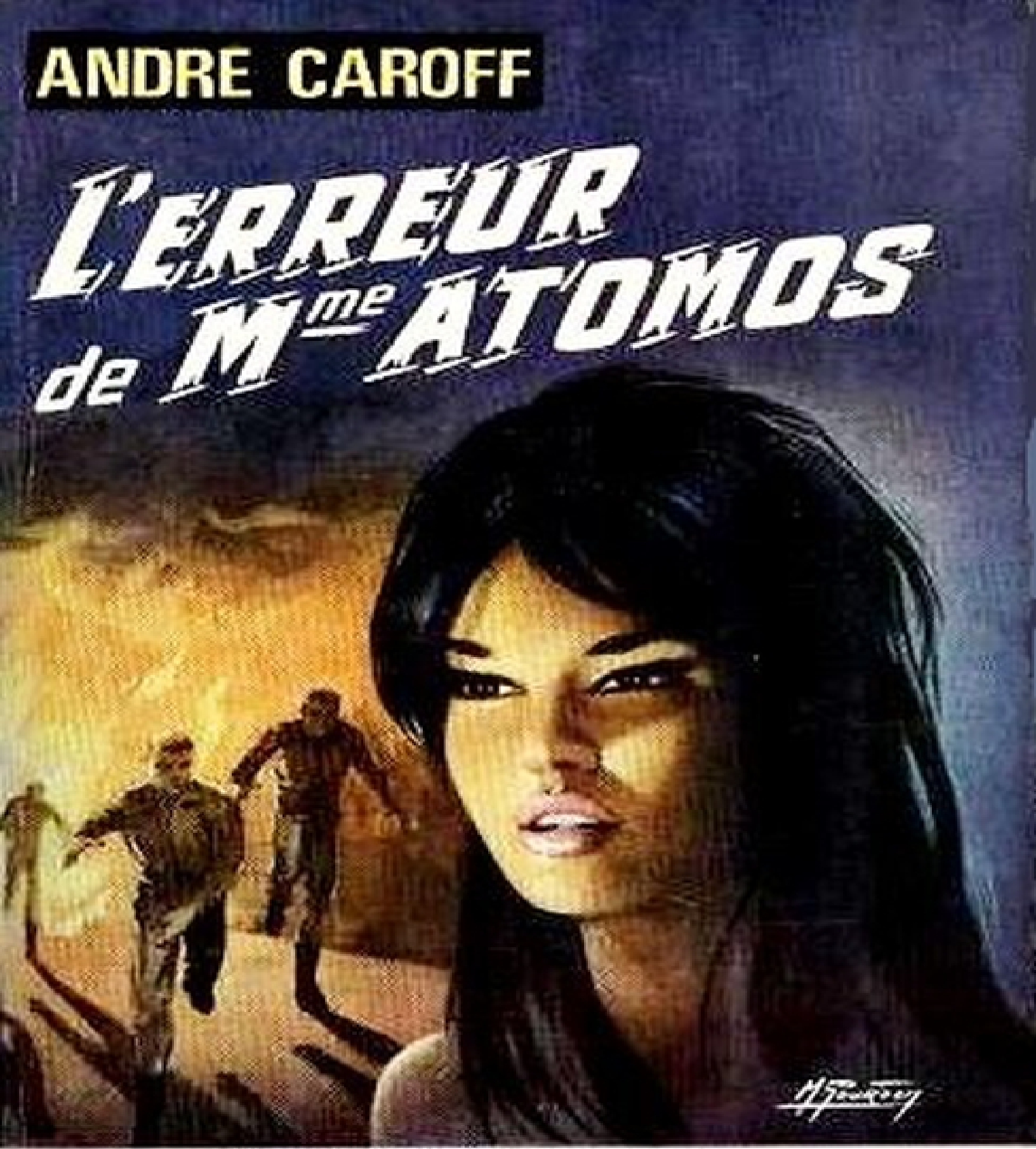
ANDRE CAROFF

L'ERREUR de Mme ATOMOS

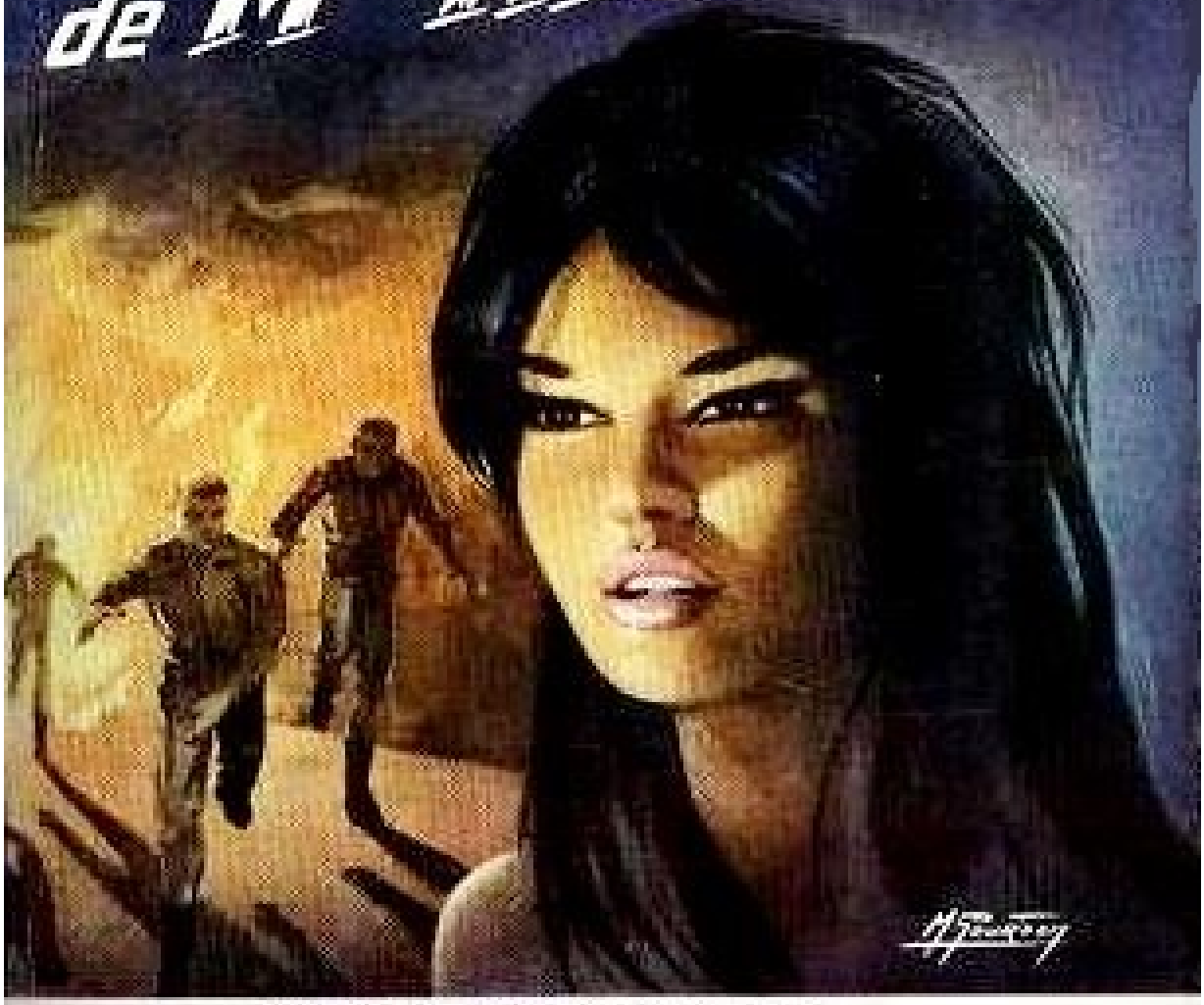


ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRE CAROFF

L'ERREUR de Mme ATOMOS



ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

L'ERREUR DE Mme ATOMOS

COLLECTION ANGOISSE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, bd Saint-Marcel-PARIS-XIIIe

© 1966 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

CHAPITRE PREMIER

Depuis plus de quatre mois, c'était le calme plat. M^me^ Atomos semblait avoir disparu en même temps que Smith Beffort et Mie Azusa, et certains pensaient que la sinistre Japonaise avait renoncé à réduire en cendres les États-Unis.

Cela était évidemment l'opinion du grand public. Les spécialistes, James Edward Evans, Yosho Akamatsu, le docteur Alan Soblen et bien d'autres savaient que ce calme risquait fort d'être celui qui précède la tempête.

Ce jour-là, Soblen pénétra en trombe dans le bureau de James Edward Evans, plaqua un télégramme sur la table de travail, et dit en souriant :

— Ça y est, c'est un garçon !

J.E.E. lâcha un soupir.

— Pas trop tôt, grogna-t-il, je me demandais si Mie allait réussir à accoucher avant que M^me^ Atomos ne retrouve sa trace ! Bon sang ! C'est un grand jour, docteur !

Son sourire s'effaça, et il ajouta lugubrement :

— Même si le fils de Beffort est français !

— Ne dites pas de bêtise. Smith est américain, Mie aussi puisqu'ils sont mariés, et le petit Robert l'est également. D'ailleurs, n'oubliez pas qu'il est né à l'hôpital américain de Neuilly !

J.E.E. acquiesça sans enthousiasme. Pour lui, un couple d'Américains devait fabriquer son enfant aux États-Unis.

— Ce Robert, dit-il du bout des lèvres, il est de quelle couleur ?

Soblen en resta muet. J.E.E. alluma un cigare.

— Quoi ? Vous paraissez surpris et il n'y a pas de quoi. Mie est japonaise…

— Et vous avez peur que le petit ne soit jaune !

— En tant que futur parrain, j'ai le droit ferme de m'inquiéter de la chose !

Soblen croisa les bras. Soudain, il était de méchante humeur.

— Qui vous a dit que vous seriez son parrain ?

— Personne, mais cela me revient tout naturellement !

— Du tout, du tout, fit énergiquement Soblen, je connais Mie et Smith depuis plus longtemps que vous…

J.E.E. leva une main apaisante.

— Attendons plutôt que Smith revienne. Inutile de nous disputer, docteur. D'autant plus que personne ne nous a rien demandé et qu'il se pourrait fort qu'un troisième larron soit également sur les rangs ! Quand Smith et sa petite famille doivent-ils quitter la France ?

Soblen s'assit, essuya ses lunettes.

— Je ne sais pas, avoua-t-il mornement, depuis qu'il est là-bas, Smith est devenu un personnage très mystérieux. Nous n'avons jamais pu obtenir son adresse, et les fonds que nous lui avons fournis lui parvenaient par l'intermédiaire d'une banque…

— Sa fameuse force « Dragon vert » ?

Soblen secoua le front.

— Pas de nouvelles. Vous savez que Smith désirait avant tout éviter que M^me^ Atomos ne sache qu'il était en France. Pour cela, il a pratiquement rompu les ponts avec nous…

— D'accord, mais il a atteint son but, objecta J.E.E. Si le monde n'entend plus parler de M^me^ Atomos depuis quatre mois, on peut dire que c'est grâce à lui ! Personnellement, je lui donne un grand coup de chapeau ! Enfin, nous savons malgré tout que Mie a accouché dans la région parisienne ?

Soblen eut un rictus, posa son doigt sur le télégramme.

— Smith dit simplement ceci : Robert Smith Beffort, né ce jour à l'hôpital américain de Neuilly, et vous pouvez être sûr que s'il a pris le risque d'indiquer l'endroit de sa résidence c'est parce qu'il comptait en changer rapidement !

— Si bien qu'il pourrait parfaitement être revenu aux États-Unis ?

Soblen haussa les épaules, ramassa son feutre.

— Impossible de le savoir. Nous pouvons supposer n'importe quoi… En tout cas, sa méfiance est justifiée. Actuellement, M^me^ Atomos doit remuer

ciel et terre pour les retrouver, lui et sa femme. Franchement, je ne voudrais pas être à leur place.

Il tendit la main, ajouta :

— Maintenant, il faut que j'aille travailler un peu. Si vous avez du nouveau, vous pouvez m'appeler au labo.

J.E.E. serra la main tendue.

— Je n'y manquerai pas, docteur, soyez tranquille.

Soblen quitta le bureau, descendit les deux étages, sortit enfin du bâtiment fédéral. Il traversa, gagna le parking payant où stationnait sa voiture, s'installa sous le volant. Ce fut en mettant le contact que ses doigts rencontrèrent une étroite bande de papier coincée dans la tirette. Soblen la déroula et lut :

> Attention, doc, restez indifférent car vous êtes probablement surveillé par un ou plusieurs membres de l'organisation Atomos. Je suis aux États-Unis depuis quinze jours. Mie est avec moi ainsi que notre fils. Le télégramme que vous venez de recevoir n'était destiné qu'à lancer M^me^ Atomos sur une fausse piste. Prenez immédiatement, et sans prévenir quiconque, le chemin de l'aéroport Kennedy. Votre avion à destination de Saint-Louis, Missouri, décolle dans vingt minutes. Le billet et la réservation sont dans le coffre à gants. À Saint-Louis, prenez un taxi et faites-vous conduire au Midwest Stock Exchange (319 N. 4th Street). Là, l'un de mes hommes vous prendra en main. À bientôt, doc. La force « Dragon vert » vous attend !

Soblen froissa le papier, le roula en boule et l'avala discrètement. Ensuite, il lança son moteur, vérifia dans le même geste que le billet et la réservation se trouvaient effectivement dans le coffre à gants, puis il démarra.

Saint-Louis n'était qu'à 1 545 kilomètres de New York. Avec un jet, il y serait très exactement dans 2 heures et 15 minutes…

L'avion se posa dans le temps prévu sur l'aéroport municipal de Lambert-Saint-Louis, situé à vingt et un kilomètres au nord-ouest de la ville. Soblen descendit la passerelle, mains aux poches, traversa le hall et prit un taxi. Cinquante minutes plus tard, il débarquait sur le trottoir bordant le Midwest Stock Exchange et attendit.

Autour de lui, il y avait beaucoup de monde. Trop pour qu'il soit en mesure de détecter un éventuel guetteur. Smith Beffort lui avait d'ailleurs dit que l'un de ses hommes le prendrait en main, ce qui interdisait à Soblen

toute initiative. Dix minutes passèrent, puis un petit homme maigre, qui tenait sous son bras un paquet de journaux allemands *Deutsche Wochenschrift*, le frôla en murmurant :

— Entrez dans le bâtiment et sortez par l'autre porte…

Soblen laissa s'écouler quelques secondes avant de franchir le seuil du Stock Exchange, se retrouva dans une ambiance extraordinairement agitée, parmi les groupes vociférant devant les tableaux où s'inscrivaient les dernières cotes des valeurs boursières. Soblen se faufila le long de la cloison centrale, chercha la sortie que lui avait recommandée le faux vendeur de journaux, la trouva sans trop d'efforts à l'extrémité de la galerie sud. Il s'agissait d'une porte étroite, probablement peu utilisée. Soblen essaya la poignée et le battant pivota instantanément. Le docteur pénétra dans un couloir, se trouva face à un homme dont le visage était couturé de vieilles cicatrices.

— Continuez tout droit, docteur, souffla l'inconnu en refermant la porte à laquelle il donna un tour de clef.

Soblen opina, s'éloigna à grands pas, déboucha dans une rue située derrière le Stock Exchange.

— Docteur Soblen, par ici !

L'appel provenait d'une Mercury grise dont la portière était grande ouverte. Soblen s'engouffra dans la voiture, claqua la portière et s'effondra sur le siège. La Mercury démarra brutalement, vira sèchement au carrefour suivant, se mit à filer sur une avenue peu encombrée qui conduisait certainement vers la sortie ouest de la ville. Soblen jeta un coup d'œil sur le pilote, se dit aussitôt qu'il avait une tête assez patibulaire.

— Vous n'avez pas été suivi, docteur ? fit l'homme du coin de la bouche.

— Je ne crois pas… mais même si quelqu'un me pistait, j'ai l'impression qu'il doit être loin maintenant ? Où allons-nous ?

L'homme ne répondit pas directement.

— Je m'appelle Sammy, dit-il d'un ton traînant, et je suis chargé de vous poser quelques questions.

Soblen remarqua alors qu'il conduisait d'une main. L'autre disparaissait sous le pan de son veston qu'une bosse significative déformait.

— Je vous en prie…

— Premièrement, pouvez-vous me dire quel était le numéro de votre chambre à l'hôtel Hilton de Palm Beach ?

— Trois cent deux, répondit Soblen sans hésiter.

— Deuxièmement, dites-moi quel était le texte exact de la carte de visite ?

— La carte de visite ? Vous ne pouvez pas être plus clair ?

Sammy lui dédia un coup d'œil oblique, ses mâchoires se durcirent tandis que l'arme qu'il dissimulait sous son veston effectuait un brusque déplacement vers le ventre de Soblen.

— La carte de visite, répéta-t-il froidement.

Soblen plissa le front.

— À ma connaissance, dit-il, Beffort ne peut attacher d'importance qu'à une seule carte de visite. Si je ne me trompe pas, son texte était celui-ci : *Mie Azusa Public relations manager Southern United States*.

Sammy se détendit un peu.

— Troisièmement, docteur, combien y avait-il de témoins dans le magasin de Toubinsky Junior après le départ du jeune coursier et avant l'arrivée de la civière ?

Soblen demeura bouche bée, et une bouffée de sang lui monta au visage. Cette question exigeait une réponse précise se rapportant à des faits vieux de deux ans !

— Dites, protesta-t-il, vous ne croyez pas que vous abusez ?

Sammy resta de marbre.

— Répondez, docteur. Si vous êtes bien en parfaite possession de vos moyens, vous devez vous souvenir !

Soblen comprit subitement que le test s'imposait effectivement. Smith Beffort se méfiait terriblement, exigeait des réponses précises au sujet d'événements particuliers auxquels lui-même et Soblen avaient seuls assisté… Absent depuis plus de quatre mois, Beffort voulait s'assurer que Soblen n'avait pas été enrôlé de force dans l'organisation Atomos ! Soblen fit un effort de mémoire.

— Il me semble que les témoins étaient sept. Quatre femmes et trois hommes… Le jeune coursier se nommait Jak Uron, ou Uri, je ne sais plus exactement.

— Jak Urey, rectifia Sammy avec un sourire. Docteur, M. Beffort ne se trompait pas lorsqu'il prétendait que vous aviez une sacrée mémoire !

Soulagé, Soblen soupira.

— À présent, pouvez-vous m'en dire plus ?

Sammy grimaça.

— Cela ne servirait à rien, docteur. Examinez plutôt ceci.

D’un geste rapide, il dégageait une arme de son veston, la tendait à Soblen. Ce dernier la prit, constata derechef que son poids était remarquablement léger. Apparemment, c’était une arme à feu. Cependant sa forme comportait quelques différences assez surprenantes. Ainsi, le chargeur était remplacé par un réservoir transparent dans lequel clapotait un liquide épais, oléagineux, et la détente n’était qu’un bouton rouge à la surface striée. Le canon, très mince, ressemblait à un chalumeau, se terminait par une espèce de pomme d’arrosoir comportant des milliers de microscopiques perforations. L’ensemble mesurait une vingtaine de centimètres, pesait sûrement moins de cinq cents grammes.

— Qu’est-ce que c’est ? fit Soblen intrigué.

— Un pistolet paralysant, docteur, indiqua calmement Sammy. Il fige sur place, pour une durée de soixante minutes, tout être humain évoluant à une distance inférieure à trois cents mètres.

Soblen sourit.

— Ainsi, Smith a réussi ! Voici enfin une arme capable de rivaliser avec les diaboliques inventions de M^me^ Atomos…

C’était un cadeau du destin, mais Soblen n’oubliait pas que cette arme provenait de la panoplie de la sinistre Japonaise, que Beffort et Mie ne lui avaient échappé que de justesse après l’incendie partiel de l’hôtel Governor Clinton à New York. Quatre mois auparavant, le couple, traqué par l’organisation Atomos, avait en effet pu embarquer in extremis dans un Boeing de la P.A.A. à destination de Paris. Depuis, M^me^ Atomos semblait avoir renoncé à poursuivre son implacable vengeance contre les États-Unis pour consacrer son temps à capturer de nouveau Mie Azusa, ex-Miss Atomos, qu’elle pourchassait depuis des mois. Mais ceci ne durerait pas éternellement. Tôt ou tard, M^me^ Atomos reprendrait ses attaques, car c’était finalement le meilleur moyen d’obliger Smith Beffort à se découvrir.

— Nous arrivons, fit Sammy.

Depuis un moment, la voiture roulait en pleine campagne.

— Où sommes-nous ? s’enquit Soblen.

— Quelque part à l’ouest de Saint-Louis, docteur. Dans l’état actuel des choses, il vaut mieux que vous ne connaissiez pas l’emplacement exact de notre base.

La Mercury vira soudainement dans un étroit chemin forestier, poursuivit sa course entre les arbres. Peu après, elle débouchait dans une clairière noyée au centre d’une épaisse végétation où ne s’amorçait aucun autre

chemin. Sammy traversa la clairière à toute allure, se dirigea sans hésiter sur un buisson compact. Le choc paraissait inévitable.

— Attention ! cria Soblen.

La Mercury s'enfonça dans le buisson sans dommage, se retrouva dans un tunnel faiblement éclairé.

— C'était un faux buisson, docteur, expliqua Sammy d'une voix indifférente.

Soblen se décontracta, un peu honteux de son émotivité. Il comprenait que Beffort avait complètement changé ses méthodes traditionnelles pour adopter plus ou moins celles de M^me^ Atomos. Le faux buisson, le tunnel, le pistolet paralysant, tous ces hommes inquiétants qui servaient la force « Dragon vert »…

La Mercury stoppa brusquement au milieu du tunnel toujours aussi désert. Soblen regarda autour de lui, demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Rien, docteur, nous passons simplement l'examen d'entrée. Actuellement, une caméra incorporée au sol filme certaines indications gravées sur le châssis de cette voiture. Au cas où la codification ne serait pas la bonne, un fusil paralysant ouvrirait le feu et nous réduirait à l'impuissance…

Soblen pinça les lèvres. Décidément, Smith Beffort adoptait de plus en plus les méthodes de M^me^ Atomos ! Soudain, la Mercury frémit, pivota d'un quart de tour et s'enfonça rapidement dans un puits aux parois bétonnées. Après une descente d'une dizaine de mètres, elle fut poussée sur un chariot métallique, dirigée comme un vulgaire colis sur une plate-forme exposée à la lumière aveuglante d'une batterie de projecteurs.

— Descendez, docteur, intima Sammy.

Soblen mit pied à terre en protégeant ses yeux, se retrouva sur un tapis roulant qui l'entraîna à quarante kilomètres-heure. Soblen se cramponna à une barre d'appui en maugréant, regarda défiler les parois d'un autre tunnel, fut brusquement éjecté dans une salle carrée. Il fit quelques pas en titubant, fut cueilli sous les aisselles par J.E.E. et Smith Beffort.

— Salut, doc, lança joyeusement ce dernier, content de vous revoir !

Soblen se dégagea avec mauvaise humeur, pointa son index sur J.E.E. hilare.

— Ainsi, vous étiez dans le coup ! s'exclama-t-il indigné.

— Ne soyez pas fâché, doc, intervint Beffort. J.E.E. était à l'abri d'une éventuelle opération Atomos alors que vous-même et Akamatsu étiez des proies toutes désignées. Je ne pouvais prendre le risque de vous mettre dans la confidence. D'autre part, vous devez bien penser que je n'ai pas construit cette base tout seul !

— Tout de même, grommela Soblen, vous auriez pu m'employer pour vos recherches sur le rayon paralysant !

Beffort lui serra amicalement le bras et dit gravement :

— Sans que vous le sachiez, votre rôle fut beaucoup plus important, doc. Grâce à vous, qui étiez sans trêve surveillé par des membres de l'organisation Atomos, nous connaissons dès maintenant l'un des repaires de notre mortelle ennemie ! Venez, je vais vous expliquer…

CHAPITRE II

Pas content, Soblen s'assit dans le confortable fauteuil que lui désignait Beffort, tandis que J.E.E. prenait place de l'autre côté du bureau. La pièce se trouvait au centre de la base, elle-même installée à une dizaine de mètres en dessous du niveau du sol. Le silence y était complet.

Beffort déroula une carte murale représentant la région de Saint-Louis, s'arma d'une règle et en posa l'extrémité sur un point situé entre Saint-Peters et la rive droite du Mississippi.

— Voilà, doc, nous sommes ici, c'est-à-dire pratiquement au centre du territoire des États-Unis. Notre position géographique est donc parfaite et permet à la force « Dragon vert » d'intervenir aussi vite que possible en n'importe quel point du pays.

— Okay, fit Soblen, parlez-moi un peu de cette force ?

Beffort et J.E.E. échangèrent un regard complice, et Beffort dit en s'asseyant :

— Doc, je vais vous surprendre…

— En ce qui concerne le rayon paralysant, je suis au courant et la surprise viendra probablement d'ailleurs ?

— Je le crois. Voyez-vous, doc, pour lutter contre l'organisation criminelle de M^me^ Atomos, il me fallait créer une organisation de même type. Impossible de risquer plus longtemps la vie de policiers ou de militaires engagés dans une lutte inégale et que leur uniforme exposait aux coups les plus durs.

— Ouais, et les hommes du F.B.I. ?

— Pas assez nombreux, intervint J.E.E., et déjà mobilisés pour la répression des différents délits relevant de leur organisme. La vie de la nation ne peut s'arrêter, même si M^me^ Atomos assassine un million d'Américains !

— Alors, demanda Soblen intrigué, où avez-vous pêché les membres de la force « Dragon vert » ?

— Dans les pénitenciers, répondit Beffort. Chacun des hommes que vous verrez purgeait une condamnation supérieure à vingt ans de prison. Mais la plupart étaient condamnés à vie !

La mâchoire de Soblen tomba.

— Bon sang !

— Gardez votre calme, doc, et dites-vous bien que pour faire claquer le fouet il faut tenir le manche. Mes trois cents types n'ont plus rien à apprendre en ce qui concerne le maniement des armes, la conduite d'une voiture, le cambriolage, le hold-up, ou tout ce que vous pourrez imaginer…

— Des hors-la-loi ! Ils vont…

— Plus maintenant, coupa sèchement Beffort. La société va employer leurs « connaissances » pour livrer la plus grande bataille de l'histoire. Cette bataille peut durer des années, sera émaillée de durs combats. Mes hommes risqueront leur vie, mais ceux qui parviendront au terme de leur contrat auront droit à une remise de peine et seront réintégrés dans une société qui les avait bannis à jamais !

— Mais enfin, Smith, ce sont des gangsters !

— Certes, admit calmement Beffort, et en l'occurrence c'est pour cela que nous les avons choisis. Il nous fallait des tueurs, des commandos de la paix, nous les avons. Votre chauffeur, Sammy, était condamné à cent vingt ans de détention. Autant dire qu'il était pratiquement mort. Maintenant, il sait qu'il a une chance de s'en tirer et si M^me^ Atomos ou un membre de son organisation se heurte à lui, je ne donne pas cher de leur peau !

— Qui est au courant ? s'enquit Soblen.

— Une dizaine de personnes, le renseigna J.E.E., parmi lesquelles cinq des plus hautes autorités du pays. Bien entendu, il n'a jamais été question d'informer le grand public par l'intermédiaire de la presse. Cela est et demeurera une entreprise marquée du sceau top-secret ! Vous voyez, docteur, que nous vous faisons confiance…

— Merci, fit Soblen pincé, je tâcherai de m'en montrer digne. Cela dit, Smith, quelle est donc cette piste que vous avez découverte grâce à moi ?

Beffort sourit en fraude de la lutte sourde qui opposait Soblen à J.E.E. L'un était le chef du F.B.I. Sa participation à la formation de la force « Dragon vert » avait été indispensable et c'était un fait que Soblen refusait d'admettre après avoir lui-même été tenu à l'écart.

— Il y a de cela huit jours, doc, vous avez assisté à un congrès qui se tenait à Houston, centre des essais spatiaux et siège de l'administration nationale de l'aéronautique et de l'astronautique, exact ?

— Exact, confirma Soblen.

— C'était votre premier déplacement important depuis quatre mois et nous pensions que M^me^ Atomos suivrait vos pas. Dans cette attente, Eddy Witturst et Charles Hyde ont assuré votre protection. Au cours du voyage, ils ont noté que vous étiez filé par un couple suspect. Ils ont alors pris des photos du couple et les ont expédiées ici. Après examen de nos archives, nous avons constaté que l'homme était Bob Sanders, la femme Madge Gearon !

— La fille de l'hôtel Curtis de Phoenix(1) ?

— Exactement, doc ! Donc, l'organisation Atomos s'intéressait à vous et il s'agissait pour nous d'en tirer profit. Après votre retour à New York, Sanders et Madge ont abandonné votre surveillance et deux autres membres de l'organisation ont assuré le relais. Naturellement, Witturst et Hyde ont continué à suivre le couple Sanders-Madge. Ceux-ci se sont rendus directement à Wilmington, en Caroline du Nord, qui est l'un des États que M^me^ Atomos n'a jamais attaqué, et ont loué une chambre dans un hôtel du centre. Le lendemain matin, à dix heures, juste après la période de neutralisation(2), ils se sont brusquement séparés. Sanders a échappé à la surveillance de Hyde, mais Witturst, qui collait littéralement aux talons de Madge Gearon, a pu la suivre jusqu'à un petit immeuble particulier situé sur le front de mer à vingt kilomètres de la ville. Depuis, la fille est invisible. Par notre bureau de Wilmington, nous savons que l'immeuble en question appartient à un certain Arthur Flower, veuf sans enfant, officiellement en voyage d'agrément quelque part en Europe…

— Hum, fit Soblen, j'ai bien peur que son voyage ne se poursuive éternellement !

Beffort opina.

— Vous avez sans doute raison. L'immeuble semble inhabité, mais nos hommes ont remarqué des va-et-vient bizarres entre la maison et la grève pendant la nuit. Quand vous saurez que cette habitation ne se trouve qu'à

cinquante mètres de la mer, vous en déduirez comme nous que Mme Atomos l'utilise certainement comme port d'attache.

— Ce qui signifie que la Cité Atomos n'est pas loin ?

Beffort alluma une cigarette, déroula une autre carte qui représentait la côte est des États-Unis, de Miami à Norfolk.

— Au large de Wilmington, dit-il, il y a une fosse de 5 850 mètres. Si vous vous souvenez de l'attaque contre la Floride…

— Vous voulez dire que cette fosse pourrait être la principale base sous-marine de la Cité, n'est-ce pas ?

— Tout concorde à le laisser croire, doc. Si nous revenons quatre mois en arrière, nous constatons que la Cité a traversé les États-Unis d'ouest en est après avoir subi de graves dommages sur le plateau Coconino en Arizona. Or, ce fut précisément dans cette région que nos radars perdirent la trace de la Cité, incapable de voler à sa vitesse habituelle et se rendant visiblement jusqu'à une base secrète pour y effectuer d'indispensables réparations !

Intéressé, Soblen ôta ses lunettes, en essuya machinalement les verres.

Le raisonnement de Beffort se tenait, partait de faits réels, absolument indiscutables. Sur le plateau Coconino, la Cité Atomos avait effectivement frôlé la destruction. Attaquée par l'aviation à un moment où sa voûte électromagnétique ne la protégeait plus, elle n'avait dû son salut qu'à une fuite éperdue.

Mais Soblen se souvenait encore que l'énorme engin semblait sérieusement touché.

— Parfait, dit-il, admettons donc que la Cité se soit réfugiée dans cette fosse et qu'elle y soit toujours. Que comptez-vous faire ?

Beffort se pencha vers lui, le front plissé par des rides de concentration, et répondit :

— Tout cela est très nouveau, doc, ne l'oubliez pas. Votre voyage ne date que de huit jours et nous ne connaissons l'immeuble d'Arthur Flower que depuis quarante-huit heures ! C'est pour tenter de trouver une solution que nous avons d'ailleurs décidé de réunir l'état-major de la force « Dragon vert », et c'est pourquoi vous êtes ici aujourd'hui. Inutile de vous dire que vous précédez de peu Yosho Akamatsu !

Un sourire détendit les traits de Soblen.

— Quand doit-il arriver ?

Beffort consulta sa montre.

— Mon télégramme a dû le toucher hier soir, à Tokyo… Je pense qu'il ne va pas tarder, doc.

---oOo---

Akamatsu débarquait au même instant sur le Municipal Airport de Lambert-Saint-Louis où Soblen avait lui-même atterri trois heures plus tôt. Au départ de Tokyo, il avait détruit le télégramme de Smith Beffort, sûr de garder en mémoire les instructions lui enjoignant d'avoir à prendre un taxi pour se faire conduire au 411 N. Seventh Street – adresse du consulat suisse – et d'y attendre sur le trottoir qu'un contact lui donne la marche à suivre.

Chargé d'une légère valise, Akamatsu traversa le hall de son allure souple et féline, se dirigea vers la station de taxis et monta dans le premier de la file.

En cours de route, le spécial de la Tokkoka(3) négligea de surveiller ses arrières. Cela était contraire à ses habitudes, mais il n'avait aucune raison de se méfier. Au Japon depuis quatre mois, il ne pouvait imaginer être pisté par un membre de l'organisation Atomos.

Arrivé à destination, Akamatsu régla sa course, descendit de voiture et se mit à faire les cent pas devant le consulat. Trois minutes passèrent, puis une grosse Chevrolet noire stoppa à son côté.

— Monsieur Akamatsu, si vous voulez monter ?

Yosho grimpa sans hésitation dans le véhicule, s'assit sur la banquette arrière qu'occupaient déjà deux hommes, et la Chevrolet démarra instantanément.

Akamatsu posa sa valise à ses pieds, sentit un choc terrible lui percuter le crâne et s'écroula sans un soupir…

Devant le consulat, un vendeur de journaux, qui avait de loin assisté à la scène, fonça vers la première cabine téléphonique.

---oOo---

Yosho Akamatsu reprit connaissance beaucoup plus tard et comprit immédiatement qu'il avait été drogué. Sa bouche était amère, sa langue collait à son palais, et il sortait de l'inconscience avec énormément de difficultés. Au bout d'un instant, une douleur à la base du crâne lui rappela brusquement son attente sur le trottoir du consulat suisse, l'arrivée de la Chevrolet, le geste qu'il avait fait pour poser sa valise…

Il grogna, ouvrit les yeux sur une obscurité totale, se releva d'un tour de reins. On n'avait pas pris la peine de l'attacher et on était donc assuré que

toute fuite serait impossible.

Akamatsu fouilla dans ses poches, constata qu'elles avaient été vidées de leur contenu. Il avança dans le noir, mains en avant, rencontra une surface rugueuse. C'était tout bêtement un mur. Un vieux mur en pierre, dont les joints de ciment craquaient même par endroits, mais d'une solidité à toute épreuve. En tout cas à l'épreuve des ongles… Plus loin, il y avait une porte. Elle avait subi des transformations, offrait une surface froide et unie. De l'acier…

Akamatsu termina son petit tour d'inspection, huma l'air, tendit l'oreille. En bruit de fond, il entendait un roulement continu, strié d'écrasement sourd qu'il identifia aussitôt : la mer. Quant à l'air, il était frais. Donc, il devait exister une bouche d'aération quelque part dans cette obscurité complète et il serait intéressant de la découvrir, aussi petite soit-elle.

Akamatsu sonda de nouveau les murs, de préférence du côté opposé à la porte, sentit enfin sur ses doigts une brise légère. Il sauta, agrippa un barreau de fer rouillé, fit un rétablissement. Le nez contre la grille, il n'y voyait pas plus. Au-delà des barreaux, les ténèbres s'étendaient jusqu'à l'infini.

Un infini qui pouvait d'ailleurs parfaitement se limiter à un autre mur…

Akamatsu lâcha prise, s'assit sur le sol de terre battue. Dans l'immédiat, il ne pouvait rien entreprendre de constructif. Sa prison offrait diverses faiblesses, mais ceux qui l'avaient enlevé savaient qu'il ne pourrait les exploiter avant longtemps.

Au bout d'un temps indéterminé, une clef joua dans la serrure sans qu'aucun bruit ne l'eût laissé prévoir. Akamatsu bondit, se colla au mur. À cette seconde précise, une ampoule s'alluma tout en haut du plafond et une voix lança :

— Ne vous fatiguez pas, Akamatsu ! Si vous voulez manger, retournez-vous asseoir au centre de la cave.

Yosho obtempéra, notant au passage qu'il se trouvait dans une cave et qu'on le surveillait malgré l'obscurité, probablement par le truchement d'un viseur grand angulaire à infrarouge…

— Merci, reprit la voix ; maintenant, nous pouvons vous apporter votre repas. Inutile d'attaquer votre serviteur. Même si vous parveniez à le maîtriser, vous seriez stoppé de l'autre côté de la porte par des rayonnements dont l'effet serait regrettable pour votre organisme.

Akamatsu cherchait depuis un instant d'où pouvait provenir cette voix qu'il ne connaissait pas.

C'était une voix d'homme, assez métallique, s'exprimant dans un anglais parfait. Il leva les yeux, aperçut tout de suite le petit haut-parleur scellé au plafond. L'éclat de l'ampoule lui avait jusqu'alors dissimulé sa présence, mais ampoule et haut-parleur étaient hors de portée.

La porte pivota lourdement sur ses gonds, et un homme pénétra dans la cave. Il posa un plateau sur le sol, se redressa et Akamatsu l'identifia sans peine : Bob Sanders… le troisième homme de l'équipe Marchand-Belof que les chirurgiens de la clinique d'Atlanta n'avaient pu opérer, quatre mois auparavant. Pour l'heure, il était au service de M^me^ Atomos, mais redeviendrait lui-même le lendemain matin, entre 9 et 10 heures.

Akamatsu demeura indifférent. Il ne fallait pas qu'un éventuel observateur puisse deviner qu'il connaissait Sanders. Ce dernier regarda l'agent japonais d'un œil vide d'expression et dit :

— Lorsque vous aurez terminé, faites-le-nous savoir en frappant contre la porte. Avez-vous besoin d'autre chose ?

Akamatsu sourit.

— J'aimerais sortir et retourner à Saint-Louis…

Sa demande, inutile, n'était formulée que dans un but de repérage. Soblen, qui avait déjà connu les prisons de M^me^ Atomos, prétendait que la réponse mettait un certain temps à venir du Grand Cerveau installé sur la Cité. En effet, Sanders ne servait que d'intermédiaire. Ses yeux captaient l'image d'Akamatsu, ses oreilles entendaient les sons, mais tout cela, recueilli par le cerveau-moteur qu'il portait dans la tête, était immédiatement retransmis au Grand Cerveau qui se chargeait de la réponse en empruntant les cordes vocales de Sanders. Donc, le délai qui s'écoulerait entre la question et la réponse indiquerait approximativement l'éloignement de la Cité par rapport à la cave.

Akamatsu comptait la douzième seconde lorsque Sanders dit :

— Nous reparlerons de cela en temps utile, Akamatsu. Nous savons que Smith Beffort et sa femme se cachent dans la région de Saint-Louis. Beffort doit maintenant savoir que vous avez été enlevé et n'aura de cesse avant de vous avoir retrouvé. Quand nous aurons éliminé Beffort, nous vous transporterons sur la Cité afin de vous faire subir une opération que vous devinez…

Par la bouche de Sanders, c'était M^me^ Atomos qui parlait. Akamatsu l'aurait juré.

— Pourquoi retardez-vous cette opération ? demanda-t-il.

Une fois de plus, la réponse se fit attendre. Douze secondes.

— Notre bloc opératoire a été détruit sur le plateau Coconino. Il est inutilisable depuis cette date, mais sera réparé dans une semaine. Vous combattrez à mes côtés, Akamatsu, et croyez bien que j'en suis heureuse… Bon appétit et à bientôt !

Sanders fit demi-tour, franchit le seuil, et referma soigneusement la porte blindée. Akamatsu frissonna. Cette fois, il n'avait pas une chance sur mille de s'en tirer !

CHAPITRE III

Le réseau de renseignements de la force « Dragon vert » fit preuve d'une remarquable efficacité dans les heures qui suivirent l'enlèvement de Yosho Akamatsu. Perdue dans Saint-Louis, la Chevrolet noire qu'avait entrevue le vendeur de journaux fut retrouvée trente minutes plus tard dans un des parkings de l'aéroclub Wood. Là, les hommes de Beffort apprirent qu'un avion privé basé à Huntington, Kentucky, avait décollé vingt minutes auparavant pour Chattanooga, Tennessee. L'avion transportait un malade, deux infirmiers et un médecin…

À Chattanooga, l'un des correspondants de Beffort apprit que l'avion n'avait pas fait escale sur le terrain de Lovell Field, mais qu'un autre correspondant le signalait à Asheville, en Caroline du Nord…

À la suite de quoi se produisit un long temps mort.

Puis, en fin d'après-midi, Witturst, qui surveillait avec Hyde l'immeuble suspect de Wilmington, téléphona pour annoncer qu'une ambulance venait de pénétrer dans la propriété à la faveur de la nuit descendante. À la jumelle, Witturst avait vu deux infirmiers transportant une civière, et un homme en civil entrer dans l'habitation. Après quoi, l'ambulance était repartie en direction de la ville.

Beffort n'avait pas besoin de détails complémentaires. D'ores et déjà, il savait qu'Akamatsu était entre les mains redoutables de M^me^ Atomos. Protégé par ses « commandos de la paix », il prit, en compagnie de Soblen et de J.E.E., un avion du F.B.I., et les trois hommes débarquèrent à Wilmington peu après vingt-deux heures.

Prévenu, Witturst attendait en bordure du chemin où se trouvait son poste d'observation : un hangar à bateaux désaffecté possédant un premier étage d'où Hyde continuait à épier l'immeuble.

— Quoi de neuf ? s'enquit aussitôt Beffort.

— Rien, répondit le G'man. Si nous n'avions pas vu entrer l'ambulance dans l'enceinte de la propriété, nous jurerions que la baraque est toujours inhabitée. Venez par ici, car l'on pourrait vous apercevoir de là-bas… Une fois à l'abri du hangar, Witturst reprit :

— Il est encore un peu tôt, mais, dans une ou deux heures, le coin va s'animer.

— C'est-à-dire ? demanda J.E.E.

— Ils viennent de là, le renseigna Witturst en désignant la mer, généralement à bord d'un canot à moteur naviguant tous feux éteints. Un observateur non prévenu imaginerait sans doute qu'il se trouve devant des contrebandiers, avec la différence qu'ils ne débarquent pas des marchandises, mais qu'ils les embarquent.

Soblen leva un sourcil.

— Sur une aussi petite embarcation ?

— Oui, docteur, ça paraît aberrant, n'est-ce pas ?

— Mais, objecta Beffort, je ne comprends pas. Si des marchandises sont stockées dans la propriété, il faut bien qu'elles y soient venues d'une manière ou d'une autre. Or, depuis que vous êtes en planque ici, vous n'avez vu aucun camion de livraison ?

— Aucun.

— De quoi se composent les marchandises ?

— Des caisses, généralement de faibles dimensions. Les hommes du canot en chargent trois ou quatre, quelquefois moins, et repartent en direction du large.

Beffort s'assit sur un banc vermoulu.

— Résumons-nous, proposa-t-il : nous savons que cette maison est l'un des refuges de l'organisation Atomos, que notre ami Akamatsu y est prisonnier, et que des marchandises y sont entreposées. Cela ne correspond absolument pas aux méthodes habituelles de M^me^ Atomos, d'accord ?

Tous opinèrent.

— Donc, termina Beffort, s'il ne s'agit pas d'un piège, nous pouvons admettre que les circonstances obligent M^me^ Atomos à temporiser…

— Un instant, trancha Soblen, je crois comprendre ! Lors d'une récente conversation, nous avons examiné la situation et sommes arrivés à la conclusion que si Mme Atomos ne s'était pas manifestée depuis quatre mois, c'était sans doute en raison des graves avaries subies par la Cité. Admettons maintenant que la Cité soit immergée à grande profondeur au large de ces côtes, sans avoir la possibilité de repartir par ses propres moyens tant que ses avaries ne seront pas réparées. Que faire ? Primo, se procurer les pièces nécessaires. Secundo, assurer le ravitaillement des serviteurs de l'organisation vivant sur la Cité. Tout cela au nez et à la barbe des garde-côtes, en évitant d'être repéré par nos radars, d'être remarqué par la population et les bateaux de pêche ! À mon avis, ce n'est pas une mince affaire ! Surtout en ce qui concerne l'approvisionnement des pièces détachées… L'appareillage de la Cité est extrêmement complexe, ressemble à celui de nos fusées qui partent du Cap Kennedy, et les pièces qui le composent ne sont pas en vente dans le commerce. Pour les réunir, Mme Atomos doit être très prudente et, faute de pouvoir acheter un élément complet, se contente certainement de grappiller les différentes pièces nécessaires au montage de cet élément ! Ce qui expliquerait le faible encombrement des caisses chargées sur le canot, et la fréquence des va-et-vient entre la Cité et cette propriété. Qu'en pensez-vous ?

J.E.E. plissa le nez.

— De la part de Mme Atomos, c'est incroyable ! Même si la Cité est immobilisée, il y a toute une flottille de soucoupes volantes à son bord ! L'une d'elles pourrait, en un clin d'œil, se rendre au Japon et en ramener les pièces indispensables !

Beffort ricana.

— Si les ordinateurs de la Cité sont hors d'état, aucune soucoupe ne peut prendre l'air ! J'ai l'impression que le raisonnement de Soblen est sans faille ! Bon sang, doc ! Croyez-vous vraiment que Mme Atomos est à notre merci ?

Soblen siffla entre ses dents.

— Ne vous emballez pas, Smith. Cette femme a plus d'un tour dans son sac et il vaut mieux y aller sur la pointe des pieds.

Il s'assit à son tour et ajouta :

— À moins qu'elle ait commis une gigantesque erreur ? À force de nous échapper, elle se croit peut-être invincible.

— Voilà ! intervint soudainement Witturst, c'est tout à fait ce que je pense ! Quelque chose ne va plus dans son organisation. Je l'ai senti en suivant Sanders et Madge Gearon. Dites-moi, Smith, auriez-vous imaginé cela, il y a seulement six mois en arrière ? À cette époque, chaque membre du groupe Atomos se transformait en courant d'air dès que nous nous rapprochions !

— C'est un piège, fit J.E.E. Vous avez pleins pouvoirs, Smith, mais méfiez-vous ! N'oubliez pas que le but immédiat de M^me^ Atomos se limite à capturer votre fils, votre femme et vous-même ! Pour parvenir à ses fins, elle est capable de tout. Voyez le résultat qu'elle a déjà obtenu : sans le moindre effort, elle vous a fait quitter l'Europe, vous a obligé à venir dans ce hangar et sait certainement exactement où vous vous trouvez en cet instant. Son plan est simple. Vous êtes l'ami d'Akamatsu. Elle l'a enlevé pour vous contraindre à intervenir !

Son intervention jeta un froid. Lui aussi pouvait raisonner juste.

Beffort le fixa d'un œil sombre, et dit :

— Piège ou pas, il n'est plus temps de tergiverser. La force « Dragon vert » existe. Elle possède une arme redoutable. Je suis décidé à frapper !

— Quand ? demanda J.E.E. crispé.

— Demain matin, dès le début de l'heure de neutralisation. Exactement à neuf heures et une minute ! En attendant, j'ai besoin de savoir d'où vient le canot dont parle Witturst. Alertez la marine, Eddy ! Il nous faut une vedette le plus rapidement possible.

---oOo---

La vedette était rapide, possédait un moteur silencieux du type Seagull, et filait sur l'eau comme une pierre qui ricoche.

Tous feux éteints, noire dans le noir, on ne pouvait déceler son approche qu'au chuintement léger que l'eau provoquait sur sa coque tranchante, ou aux formidables claques que les vagues lui assenaient parfois lorsqu'elle déjaugeait trop sèchement.

Depuis dix minutes, elle suivait à distance le canot qui cinglait vers la haute mer, après avoir chargé une dizaine de caisses sur la plage. Munis de jumelles, Beffort, J.E.E. et le docteur Soblen surveillaient le canot qui tanguait deux milles en avant, direction franche : sud-est.

— C'est par-là que se trouve la fosse, murmura Beffort. Normalement, nous devrions l'atteindre dans moins de cinq minutes.

J.E.E. ne répondit pas. Il était mal à l'aise, ne cherchait pas à le cacher. En haute mer, la vedette était incroyablement vulnérable comparée aux forces prodigieuses dont disposait M^me^ Atomos ! Un coup de rayon désintégrateur, et cinq hommes auraient vécu…

— Le canot tourne en rond ! s'exclama Beffort.

Le pilote coupa instantanément le moteur, regarda devant lui, les yeux dilatés par la peur. Il savait très exactement de quoi il retournait, regrettait maintenant beaucoup d'être venu.

À travers ses jumelles, Beffort vit un remous se produire près du canot. Un engin bizarre sortait lentement de l'eau, mais la distance et la nuit empêchaient de l'identifier. Cela avait la forme d'une énorme boîte ou d'une benne…

— Nous avons déjà assisté à la même scène dans le golfe de Californie, murmura Soblen.

Curieusement, lui, le myope, y voyait mieux que Beffort et J.E.E., alors que les conditions de visibilité étaient nettement défavorables.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda J.E.E.

Soblen n'eut pas besoin de répondre. Là-bas, la benne s'ouvrait comme une mâchoire, absorbait le canot, se refermait hermétiquement et disparaissait sous les flots sombres. Beffort lâcha ses jumelles, vira vers le capitaine de bord dont le front ruisselait.

— Où sommes-nous, mon capitaine ?

L'officier se secoua, parvint non sans mal à détacher son regard du point où le canot avait disparu, le reporta sur une carte marine que la lueur d'une lampe minuscule éclairait pauvrement.

— Moins loin que vous le pensiez, dit-il. Ici, le fond n'excède pas deux cents mètres. La fosse est encore à cinq milles, cap plein est. La Cité Atomos est-elle là ?

— Elle y est, fit froidement Beffort, mais à moins de deux cents mètres de profondeur. Le bras articulé que nous venons de voir va ramener le canot à l'intérieur de la Cité. Nous avons effectivement déjà vu cela au large de Puenta Penasco, au Mexique, mais la Cité se trouvait environ à trente mètres de la surface. Refaites le point. Deux cents mètres, c'est impossible !

La vedette, immobile, semblait encore plus vulnérable. L'officier se pencha de nouveau sur la carte. Il avait beaucoup de mal à se concentrer, songeait qu'il était assis sur un baril de poudre dont la mèche allumée tirait

à sa fin. C'était une chose contre laquelle il ne pouvait rien et sa peur s'en trouvait décuplée.

— Alors ? s'impatienta Beffort.

L'officier croisa le regard de son pilote, y lut de la panique, se raidit en pensant qu'il offrait peut-être la même image.

— Vous avez raison, répondit-il d'une voix plus ferme, j'ai fait une erreur de vingt degrés.

— À quelle distance, le fond ?

— Vingt mètres maxi. Nous sommes au-dessus du banc de Libegh. Sable et récifs…

— Pas mal, commenta Beffort, admiratif ; ici, la Cité ne risque pas grand-chose ! Les gros navires passent au large et les bateaux de pêche ne doivent pas volontiers s'y aventurer… Okay, nous repartons.

Le pilote relança le moteur, fit virer la vedette avec soulagement, fonça vers la côte invisible dans la nuit. L'officier reprit ses jumelles, observa un instant l'endroit où la benne s'était enfoncée dans la mer. Il avait une excellente vue, se demandait néanmoins s'il n'avait pas imaginé les quatre ou cinq périscopes… Non, ils étaient là !

— Monsieur Beffort ?

Smith braqua ses jumelles sans demander plus ample information, ne vit rien de particulier.

— Au ras de l'eau, indiqua l'officier, dans l'axe de notre sillage…

Beffort distingua alors le sommet arrondi de quelques périscopes. Ils étaient très écartés les uns des autres, formaient un demi-cercle autour du point où le canot avait disparu.

— Mettez en panne ! ordonna-t-il aussitôt, M^me^ Atomos nous observe !

Le pilote s'exécuta à contrecœur. En stoppant le moteur, il avait la sensation de se passer une corde autour du cou.

— Cachez vos jumelles, fit vivement Beffort. Il faut que nous donnions l'impression d'être ici pour pêcher !

L'officier sursauta.

— Mon bâtiment n'a pas l'allure d'un bateau de pêche !

— Nous n'avons pas le choix, grogna Beffort ; puis, dans l'obscurité, nous pouvons faire illusion… Il y a longtemps que vous aviez remarqué ces périscopes ?

L'officier hésita. Il ne savait plus. Il n'était sûr que d'une chose : si M^me^ Atomos soupçonnait la vérité, elle détruirait la vedette en moins de

temps qu'il n'en faut pour le dire…

— Répondez ! s'emporta Beffort, cela est important ! Les périscopes étaient-ils déjà en position à notre arrivée ?

— Certainement… enfin, il me semble. Mon attention était axée sur le canot, mais…

— C'est bon, coupa Beffort, donnez l'ordre à votre pilote de faire demi-tour, mon capitaine.

L'officier l'observa avec stupeur.

— La seule manière de rester en vie, expliqua Beffort rigide. Nous sommes des pêcheurs. Nous ne nous méfions pas. Sauf des récifs… Allons !

Le capitaine donna l'ordre d'une voix blanche. Le moteur se remit à ronronner et la vedette effectua un lent virage, pointa de nouveau sa proue vers le large, avança… Intelligemment, le docteur Soblen et J.E.E. tournaient le dos aux périscopes, prenaient une attitude qui pouvait laisser croire qu'ils trempaient effectivement le fil… Accroupi derrière la cabine, Beffort inspectait la mer. Les périscopes étaient toujours là, à peine visibles entre les vagues qui se frangeaient d'écume, mais dangereusement braqués sur l'embarcation.

L'officier se coula à côté de Beffort.

— Nous naviguons tous feux éteints, rappela-t-il d'une voix qui semblait venir de très loin.

Beffort se raidit. Il avait oublié ce détail, comprenait un peu tard que la vedette ne pouvait pas être plus suspecte. Allumer les feux à présent risquait d'alerter définitivement M^me^ Atomos. Depuis qu'elle se trouvait dans les parages, la vedette avait effectué deux arrêts, un aller-retour, se rapprochait à chaque seconde de la zone dangereuse.

— Rien à faire, murmura Beffort, il faut continuer comme cela…

À son poste, le pilote ressemblait à une statue. Beffort respira en constatant qu'il avait eu assez de sang-froid pour retirer son calot. Il regarda de nouveau en direction des périscopes, vit qu'un seul – le plus éloigné – restait encore en fonction. C'était bon signe. De dos, Soblen et J.E.E. continuaient de scruter le sillage du bateau, mais une légitime appréhension donnait à leur tenue quelque chose de minéral. Deux blocs pétrifiés au-dessus de l'écume…

Là-bas, le périscope pivotait, suivait le petit bâtiment qui se présentait maintenant de profil.

— Nous devons être au-dessus de la Cité, souffla l'officier.

Beffort ne répondit pas, continua d'épier le pilote qui devenait blafard. Il se méfiait d'une réaction incontrôlée de sa part. Sous l'effet de la panique, il était capable de donner brusquement les gaz. La vitesse de la vedette dépassait de loin celle que pouvait atteindre n'importe quel bateau de pêche, et M^me^ Atomos comprendrait instantanément… Il rampa le long de la cabine, vint à la hauteur de l'homme, et dit doucement :

— Accélérez un peu, mon vieux… juste ce qu'il faut, hey ?

Le marin tressaillit, donna les gaz modérément et ses joues retrouvèrent quelque couleur. La vedette traversa la zone des récifs, continua vers la haute mer. Beffort reprit ses jumelles, fouilla vainement la mer. Le dernier périscope s'était à son tour enfoncé dans les flots…

CHAPITRE IV

À huit heures du matin, six sous-marins et trois torpilleurs quittèrent leur mouillage et firent route vers le banc de Libegh. L'opération « Point Final » était déclenchée. Simultanément, une escadrille de bombardiers décollait de Fort Bragg, destination Wilmington, et une centaine d'hommes appartenant à la force « Dragon vert » arrivaient séparément à Wrightsville Beach. Cette petite localité était la plus proche de l'immeuble que surveillait toujours Witturst du vieux hangar à bateaux dont Smith Beffort avait fait son P.C.

À huit heures trente, la flottille d'intervention n'était plus qu'à six milles du banc de Libegh et les bombardiers se tenaient prêts à décoller de l'aéroport de Wilmington. Bien entendu, aucune animation spéciale ne révélait qu'une opération militaire de grande envergure allait se dérouler sous peu. Aux abords du hangar, le plus grand calme régnait. Cependant, J.E.E. demeurait en contact radio avec le général d'aviation Salem, et l'amiral Greens, tandis que Beffort dirigeait ses troupes par talkie-walkie.

L'attaque du refuge Atomos et la libération d'Akamatsu devraient se poursuivre en même temps que le bombardement et le torpillage de la Cité. Une ou deux minutes de battement entre les deux actions pouvait tout compromettre, peut-être fournir à M^me^ Atomos le moyen – mais Beffort ne voyait pas lequel – d'échapper une fois de plus au châtiment.

Cela le rendait soucieux, et Soblen, qui comprenait son anxiété, dit :

— L'heure de neutralisation commence à neuf heures précises. Smith. Pourquoi ne voulez-vous passer à l'offensive qu'une minute plus tard ?

Beffort leva vers lui un visage contracté.

— Vous estimez que c'est trop tard, doc ?

— Évidemment ! J'ai peur que M^me^ Atomos ne mette cette minute à profit pour protéger la Cité d'un rideau électromagnétique qui annihilera nos efforts !

— Si elle doit le faire, répondit Beffort, elle n'attendra pas si longtemps. Par contre, j'espère que cette minute de grâce sera utilisée par ceux qui savent que les chirurgiens d'Atlanta peuvent les sauver. Voyez-vous, doc, ce serait miraculeux qu'un homme comme Sanders décide précisément aujourd'hui de risquer sa chance en s'évadant à bord d'une soucoupe volante, mais je veux y croire. À bord de la Cité, il y a trop d'innocents pour les condamner de sang-froid !

Soblen eut un geste de mauvaise humeur.

— Nous avons déjà discuté de cela. Vous savez parfaitement que nous n'avons pas le choix ! Il faut abattre M^me^ Atomos. Même si sa mort entraîne celle de ses serviteurs… Pourquoi hésitez-vous brusquement, Smith ?

Beffort haussa les épaules, montra le pistolet paralysant qui était accroché à sa ceinture.

— J'avais espéré que cette arme nous permettrait d'éviter les grands moyens, doc. Puis je pense aussi que nous allons échouer…

Cet aveu inattendu fit sursauter Soblen.

— Bon sang ! jura-t-il, croyez-vous qu'il soit temps d'afficher un tel pessimisme ? La marine et l'aviation sont sur le pied de guerre, vos hommes n'attendent qu'un signal pour investir le refuge de M^me^ Atomos et vous…

— Je sais, coupa Beffort avec violence, mais comme vous venez de le dire, nous n'avons pas le choix ! Nous avons une occasion. Il faut en profiter. La Cité est repérée, localisée, cernée. Personne ne comprendrait que nous restions inactifs, n'est-ce pas ?

Soblen écarta les bras. Il ne comprenait pas.

— Vous avez tous pouvoirs, Smith, et vous seul avez décidé de passer à l'action, malgré l'avis contraire de J.E.E. qui croyait et croit toujours à un piège.

— Akamatsu, fit simplement Beffort.

— Okay, okay, je voulais vous le faire dire ! Reconnaissez donc qu'aucune hésitation n'était permise et que votre décision ne pouvait être différente… À votre place, Yosho aurait agi de même.

Le docteur se tut, regarda en direction de l'immeuble, et dit rêveusement :

— Je me demande à quoi il pense, en ce moment ?…

---oOo---

L'une des principales qualités d'Akamatsu était la ténacité. Comme l'ampoule brillait toujours au plafond de sa cave, il s'était mis en tête de découvrir le voyant à travers lequel on le surveillait. Il le trouva dans le milieu de la nuit. Un trou minuscule que prolongeait, selon toute vraisemblance, un viseur grand angulaire à travers l'épaisseur de la porte blindée.

C'était réellement le dernier endroit qu'Akamatsu avait songé à examiner. À l'aide de salive et de terre, il confectionna un emplâtre qu'il appliqua sur le viseur. Ce n'était pas d'une suprême efficacité, mais obligerait cependant son surveillant à ouvrir la porte pour voir ce qui se passait dans la cellule.

Après quoi, Akamatsu s'était attaqué à l'un des quatre barreaux du soupirail. Une entreprise sans espoir. L'ardillon de sa boucle de ceinture mordait péniblement le ciment retenant le barreau, ripait le plus souvent, menaça de se tordre au bout de quelques minutes. Akamatsu abandonna, se mit aussitôt à creuser le sol meuble au pied du soupirail. Après avoir creusé une dizaine de centimètres, il se heurta à une plaque de béton, fut obligé de renoncer…

Nullement découragé, il tenta alors d'entamer le mur. Sa boucle de ceinture émietta le ciment tout autour d'une grosse pierre, buta sur une surface solide en crissant, et ne progressa plus d'un millimètre. Pas étonnant. Le mur devait avoir au moins un bon demi-mètre d'épaisseur.

Akamatsu souffla un instant. Désormais, il était inutile de s'attaquer au sol, aux murs, au soupirail. Restaient donc la porte et le plafond. Malheureusement, ce dernier était hors de portée ainsi que l'ampoule et le haut-parleur. Quant à la porte blindée…

Cette fois, Akamatsu s'assit. Il admettait finalement sa défaite. M^me^ Atomos avait pris à son égard toutes les précautions qui s'imposaient et rien, sauf une intervention extérieure, ne saurait le tirer de là.

Sans sa montre, il avait perdu toute notion du temps. Il se releva, cogna avec le talon de sa chaussure contre le blindage de la porte. De l'autre côté, rien ne bougea. Akamatsu réitéra en vain. La maison paraissait déserte et cela était peu banal. M^me^ Atomos n'avait pas pour habitude de laisser ses prisonniers sans surveillance, même si elle était assurée qu'ils ne pouvaient s'enfuir. Or, depuis le milieu de la nuit, le viseur était inutilisable et nul n'avait eu la curiosité de vérifier les faits et gestes d'Akamatsu.

C'était précisément ce à quoi pensait le spécial japonais au moment où le docteur Soblen parlait de lui.

---oOo---

Ce fut Eddy Witturst qui donna l'alerte. Il le fit sans y attacher trop d'importance. Une simple constatation :

— Le jour devrait être levé depuis près d'une heure…

Personne ne releva immédiatement sa remarque. Cependant, il était maintenant huit heures quarante, et la nuit régnait toujours sur Wrightsville Beach et ses environs. Quelques secondes passèrent, puis le docteur Soblen s'étonna à son tour.

— Vous ne trouvez pas cela bizarre, Smith ?

— Quoi donc, doc ? demanda Beffort que son talkie-walkie préoccupait.

— Il fait aussi noir qu'à minuit…

— Le temps est couvert, voilà tout.

Soblen opina, observa le ciel à travers la fenêtre du hangar. Aucune étoile n'était visible. La région semblait être chapeautée d'un dôme ténébreux et, à l'est, il n'y avait pas la moindre clarté.

— Tout de même, murmura Soblen, une heure de retard…

Beffort réalisa brusquement, se dressa d'un élan, regarda par la fenêtre.

— Invraisemblable ! lâcha-t-il. Doc, voulez-vous demander à J.E.E. d'entrer en communication avec la marine ? Je désire savoir si le temps est le même en mer.

Soblen dégringola le roide escalier, trouva J.E.E. installé sur le banc, écouteurs aux oreilles. Il lui transmit la demande de Beffort. Le chef du F.B.I. passa un message à l'amiral Greens, obtint immédiatement la réponse : le temps était sombre au large des côtes, mais acceptable. Par contre, un nuage noir recouvrait la zone d'opération et s'étendait apparemment sur les terres, de Kirkland à Carolina Beach… Naturellement, l'amiral Greens attribuait cet état de choses à un phénomène météorologique.

Soblen grimpa au premier étage, fit part de la situation à Smith Beffort. Celui-ci blêmit.

— Phénomène météo, eh ? Venez, doc…

Au rez-de-chaussée, Beffort prit la place de J.E.E., contacta Wilmington. La petite ville était également noyée dans la plus profonde nuit, et le

général d'aviation Salem se demandait comment ses bombardiers allaient pouvoir frapper juste…

Beffort appela alors Jacksonville. Là-bas, le soleil brillait ainsi qu'à Southport, Makatoka, Freeman, Currie, Burgaw… Beffort coupa, reposa les écouteurs.

— Pas de doute, dit-il rageusement, M^me^ Atomos est en train de nous filer entre les doigts !

— Comment ça ? s'inquiéta J.E.E.

— Depuis l'affaire de Palm Beach, nous savons qu'elle peut agir sur les éléments, le renseigna Beffort. Cette nuit, artificielle, doit évidemment contrarier nos projets. Les bombardiers vont larguer leurs bombes approximativement et la marine va naviguer avec prudence avant d'ouvrir le feu sur le banc de Libegh. Pour peu que la Cité se soit déplacée d'un mille, vous comprendrez que notre action sera absolument inopérante !

— Et voici le brouillard ! annonça Soblen qui se tenait sur le seuil du hangar.

Beffort vint à ses côtés. Le brouillard arrivé effectivement de la mer, par nappes épaisses, prit en quelques minutes une densité extraordinaire. Witturst apparut, brandit ses jumelles de nuit.

— Impossible de continuer à surveiller l'immeuble, dit-il avec dégoût. Je n'y vois plus à dix mètres !

Beffort consulta sa montre. Avant l'heure de neutralisation, M^me^ Atomos désarmait ses adversaires en un clin d'œil !

— La marine et l'aviation demandent si vous maintenez l'opération, fit J.E.E., qui avait repris son poste, ils estiment que les conditions météorologiques sont déplorables. Que décidez-vous, Smith ?

Beffort crispa les mâchoires. Il ne lui restait que soixante secondes pour se prononcer…

---oOo---

Après avoir répandu la nuit et le brouillard, la Cité Atomos glissait lentement sous les flots. Elle se trouvait déjà à plusieurs milles du banc de Libegh, se dirigeait vers la fosse profonde où elle escomptait trouver refuge. Dans son poste de commandement, M^me^ Atomos était soucieuse, surveillait les ordinateurs de route qui, sous les ordres du cerveau électronique, conduisaient la Cité entre les récifs.

M^me^ Atomos était soucieuse parce que jamais elle n'avait été aussi vulnérable. La Cité ne se déplaçait qu'à vitesse réduite, ne disposait que d'une faible partie de son armement habituel, devait se contenter de se cacher sous la mer au lieu de passer à l'offensive. Cette situation durait depuis des mois, touchait à son terme, mais exigeait encore une semaine de patience. Les pièces détachées indispensables n'avaient été réunies qu'après d'énormes efforts. Maintenant, il fallait procéder à leur montage, aux essais, mais la merveilleuse couverture électromagnétique ne serait pas en état avant sept jours.

S'éloigner du rivage, c'était faire échec aux tentatives de destructions des Américains, mais c'était aussi se couper de toute source de ravitaillement. En cela, Smith Beffort marquait des points. M^me^ Atomos se sentait aux abois, avait même été contrainte d'abandonner Akamatsu dans l'immeuble de Wrightsville Beach, ainsi que tout le ravitaillement qui y était encore entreposé.

M^me^ Atomos possédait néanmoins, et cela en cas de catastrophe, une dernière possibilité de fuite. Un avion-obus supersonique téléguidé qui la conduirait en moins de quinze minutes à sa base ultrasecrète du Pacifique. Mais elle savait qu'elle ne l'utiliserait qu'à la toute dernière extrémité, car si elle perdait sa Cité, elle perdrait en même temps tous moyens d'action contre les États-Unis. Mais cela, bien que pouvant être envisagé, n'était pas concevable dans l'immédiat. M^me^ Atomos disposait encore d'armes terrifiantes dont elle pourrait se servir même à six mille mètres de profondeur. Et elle comptait bien les utiliser.

À 9 h 01, Smith Beffort déclencha l'opération « Point Final ». Les B 52 décollèrent de Wilmington par un brouillard à couper au couteau, prirent de l'altitude et survolèrent très vite la zone toujours plongée dans la nuit.

Dans le même temps, sous-marins et torpilleurs venaient à portée du banc de Libegh. Si rien n'était changé pour les submersibles, les navires de surface éprouvaient de très grosses difficultés à conserver leur cap.

Malgré cela, Beffort ordonna le feu à 9 h 05. Une pluie de projectiles s'abattirent sur le point H, encadrèrent les récifs, en détruisirent quelques-uns, mais il fut impossible de juger du résultat dans l'immédiat.

Simultanément, les hommes de la force « Dragon vert » investissaient sans dommage l'immeuble d'Arthur Flower. Ils trouvèrent toutes les portes béantes, durent malgré tout faire sauter celle de la cave, libérèrent Akamatsu et découvrirent un important stock de denrées alimentaires.

À 9 h 15, tout était terminé. Les bombardiers regagnèrent leur base, les navires firent demi-tour, mais la force « Dragon vert » demeura sur place. À bord d'une vedette rapide, Beffort, Soblen, Akamatsu et J.E.E. se rendirent jusqu'au banc de Libegh. Le petit bâtiment sillonna la mer en tous sens pendant plus de trente minutes sans trouver le moindre débris, ni aucune tache d'huile.

— Il semble, fit Soblen, que notre attaque n'ait été qu'un coup dans l'eau…

En raison des circonstances, c'était de l'humour noir.

— J'en étais persuadé, fit Beffort. À partir de l'instant où M^me^ Atomos a su que nous allions passer à l'offensive, elle a pris toutes les dispositions qui s'imposaient pour nous échapper. Malgré tout, le fait qu'elle n'ait point riposté prouve qu'elle est momentanément en état d'infériorité.

— Je suis de votre avis, approuva Akamatsu. Sinon, elle se serait arrangée pour m'emmener à bord de la Cité ainsi qu'elle l'avait projeté.

Beffort lui fit face.

— Elle vous a parlé ?

— Seulement par l'intermédiaire d'un serviteur… À présent que nous avons le temps, je vous signale que j'ai été servi par Bob Sanders au cours de ma brève détention…

Beffort réalisa seulement que son ami n'était au courant de rien, qu'il avait juste fait connaissance avec les geôles de M^me^ Atomos depuis que son avion s'était posé sur le sol des États-Unis. Sur-le-champ, il lui expliqua comment il avait réussi à reconstituer le fameux rayon paralysant, et lui révéla l'existence de la force « Dragon vert ». Akamatsu n'en montra aucune surprise, mais dit avec regret :

— En définitive, vous avez été contraint de modifier vos projets parce que je me suis bêtement laissé capturer par notre ennemie. Croyez bien que j'en suis navré, Smith.

Il se pinça le nez et demanda d'une voix trop indifférente :

— Votre femme et votre fils vont bien ?

— Bien, merci, répondit distraitement Beffort.

Akamatsu lui prit le bras, planta son regard vif dans le sien.

— Ce n'est pas une simple formule de politesse, Smith. Il est clair que M^me^ Atomos a plus ou moins manœuvré pour vous attirer ici ainsi que la quasi-totalité de vos hommes. À votre place, je m'assurerais sans plus tarder que votre petite famille est en bonne santé.

Beffort haussa les épaules.

— Inutile. Mie et mon fils sont à l'abri.

— Renseignez-vous quand même, insista Akamatsu.

— Il a raison, appuya J.E.E., depuis le début, je vous répète que nous sommes tombés dans une sorte de piège !

Beffort opina. Il n'avait qu'un simple coup de téléphone à donner…

CHAPITRE V

Il appela le cottage de Columbia, Missouri, un peu après neuf heures, fut tout de suite en communication avec sa femme. Tout allait bien. Robert dormait. Les quatre hommes de la force « Dragon vert » étaient à leur poste et rien d'anormal ne s'était produit depuis que Mie et son fils habitaient là.

L'esprit plus léger, Beffort raccrocha, rassura ses amis et ramena la conversation sur M^me^ Atomos.

— La Cité ne peut être loin, dit-il avec conviction. Je suis intimement persuadé qu'elle a cherché refuge dans la fosse dont vous m'avez parlé, doc.

— C'est également mon avis, dit Soblen, mais il ne faut pas oublier qu'elle repose sur un fond situé à près de six mille mètres de la surface ! Comment l'atteindre dans de telles conditions ?

J.E.E. alluma une cigarette et remarqua :

— L'atteindre n'est rien. Il faudrait tout d'abord acquérir la certitude qu'elle se trouve effectivement en cet endroit. Ensuite, ce sera un jeu d'enfant que de lui expédier quelques tonnes d'explosifs ! L'ennui, c'est que le repérage ne va pas être une petite affaire. Si la Cité est immobile, pas question de la détecter au sonar…

— Sondeur à ultrasons ? avança Soblen.

— Rien n'est plus simple que d'essayer…

— Ça ne marchera pas, déclara Soblen après réflexion. Si la Cité est collée au fond, l'enregistrement d'un sondeur à magnétostriction la confondra avec le relief sous-marin.

— En conclusion ? demanda Beffort.

— Il faut y aller voir, trancha Soblen.

Il y eut un instant de silence. Tous comprenaient que si un submersible détectait la Cité, il serait infailliblement repéré à la même seconde par les appareils de M^me^ Atomos.

— Ce serait un suicide, murmura Akamatsu.

— Exact, fit Beffort, nous ne pouvons prendre un tel risque. Il faut trouver un autre moyen, doc. Un moyen mécanique.

Comme Soblen haussait les sourcils, il eut un geste vers la fenêtre où le brouillard mettait son écharpe opaque, et dit :

— Prenez votre temps, nous ne sommes pas à la minute. Cette nuit et ce brouillard prouvent que M^me^ Atomos se trouve toujours dans les environs.

À dix heures du matin, un hélicoptère de l'aéronavale largua au-dessus de la fosse une douzaine de sondeurs à ultrasons et regagna la côte. Les appareils allaient descendre en émettant un rayonnement sortant sous un angle de vingt degrés. Ce rayonnement d'ultrasons devait se réfléchir sur la Cité, la traverser si sa densité n'était pas trop forte, et donner par échos le relief sous-marin archiconnu en cet endroit.

Ainsi, toute anomalie apparaîtrait sur l'enregistrement instantanément retransmis au siège naval de Fort Fisher où Beffort et ses amis s'étaient rendus, et ferait connaître avec une précision absolue l'emplacement de la Cité.

Vingt minutes après le lancement des appareils, l'opérateur annonça que l'enregistrement ne se déroulait pas normalement. Il pensait qu'un immense banc de poissons s'interposait entre les sondeurs et le fond de la mer, et que sa densité empêchait pour l'instant le découpage « échos » du relief sous-marin.

Un moment s'écoula, puis un sifflement se fit entendre. Cela venait de partout, s'amplifiait doucement…

— Qu'est-ce que c'est ? cria Beffort.

L'opérateur secoua la tête.

— Je l'ignore… On dirait que ce bruit vient du port.

Beffort et Akamatsu sortirent. Le son devenait assourdissant et sa source restait indéterminée. Un officier passa en courant et Beffort le happa par un bras.

— Savez-vous ce qui se passe ?

— Pardon ?

Beffort dut hurler pour se faire entendre, mais ne parvint pas à comprendre la réponse de son interlocuteur. Le son était maintenant effroyable, couvrait tous les autres bruits, rendait une conversation impossible. Akamatsu sortit un calepin et un stylo-bille de sa poche, traça une ligne, la montra à Beffort.

« M^me^ Atomos, pour interdire le repérage de la Cité ? »

Beffort opina.

Ça ne pouvait être que cela…

Soblen s'empara d'une craie, s'approcha du tableau noir que Beffort avait fait installer dans le bureau, écrivit :

« Le dictionnaire dit que le décibel est la dixième partie du bel, unité servant à évaluer l'intensité des sons. Symbole : dB. La voix moyenne a pour intensité 55 décibels, le bruit du tonnerre, 70. Le son que nous percevons actuellement approche les 100 décibels. Nous n'entendons plus rien, sauf ce son qui augmente régulièrement de quart d'heure en quart d'heure. Il est évident que M^me^ Atomos a trouvé ce moyen pour interdire le repérage de sa Cité, qu'elle a déréglé nos sondeurs par l'émission d'autres ultrasons, et qu'elle nous empêche d'agir efficacement en nous assourdissant à coups de décibels. »

Soblen était arrivé au bas du tableau. Il se retourna pour quêter l'approbation de Beffort, J.E.E., Akamatsu, et des officiers supérieurs de Fort Fisher qui assistaient à son exposé.

En une heure, la situation venait d'évoluer de manière stupéfiante. Uniquement à cause de ce fantastique sifflement, toute la vie active de la région était paralysée. Toute conversation étant impossible, les hommes d'affaires ne pouvaient plus dicter leur courrier, ne pouvaient plus téléphoner, ni écouter la radio ni la télévision. Dans les magasins, il fallait se faire comprendre par signes. Pour prendre un taxi, il fallait inscrire son adresse sur une feuille de papier, etc.

En bref, tout le monde était sourd et muet.

À part cela, ce sifflement strident agissait cruellement sur les nerfs, causait déjà certains dérèglements chez les personnes à la sensibilité exacerbée par la fatigue ou l'incessante trépidation de la vie moderne. Puis cet état de chose faisait se vider les écoles, les ateliers, les bureaux de poste, et tous les endroits où le travail ne peut s'effectuer que par un échange de paroles. Il en résultait un sensible décalage des habitudes qui poussait encore les gens à s'énerver.

On avait beau se boucher les oreilles, clore portes et fenêtres, le sifflement se glissait partout, finissait par vriller les tympans comme une perceuse électrique percutante. Chacun était sourd de bruit, totalement sourd. L'automobiliste n'entendait plus son moteur, changeait de vitesse au petit bonheur, pressait par réflexe un avertisseur muet, finissait par éprouver la sensation de piloter dans le cosmos. Pourtant, tout fonctionnait normalement, mais personne ne parvenait à se faire aux machines ou aux objets silencieux. Tout acte s'accompagne de bruits qui provoquent une suite de mouvements. En l'absence de ces bruits familiers, des erreurs étaient commises et l'énervement s'en trouvait encore accru.

Mais tout cela n'était rien. Les médecins prévoyaient que la moitié de la population risquait de sombrer dans la folie si le sifflement sévissait plus de trente-six heures. En effet, il était à prévoir que personne ne parviendrait à trouver le sommeil dans un tel vacarme. Déjà les bébés suffoquaient dans leur berceau, et des travailleurs nocturnes perdaient un précieux temps de repos.

Au-delà de trente-six heures, le manque de sommeil pourrait provoquer des décès.

Le docteur Soblen effaça ce qu'il venait d'inscrire sur le tableau, fit signe qu'il passait « la parole » à qui voudrait la prendre. Beffort s'empara de la craie, écrivit :

« Si M^me^ Atomos est intervenue au moment précis où nous larguions les sondeurs au-dessus de la fosse, c'est sans doute parce que la Cité s'y trouve. Partant de cette quasi-certitude, il nous reste à frapper vite et juste. Je pose la question aux officiers de marine ici présents : comment atteindre à coup sûr une cible qui repose sur six mille mètres de fond ? »

Il s'assura que tous avaient lu son message, effaça le tableau et laissa sa place au plus haut gradé. Celui-ci, un capitaine de vaisseau, saisit la craie d'un geste décidé et écrivit sans hésitation :

« Donnez-nous le feu vert, monsieur Beffort, et laissez-nous le choix des moyens. »

Beffort brisa la craie, en prit un morceau et engagea le dialogue :

« Je ne doute pas de votre efficacité, capitaine, mais M^me^ Atomos est une adversaire dangereuse. Il est plus que probable qu'elle ne vous laissera pas approcher et il est inutile d'engager la vie de vos hommes dans une tentative sans espoir. Comment allez-vous procéder ? »

« En premier lieu, écrivit l'officier, il faut couper toute possibilité de retraite à la Cité. M. Beffort, vous ne vous souvenez pas de moi, mais j'étais dans la baie de San Francisco lorsque Mme Atomos fit sauter le Maine(4). »

Il cessa d'écrire, effaça le texte précédent, reprit :

« À cette époque, le Maine avait été entouré d'un filet métallique infranchissable et il n'aurait pas sauté si Mme Atomos ne l'avait saboté de l'intérieur. Il se trouve que nous disposons justement, à Fort Fisher, d'un filet semblable. Sa solidité et ses dimensions sont telles que nos plus puissants bâtiments ne pourraient le franchir sans graves dommages. Je propose donc de lester ce filet de gueuses en ciment d'un poids moyen de cinq cents kilos, et de le faire descendre à six mille mètres. Si tout se passe bien, la Cité sera emprisonnée sous les mailles d'acier d'un filet maintenu au fond par plusieurs centaines de tonnes de lest. »

Beffort secoua négativement la tête, gomma le texte d'un coup d'éponge, écrivit :

« Votre filet sera tranché ou désintégré en une fraction de seconde par la Cité. Au lieu de faire descendre un filet, il faut expédier des mines sous-marines réglées pour exploser au fond. Cela en telles quantités que Mme Atomos ne pourra toutes les détruire avant d'être touchée ! Une pluie d'explosifs, capitaine, voilà la solution ! »

Soblen s'approcha, écrivit simplement :

« Filet + mines. Ces dernières d'abord… »

L'officier acquiesça, décrocha le téléphone par réflexe, le reposa en réalisant que nul n'entendrait la sonnerie d'appel. Le sifflement avait en effet encore augmenté d'intensité, devait maintenant atteindre les trois cents décibels ! Dans la nuit et le brouillard qui régnaient toujours au-dehors, ce fantastique sifflement avait quelque chose de démoniaque, d'affolant.

Le capitaine de vaisseau et les autres gradés sortirent du bâtiment, disparurent dans le brouillard. Beffort, Soblen, J.E.E. et Akamatsu suivirent. Faute de pouvoir communiquer avec la Navy, l'aviation, et la force « Dragon vert », ils étaient momentanément obligés de ne compter que sur les marins de Fort Fisher.

---oOo---

Le chargement de l'immense filet d'acier, de ses gueuses de ciment et des mines prit pratiquement toute la matinée. À quatorze heures, l'Eagle, un

gros transport de vingt-cinq mille tonnes, filant ses seize nœuds, déborda enfin du quai avec un équipage inhabituel de cent cinquante hommes.

Prévenue par graphie, l'amirauté avait donné son accord, fait le nécessaire pour qu'aucun navire ne croise dans les parages pendant tout le temps que durerait l'opération. En outre, une couverture aérienne se tenait prête à intervenir au cas où la Cité tenterait de fuir en sortant de l'eau.

Sur le môle, Beffort regarda le transport s'enfoncer dans la nuit et le brouillard. Le sifflement couvrait le bruit de ses machines, compliquait terriblement la transmission des ordres de la passerelle aux différents postes d'équipage, et Beffort imaginait sans peine les difficultés qu'allait rencontrer le bâtiment pour exécuter sa mission.

En quelques secondes, le gros transport fut englouti dans le brouillard. Beffort retourna au poste de contrôle, y retrouva J.E.E., Soblen et Akamatsu. Là, un opérateur se tenait en contact par graphie avec l'Eagle. Dans le poste, il y avait également le capitaine de vaisseau.

Dans une pièce voisine, on suivait la progression de l'Eagle au radar. L'atmosphère était tendue, chargée d'électricité. Tous se préparaient au pire.

À 14 h 15, l'Eagle signala que tout allait bien à bord, qu'il poursuivait normalement sa route. Un quart d'heure plus tard, il expédia le même message en ajoutant qu'il passait au large du banc de Libegh. Quinze minutes s'écoulèrent encore, puis le bâtiment envoya son troisième message : le brouillard était extraordinairement épais, donnait l'impression de pouvoir se solidifier d'une seconde à l'autre, et la température avait baissé de plusieurs degrés.

À 15 h 15, l'Eagle annonça qu'il était au-dessus de la fosse, que les opérations de largage venaient de débuter.

Il y eut trois minutes de silence, puis le cinquième message arriva, stupéfiant : sommes pris dans les glaces ! Formation spontanée d'une vaste banquise qui nous interdit toute manœuvre ! Impossible larguer filet de mines ! Demandons instructions ?

Comme le capitaine de vaisseau hésitait, Smith Beffort rédigea lui-même la réponse : Évacuez immédiatement l'Eagle, il y va de votre vie ! Donnez confirmation bonne réception.

L'opérateur communiqua l'ordre, et on attendit la réponse.

Plusieurs minutes passèrent sans que l'Eagle se manifestât. Le capitaine de vaisseau fit passer cinq appels consécutifs, mais n'obtint aucune réponse. Il vira alors vers Beffort, l'interrogeant du regard. Il était dépassé par les

événements, devait faire face à une situation à laquelle il n'était pas préparé, demandait visiblement conseil.

Beffort ne savait quel parti prendre. Si M^me^ Atomos avait coulé l'Eagle, il était impossible d'aller le vérifier. La terrible femme s'arrangeait pour faire monter la panique chez ses adversaires. Nuit, brouillard, bruit, banquise !

De plus, la Cité Atomos devenait absolument invulnérable. Si M^me^ Atomos pouvait transformer l'eau en glace à volonté, il était à prévoir que la banquise s'étendait à une très grande profondeur…

Le docteur Soblen saisit un crayon, une feuille de papier.

« Rien à faire pour le moment, Smith, écrivit-il. M^me^ Atomos cherche à gagner du temps, probablement pour réparer la Cité, et ne se laissera pas approcher. Mais, lorsqu'elle décidera de sortir de cette fosse, il faut que nous soyons prêts ! »

Il retourna la feuille, continua de son écriture précise :

« Vos armes paralysantes peuvent-elles traverser le blindage de la Cité ? »

« Je n'en sais strictement rien, écrivit Beffort, nos essais n'ont jamais été poussés en ce sens. »

« Il faut essayer, traça Soblen. Actuellement, c'est la seule chose vraiment utile que nous puissions faire. »

« Pour cela, objecta Beffort sur un nouveau feuillet, je dois rassembler mes hommes. Certains d'entre eux portent des fusils paralysants dont l'effet se fait sentir à une plus grande distance, et qui possèdent une plus importante force de pénétration. Dans l'immédiat, il nous faut donc retourner à Wrightsville Beach… Quelqu'un a-t-il une meilleure idée que notre ami Soblen à formuler ? »

Akamatsu, J.E.E. et le capitaine firent signe que non. Beffort écrivit à l'intention de ce dernier :

« Vous devriez prévenir l'amirauté de la disparition du Eagle, lui signifier que toutes les opérations sont suspendues jusqu'à nouvel ordre. La prochaine intervention dépendra de l'efficacité que peuvent avoir nos armes contre un blindage. »

L'officier fit signe qu'il avait compris, regarda les quatre hommes grimper dans la voiture militaire que la Navy avait mise à la disposition de Beffort. Il pensait que le fait de rejoindre Wrightsville Beach dans la nuit et le brouillard devenait une véritable performance…

CHAPITRE VI

De Fort Fisher à Wrightsville Beach, en passant par Winter Park, il n'y a qu'une vingtaine de milles. En temps normal, le trajet pouvait se faire en trente minutes, même en tenant compte d'un gros trafic, mais ce jour-là, rien ne devait se passer normalement.

Les phares ne perçaient pas le brouillard sur plus de dix mètres et Beffort, qui conduisait, devait se fier uniquement au bas-côté de la route. Dans l'autre sens, une longue file de voitures et de camions s'étirait, immobilisée par un accident qui s'était produit à l'entrée de Fort Fisher. Le sifflement couvrait naturellement tous les bruits, y compris les sirènes des pompiers et de la police qui s'efforçaient de dégager la voie sans parvenir à passer. Lentement, les choses empiraient. Cela commençait par le désordre dans l'énervement, finirait on ne savait trop comment…

Peu avant Kure Beach, sur la route 421, Beffort fut stoppé par une camionnette. Elle avait heurté durement un autre véhicule arrivant en sens inverse, et qui s'était risqué sur sa gauche afin de gagner du temps, et la voie s'en trouvait complètement obstruée. Les deux conducteurs s'injuriaient copieusement et vainement, puis le diabolique sifflement couvrant leur voix, ils devenaient grotesques à force de hurler dans ce vacarme.

Beffort et ses passagers descendirent. Il fallait absolument s'ouvrir un chemin, atteindre Wrightsville Beach avant le soir. Il était déjà 17 h 30. Le temps passait avec rapidité, et chaque minute qui s'écoulait jouait en faveur de M^{me} Atomos.

Tandis que Beffort, Akamatsu et J.E.E. allaient voir s'il y avait moyen de dégager la route, Soblen s'engagea à travers champs. Il cherchait à tâter le terrain pour voir si un détour était possible. Dans la nuit et le brouillard, ce n'était pas facile. Le petit docteur se cogna à un tronc d'arbre, traversa un buisson épineux, déboucha enfin sur la route après avoir effectué un crochet. Il revint alors sur ses pas pour examiner la profondeur du fossé qui courait entre la route et les champs. C'était le seul obstacle naturel qui pouvait encore empêcher la voiture de filer vers son but. Il retrouva le même tronc d'arbre, le même buisson, pataugea soudain dans une flaque dont il ne se souvenait pas. Il s'immobilisa, incertain quant à la direction à prendre. À cause du sifflement, il ne disposait d'aucun point de repère auditif et les phares des véhicules stoppés sur la 421 étaient invisibles. Le brouillard l'entourait de toute part et lorsqu'il tendait la main il ne la voyait qu'avec peine.

Soblen retira ses lunettes que l'humidité opacifiait, reprit sa marche aveugle. Il compta cent pas, estima qu'il aurait dû rejoindre la route depuis longtemps s'il avait choisi la bonne direction, fit demi-tour. Au bout de cent pas, il estima être revenu à son point de départ, continua tout droit sans rencontrer un seul obstacle digne de ce nom.

Dix minutes plus tard, il marchait toujours.

Maintenant, il savait qu'il s'était égaré, espérait que Beffort et les autres ne s'inquiéteraient pas trop de sa disparition et qu'ils continueraient sur Wrightsville Beach. Personnellement, il était ennuyé, sans plus.

Il grimpa et descendit quelques talus, marcha encore un instant dans un sol gras, percuta assez sèchement une cloison. Au toucher, il constata qu'il s'agissait d'un bâtiment en planches, supposa qu'il avait rencontré une grange et que la ferme ne devait pas être loin. Il suivit les planches en tâtonnant, trouva sous ses doigts une porte hermétiquement close par un gros cadenas.

Il n'insista pas, s'éloigna en traînant les pieds pour mieux sentir le sol. Au bout de quelques mètres, il fut stoppé par un haut grillage de clôture monté sur des piquets solides. Il tenta de contourner l'obstacle, marcha un instant, se retrouva une nouvelle fois contre les planches de la baraque…

Pendant de longues minutes, il essaya de sortir du piège que formait la clôture, mais des buissons épais lui interdisaient de suivre le grillage sur toute sa longueur. Ainsi il perdait souvent le contact, s'égarait dans les ténèbres, butait chaque fois contre la baraque. Il se fatigua de ce jeu qui

n’en finissait pas, renonça à découvrir l’entrée qu’il avait franchie par pur hasard, et s’adossa à la clôture. L’escalader lui paraissait impossible. Donc, comme il ne pouvait pas tourner en rond pendant toute la soirée, il avait intérêt à pénétrer dans la baraque.

Sa montre lumineuse indiquait qu’il était dix-huit heures. Cent vingt minutes s’étaient écoulées depuis qu’il avait quitté la route !

C’était agaçant. Soblen détestait perdre son temps, et s’il devait absolument le perdre, il préférait que ce fût dans le confort. Celui que devait offrir la baraque serait évidemment très relatif, mais vaudrait tout de même mieux que ce brouillard glacé qui pénétrait jusqu’aux os.

Soblen s’arma d’une pierre, s’attaqua à l’un des deux pitons qui retenaient le cadenas. Il frappait en aveugle, n’entendait pas tomber ses coups à cause du sifflement toujours aussi puissant, ne savait pas du tout si son action était efficace. Il se démena pendant un bon quart d’heure sans aucun résultat avant de s’aviser que la baraque devait bien posséder une fenêtre.

En se traitant d’idiot, il fit le tour de la petite construction, tâta les planches sous tous les angles, mais ne découvrit pas la moindre ouverture. Cela était bizarre.

Aussi bizarre que la clôture.

Pourquoi gâcher du grillage, des piquets et du fil de fer pour protéger une simple grange perdue dans la campagne ? Puis, ces précautions n’étaient-elles pas rendues vaines par la présence du cadenas ? Si la baraque renfermait quelque objet de valeur, il eût été préférable de doter sa porte d’une solide serrure, et non d’un cadenas que l’on pouvait forcer avec un outil approprié. Pensif, Soblen revint à la porte. Il ramassa la grosse pierre, s’attaqua de nouveau au cadenas. Dans le noir, il frappait souvent à côté, fut extrêmement surpris quand le cadenas lui resta dans la main. Il le laissa tomber à terre, poussa la porte, chercha instinctivement un commutateur. Il le trouva tout de suite, l’actionna.

La lumière jaillit et Soblen demeura bouche bée.

La baraque mesurait environ quatre mètres sur cinq, et ne possédait pas de plafond ! Elle était entièrement occupée par un puissant émetteur dont le haut-parleur, en forme de vaste entonnoir, était braqué vers le ciel. Soblen se secoua, referma la porte d’un coup de talon, s’approcha de l’appareil.

Il était visiblement en état de marche, fonctionnait grâce à une série de transistors disposés en rang d’oignons au-dessus de cinq accumulateurs

géants. Dans un angle, un aérien balayait sans trêve une zone demi-circulaire située dans l'axe de la porte. Intrigué, Soblen mit ses lunettes, se pencha. Il avait la sensation que le sifflement était plus puissant mais n'aurait pu le jurer. D'ailleurs, il n'établissait pas encore de rapprochement entre l'appareil et ce bruit énorme qui régnait sur la région depuis bientôt douze heures. Puis, à travers les fils, il vit un disque qui tournait sans cesse à l'intérieur d'une coupole de protection en plexiglas et cette découverte le mit sur la bonne voie.

Par hasard, il se trouvait dans l'un des postes d'émission de M^me^ Atomos ! Comme d'habitude, la sinistre Japonaise avait prévu les événements, disposé sur la côte Est du pays toute une série d'installations autonomes propres à assurer sa sécurité. Cela avait été fait hâtivement. La clôture, la baraque en planches, et le cadenas le confirmaient.

Mais le résultat était là : depuis le matin, la région était paralysée !

Soblen débrancha les cosses des accumulateurs, une par une et avec beaucoup de difficulté, fit enfin sauter la dernière, se redressa et regarda le disque. Celui-ci ralentissait, en même temps que le sifflement baissait d'intensité, et lorsqu'il s'immobilisa, le son qu'émettait le haut-parleur s'éteignit lentement, mourut finalement dans un curieux grincement de phonographe dont le ressort arrive en bout de course.

Brusquement, Soblen se retrouva dans le silence. Un silence relatif, car dans le lointain le sifflement sévissait encore, mais maintenant il s'entendait respirer, percevait le bruit de ses pas, le frottement de ses vêtements contre les planches…

Soblen imagina qu'une bonne partie de la côte devait en même temps que lui apprécier ce calme soudain.

— Bon sang ! s'exclama-t-il rien que pour le plaisir d'entendre sa voix, cela fait du bien !

Comme à un signal, un avertisseur se déchaîna brutalement au-dehors. Soblen bondit sur le seuil, entendit des grondements de moteurs, puis une voix lança :

— Doc, où êtes-vous ?

C'était Beffort. Soblen hurla :

— Par ici, Smith, de l'autre côté de la clôture !

Des phares trouèrent le brouillard, puis Beffort demanda :

— Qu'est-ce que vous fabriquez là-dedans, doc ? Vous avez envie de mourir électrocuté ?

Soblen marcha en direction des phares, sentit sur son visage les premières gouttes de pluie. Il contourna des buissons, passa entre deux piquets, se glissa dans l'entrebâillement d'une porte grillagée. Dans le noir, il avait fallu un véritable miracle pour qu'il pénètre dans l'enceinte clôturée par cet étroit passage !

— Avancez, doc, fit Beffort, et dites-nous pourquoi vous risquez ainsi votre peau ?

Soblen se retourna, vit l'écriteau à la lueur des phares : Défense d'entrer. Danger de mort. Haute tension. Transformateur.

Soblen ricana. M^me^ Atomos avait tout prévu, sauf que l'un de ses serviteurs laisserait entrouverte la porte d'enceinte de son prétendu transformateur !

---oOo---

À 20 heures, la situation s'était remarquablement améliorée entre Southport et Kirkland. Une trentaine de « transformateurs » avaient été mis hors d'usage par l'armée et la police, si bien que le terrible sifflement s'était complètement éteint tout au long de la côte. Bien sûr, il restait encore des postes émetteurs à découvrir dans l'intérieur du pays, mais maintenant que l'on connaissait les causes du mal, il serait simple d'y apporter remède.

Cela était l'œuvre de Soblen.

Ensuite, la pluie qui commença à tomber dès 18 heures, et qui n'avait point cessé depuis, balaya le brouillard artificiel de M^me^ Atomos. Pour une fois, la nature entrait en guerre contre la terrible Japonaise !

Néanmoins, la mer protégeait toujours la Cité. Des patrouilles s'étaient aventurées à moins d'un mille de la fosse. Là, la banquise interdisait toute navigation, et les marins n'avaient pas reçu l'autorisation de se hasarder sur la glace. L'amirauté se montrait prudente depuis la disparition de l'Eagle, et Beffort n'était pas assuré qu'elle obéirait à ses ordres. D'ailleurs, il préférait reprendre la lutte telle qu'il l'avait envisagée. Il désirait briser le front auquel M^me^ Atomos était habituée, la laisser dans l'ignorance des adversaires qu'elle devrait combattre.

En un mot, Beffort cherchait la guérilla.

— Parfait, objecta J.E.E., mais cela arrange notre ennemie. Elle désire gagner du temps. Vous lui en accordez ! Ce n'est pas elle qui passera à l'offensive…

C'était le moment choisi pour l'essai réclamé par Soblen.

Dans la propriété d'Arthur Flower, les hommes de la force « Dragon vert » avaient installé quatre plaques d'acier dont l'épaisseur totale atteignait quatre-vingts mm. Il était en effet peu probable que le blindage de la Cité dépasse cette épaisseur, et Soblen estimait que c'était nettement exagéré.

Lorsque tout fut prêt, deux volontaires se placèrent à l'abri du blindage et Beffort ouvrit le feu à l'aide d'un fusil paralysant. Les deux hommes sortirent indemnes de derrière les plaques d'acier.

On ramena le blindage à soixante mm, puis à quarante mm, puis à vingt mm sans plus de résultat. Le rayon paralysant ne passait pas !

— Vingt millimètres, fit mornement Soblen, ce n'est pourtant pas le diable !

— Pas de votre avis, rétorqua Beffort, certains chars de combat ne disposent pas d'une protection supérieure. Imaginez-vous que la Cité puisse voler avec une telle carapace à soulever ?

— Bon sang ! s'emporta le petit docteur, pourquoi avez-vous commencé vos essais à quatre-vingts millimètres, dans ce cas ?

— Curiosité, doc, répondit froidement Beffort. L'arme est nouvelle et il fallait juger de son efficacité. Maintenant, nous allons poursuivre l'expérience avec des plaques d'acier plus minces. Sammy ! Envoyez la suite !

L'ancien condamné coinça son pistolet paralysant dans sa ceinture, se fit aider de trois collègues pour transporter sur le terrain une plaque d'acier de dix mm.

Pendant que se déroulaient ces exercices, les hommes de la force « Dragon vert », au nombre d'une centaine, veillaient autour de la propriété.

Beffort recommença l'opération et, cette fois, les deux volontaires ne sortirent pas de leur abri. Leurs camarades les portèrent dans l'immeuble, les étendirent sur les tapis. Pendant une heure, ils seraient complètement paralysés, mais retrouveraient par la suite toutes leurs facultés.

— Voilà, conclut Beffort, nous savons désormais que le rayon traverse une plaque d'acier de dix millimètres à une distance de cent mètres ! Reste à savoir si cette distance peut être augmentée.

Il fit un nouvel essai, mais le rayon ne passait plus au-delà de cent mètres. Akamatsu fit la moue.

— Ce n'est pas encore l'arme absolue, n'est-ce pas ?

Découragé, Beffort secoua la tête, s'assit sur les marches du perron.

— Il est près de minuit, et nous n'avons toujours pas découvert le moyen d'attaquer la Cité. Toutes nos armes conventionnelles étant inopérantes, je ne vois pas de quelle manière nous atteindrons notre objectif. D'autant plus que la Cité repose par six mille mètres de fond !

J.E.E. s'avança, les traits tirés par la fatigue, et dit :

— Smith, je ne vois qu'une solution. Il faut se résoudre à employer la bombe atomique !

Soblen s'interposa violemment :

— À Birmingham, le général Stuart avait essayé la bombe sans nous prévenir. Un avion a largué l'engin au-dessus d'une des soucoupes volantes de M^me^ Atomos. Celle-ci l'a détournée au moyen d'un rayon électromagnétique, et la bombe a explosé sur Stuart, son état-major, et six compagnies blindées ! Résultat, des milliers de morts dans notre camp(5).

Il souffla et ajouta :

— Je ne vous souhaite pas d'avoir à prendre une telle décision, car vous ne pourriez ensuite en supporter la responsabilité !

J.E.E. haussa les épaules.

— Vous dramatisez, docteur. La bombe exploserait à six mille mètres de profondeur !

— À condition que M^me^ Atomos ne vous la renvoie pas sur le nez comme une balle de tennis ! Puis, comment feriez-vous pour percer la banquise ?

— Avec un brise-glace…

— Stop ! intima Beffort, votre discussion ne nous mènera à rien de positif. Il faut voir le problème sous un autre angle.

— C'est-à-dire ? demanda J.E.E. avec hargne.

— M^me^ Atomos est intouchable tant qu'elle reste là où elle se trouve, nous l'avions pourtant admis ! Il nous faut donc prévoir le moment qu'elle choisira pour regagner la surface…

Il se leva, posa son index sur la poitrine de Soblen, et dit :

— En attendant, doc, donnez-moi un petit renseignement : à votre avis, comment M^me^ Atomos et ses deux mille serviteurs respirent-ils au fond de l'océan ?

Soblen grimaça, poussa un sifflement.

— Nom d'un chien ! Je n'avais pas pensé à cela, Smith !

— Pensez-y, doc, fit froidement Beffort, car je crois que si nous pouvions mélanger un peu de gaz à l'air qu'ils respirent, ça arrangerait bien nos papiers !

CHAPITRE VII

Le lendemain matin, Soblen avait sa théorie, J.E.E. la sienne. Akamatsu et Beffort avaient également chacun sa petite idée, mais curieusement tous étaient d'accord sur un point : immergée depuis au moins quatre mois, la Cité Atomos ne pouvait pas fabriquer l'oxygène nécessaire à la vie de ses habitants.

Donc, il fallait bien que l'oxygène vienne de quelque part.

Là, il y avait encore le choix : ou la Cité remontait la nuit pour se réapprovisionner en air frais, où elle disposait d'un système d'aération débouchant sur l'extérieur, c'est-à-dire à la surface.

Les deux cas étaient aussi intéressants l'un que l'autre, excitaient l'imagination de toute l'équipe. Beffort marcha jusqu'à la fenêtre, regarda dehors. La nuit artificielle régnait encore sur le pays, mais la pluie qui n'avait pas cessé empêchait la formation du brouillard. Beffort revint vers la table où ses amis achevaient de déjeuner, termina sa tasse de café et dit :

— Dans trente-cinq minutes, la Cité entrera en période de neutralisation. J'ai juste le temps d'effectuer le trajet.

Akamatsu se leva.

— Je vais avec vous, Smith.

— Oh ! lâcha Soblen, cela n'était pas prévu !

Akamatsu sourit.

— Vous avez décidé de tout cela sans moi, dit-il doucement, mais vous oubliez que je suis l'envoyé spécial de la police japonaise. Mon pays ne serait pas très heureux que son représentant reste inactif lorsqu'il s'agit de lutter contre M^{me} Atomos.

J.E.E. s'agita.

— Je vous comprends, Yosho, mais croyez-vous qu'il soit nécessaire de risquer ainsi votre vie ? J'ai déclaré que j'étais contre cette expédition. Elle est à mon avis inutile. Seule une intervention armée peut être décisive !

Il s'entêtait dans son idée première, envers et contre tous, estimait avec juste raison que cette mission de reconnaissance n'avait pas de justification si elle ne se doublait pas d'une attaque fulgurante contre M^me^ Atomos.

— Avant de passer à l'offensive, fit patiemment Beffort, les plus grands chefs militaires ont besoin de connaître le terrain sur lequel évolueront leurs troupes. Partir à l'aventure dans les conjonctures actuelles serait renouveler la faute que nous avons commise en envoyant l'Eagle au-dessus de la fosse. Si mon ami Yosho veut être de l'expédition, personne ne peut l'en empêcher sans offenser gravement le gouvernement japonais. M^me^ Atomos est l'une de ses ressortissantes et…

— Okay, coupa J.E.E., agissez comme bon vous semblera puisque vous avez carte blanche !

Il était furieux. Beffort glissa la bretelle d'un fusil paralysant sur son épaule, fit signe à Akamatsu de prendre également une arme, se dirigea vers la sortie, et jeta du seuil :

— Nous resterons en contact par talkie-walkie. Si un incident se produit, vous en serez instantanément avisés. Je pense que cela devrait vous rassurer ?

Soblen grimaça.

— Vous agissez exactement comme si vous étiez célibataire, Smith, dit-il avec reproche. S'il vous arrive « un incident », comme vous dites, nous ne serons même pas en mesure de prévenir votre femme puisque nous ignorons toujours où elle réside !

Beffort eut un mince sourire.

— Ne vous inquiétez pas de cela, doc. Mie sera prévenue par la force « Dragon vert » en temps utile. Puis, entre nous, les mauvaises nouvelles vont toujours assez vite, n'est-ce pas ? Vous venez, Yosho ?

Akamatsu le suivit dans le jardin où stationnait une voiture. Sammy se tenait au volant, et trois hommes de la force « Dragon vert » étaient installés sur la banquette arrière. Akamatsu et Beffort prirent place à l'avant, et Sammy démarra aussitôt.

Cinq minutes plus tard, la voiture stoppait en bordure de la plage. Les six hommes en descendirent, marchèrent jusqu'à la grève, embarquèrent sur un

canot qui les conduisit jusqu'au bateau choisi par Beffort pour cette patrouille de reconnaissance.

Une vedette basse sur l'eau, à la proue effilée, équipée de deux moteurs Daytona de cinq cents CV, pouvant atteindre une vitesse de pointe très voisine des cent kilomètres-heure. Beffort ne savait absolument pas comment ses hommes s'étaient procuré cette merveille, et ne voulait pas le savoir…

— Ça vous va, patron ? s'enquit Sammy.

— C'est okay. Temps d'utilisation ?

Sammy hésita, eut un rictus.

— Heu… S'il continue de faire nuit, je crois que nous pouvons garder ce bateau plusieurs jours…

Beffort fut certain que la vedette avait été « empruntée » dans un port de plaisance voisin, mais ne fit aucun commentaire. Pour lutter contre M^me^ Atomos, il fallait employer des moyens sortant de l'ordinaire. C'était d'ailleurs pour cela qu'il avait créé la force « Dragon vert ». Donc, il ne devait pas se montrer plus royaliste que le roi.

— Qui sait piloter cet engin ?

Sammy se frappa la poitrine.

— Je m'en charge, patron.

Beffort lui dédia un coup d'œil oblique.

— Je ne savais pas que vous aviez été marin ?

— Je le suis devenu cette nuit…

— Pas rassurant, grogna Beffort. J'aimerais mieux un pilote confirmé. Dans cette affaire, il n'y a pas de place pour l'improvisation.

Akamatsu, qui examinait le bâtiment, redressa la tête.

— Je peux piloter, Smith.

Le spécial japonais ne s'avançait jamais à la légère. Beffort acquiesça, prit place sur le siège avant de la vedette. Sammy et ses camarades s'installèrent à l'arrière, et Akamatsu lança les moteurs. Le bateau frémit, vira lentement pour se mettre face au large, prit doucement de la vitesse.

— Le cap, Smith ? demanda Akamatsu.

Beffort déplia une carte marine, et Sammy sortit d'une boîte étanche les instruments de navigation qu'il avait été chargé de se procurer. Beffort et Akamatsu déterminèrent la route à suivre. Il s'agissait cette fois de passer au large du banc de Libegh, de filer droit sur l'est pour se rabattre ensuite sur le sud et revenir vers l'ouest. Si M^me^ Atomos disposait encore

d'appareils de détection malgré la banquise, ils seraient selon toute probabilité orientés vers la côte. Venir du large était la seule manœuvre stratégique valable.

Le bateau filait sur l'eau à pleine vitesse, conservait malgré cela une remarquable stabilité, et le bruit de ses deux moteurs ressemblait à un ronronnement. Beffort apprécia, leva le pouce à l'intention de Sammy, et dit :

— Finalement, je me demande si vous n'êtes pas réellement marin ! Qui vous a conseillé le choix de ce bateau ?

Sammy extirpa de sa poche une revue de navigation, souligna de l'ongle un article.

— Je me suis documenté, fit-il modestement. Ce bateau est un engin de compétition qui a remporté une douzaine de courses. La dernière était la Offshore Powerboat Race ! Il était à vendre depuis une dizaine de jours, mais la porte de son hangar n'était pas très bien fermée…

Beffort ignora la dernière phrase. Sammy était capable d'ouvrir un coffre-fort avec des outils ridiculement modestes…

Ses trois camarades ne sourirent même pas. Beffort les avait choisis avec soin. L'un était le fameux Ralf Stuton. Soixante et un hold-up à son actif ; six policiers, quatre employés de banque et un veilleur de nuit avaient eu la malchance de lui barrer la route et reposaient depuis sous six pieds de terre. Beffort l'avait enrôlé dans sa troupe alors qu'il se préparait à s'asseoir sur une chaise électrique…

Le deuxième se nommait Art Baxer. Il avait commis de nombreux cambriolages, tiré dix ans dans un pénitencier d'État. Trois jours après sa libération, il attaquait avec son équipe la Harris Trust and Savings Bank à Chicago, était surpris par une patrouille de police. Dans la bagarre, il mitraillait une dizaine de cop's… Beffort l'avait littéralement sorti de la chambre à gaz.

Le dernier, Old Lucky, avait été un héros de la guerre du Pacifique. Revenu à la vie civile, il s'était montré rétif à toute réadaptation. Son gang avait écumé six États, mis hors de combat cinq représentants de l'ordre. Seul, Old Lucky avait été arrêté. Refus de « donner » ses complices, d'accord pour prendre toutes les responsabilités, il avait vu sa condamnation à mort commuée en détention criminelle à vie. Beffort était persuadé qu'il n'était pas aussi coupable qu'il le prétendait et avait une certaine estime pour lui.

C'était une équipe peu recommandable, certes, mais qui donnerait à coup sûr beaucoup de fil à retordre à l'organisation Atomos !

— Nous venons de doubler le banc de Libegh. annonça flegmatiquement Akamatsu. Quelle heure est-il, Smith ?

— Huit heures cinquante. Il faut ralentir, Yosho.

Akamatsu réduisit la vitesse, scruta la nuit. La veille, il était impossible d'y voir à plus de dix mètres en raison du brouillard. Maintenant, la visibilité s'étendait tout de même assez loin et la lune s'efforçait de crever la voûte obscure que fabriquait M^me^ Atomos. Akamatsu distingua sur la mer une longue traînée blanche, appela Beffort. Le G'man vint auprès de lui, observa le large à l'aide de ses jumelles de nuit.

— C'est la fameuse banquise, Yosho, murmura-t-il. Apparemment, M^me^ Atomos a conservé le même dispositif de défense. Obliquez sur la gauche, nous sommes trop près…

Akamatsu infléchit la course de la vedette, prit un cap nord-est qui l'éloigna de son objectif final. À 8 h 59, Beffort jugea que le bateau pouvait se rapprocher sans trop de risques. Akamatsu remit les gaz, termina l'immense boucle qu'il avait amorcée dix minutes plus tôt, fila résolument vers l'ouest.

Quelques secondes passèrent, puis la banquise se matérialisa brusquement devant le bâtiment. Akamatsu coupa les moteurs, laissa la vedette courir sur son erre, aborda en douceur l'épaisse couche de glace. La houle était nulle et le bateau était complètement immobile.

Beffort leva le bras. Aussitôt, Sammy, Ralf Stuton, Art Baxer et Old Lucky sautèrent sans bruit sur la banquise. Ils portaient tous des fusils paralysants, conservaient un calme extraordinaire. Beffort expédia un message au docteur Soblen par talkie, annonça que tout allait bien, que le but venait d'être atteint.

— Il est neuf heures et deux minutes, répondit Soblen d'une voix tendue, n'oubliez pas qu'il ne vous reste que cinquante-cinq minutes, compte tenu de la marge de sécurité !

— Ne vous frappez pas, doc, souffla Beffort, et gardez l'écoute. Contact toutes les cinq minutes. Okay ?

— Okay… Je dois vous dire que J.E.E. a frété un ventilateur !

— Empêchez-le de faire cavalier seul, gronda Beffort. Que veut-il faire d'un hélicoptère ?

— Pour une fois, rétorqua sèchement Soblen, je suis en parfait accord avec lui !

— Expliquez, doc, s'énerva Beffort, vous nous faites perdre du temps !

— Mission de sauvetage, fit laconiquement Soblen. En cas de coup dur, nous venons vous cueillir sur la glace. L'engin est un Cobra. Trois mitrailleuses de 13.2, et un canon à tir rapide. Je me sens un peu plus tranquille, Smith… Terminé.

Beffort coupa, se tourna vers Akamatsu et dit :

— Yosho, je vais vous demander de rester à bord.

Le Japonais eut un haut-le-corps.

— Votre rôle est primordial, ajouta rapidement Beffort, et nul autre que vous ne saurait le tenir. Quand nous serons sur la glace, il se peut que nous nous égarions. En marchant droit devant nous, il est évident que nous arriverons au bord de la banquise, mais pas forcément à l'endroit où vous attendrez. À neuf heures cinquante-cinq, j'allumerai par trois fois cette lampe-torche. À vous de venir nous ramasser avant la fin de la neutralisation !

Akamatsu plissa le front. C'était une lourde responsabilité. Les vies de Beffort et des quatre hommes de la force « Dragon vert » étaient entre ses mains !

— Vous êtes dur avec moi, Smith…

— Une preuve de confiance, mon vieux. Sans vous, j'avoue que je me serais aventuré sur la glace avec moins de tranquillité d'esprit. À tout à l'heure, Yosho.

Il sauta sur la banquise, rejoignit le petit groupe qui attendait, et l'entraîna vers l'est. Chacun savait que désormais il faudrait observer le plus complet silence, ou ne parler qu'en cas de nécessité absolue et à voix basse. Beffort avait entraîné la force « Dragon vert » en fonction des pièges auxquels elle aurait à faire face : micros ultrasensibles, caméras pivotantes, etc. Dans le refuge de Saint-Louis, les anciens prisonniers à vie et condamnés à mort avaient subi une formation accélérée, mais complète. Beffort était sûr d'eux comme de lui-même.

En prévision de cet instant, Beffort et ses hommes étaient équipés de bottes à semelles antidérapantes, de jumelles de nuit, de puissantes torches électriques. Leurs vêtements étaient de teintes sombres, leur visage enduit de fond de teint foncé.

Dans la nuit et sur la glace, il avait fallu choisir entre le blanc et le noir. Belfort n'était pas certain d'avoir adopté la meilleure formule…

Le commando progressait lentement, sur un front de vingt mètres, examinant soigneusement le terrain. Pour l'instant, les torches restaient dans leur étui. Si un objet quelconque surgissait de la glace, il serait facilement repérable sur cette blancheur immaculée. Beffort avait prévenu ses hommes. Se méfier de tout objet filiforme, pointant hors de la glace comme une antenne…

Après environ huit cents mètres de progression silencieuse, Ralf Stuton, qui marchait à l'aile droite de la ligne, expédia un coup de lampe électrique en direction de Beffort. Cela signifiait que Stuton venait de découvrir quelque chose. Beffort le rejoignit sans tarder et l'ancien tueur lui montra un étrange appareil qui sortait à peine de la couche glacée. Cela avait une forme bombée, ressemblait à une moitié de ballon, et était percé de quatre gros trous grillagés. À première vue, Beffort fut incapable de donner un nom à cet objet. En tout cas, il était certain qu'il ne s'agissait ni d'un micro ni d'une caméra.

Il fit un geste et les quatre hommes reprirent leurs distances, s'allongèrent, fusils braqués. Beffort s'avança alors sur le mystérieux objet en rampant, sentit doucement un froid terrible s'abattre sur lui. À trois mètres, il comprit que l'objet était destiné à former de la glace par refroidissement de la température, fut forcé de reculer tant le froid devenait intense.

Il regroupa ses hommes, expliqua en chuchotant de quoi il retournait. La banquise devait être parsemée d'engins semblables. Il ne fallait pas s'en inquiéter outre mesure, mais il valait cependant mieux passer au large.

Objectifs : d'éventuelles bouches à air.

Le commando se remit en ligne, avança de nouveau sur la glace dure. Le silence était prodigieux, la nuit plus sombre. On approchait du point zéro, c'est-à-dire de l'endroit qui surplombait directement la Cité immergée, et Beffort sentait monter en lui une insurmontable appréhension. Jamais, au cours des années écoulées, M^me^ Atomos n'avait permis qu'on l'approchât de si près. Puis Beffort se raisonna, pensa qu'après tout la Cité se trouvait encore à six mille mètres ! Le fait de la dominer verticalement ne changeait rien à la distance. Entre son groupe et la Cité, il y avait quelques mètres de glace indestructible, et six kilomètres d'eau ! En réalité, M^me^ Atomos ne risquait rien dans l'immédiat…

Soudain, à l'autre extrémité de la ligne, Old Lucky fit le signal convenu : un jet de lampe vers Beffort. Ce dernier courut jusqu'au monticule devant lequel Lucky était en arrêt, vit un appareil métallique peint en blanc d'où provenait un faible ronronnement. Lucky saisit le bras de son chef, déchiqueta une cigarette, en tira un minuscule bout de papier et le déposa sur la glace. Le papier se mit soudainement à tourbillonner, décrivit quelques zigzags, fila brusquement vers l'appareil où il s'engouffra.

Beffort sourit. Lucky venait de faire la preuve que M^me^ Atomos s'approvisionnait en air pur à la surface de la banquise !

CHAPITRE VIII

Au cours des vingt minutes qui suivirent, Beffort et ses hommes trouvèrent six appareils de même type. Les uns aspiraient, les autres refoulaient. Bien entendu, d'autres appareils devaient contribuer à renouveler l'air de la Cité, mais rien ne servait de les situer sur-le-champ. D'ailleurs, le temps manquait.

Beffort donna le signal de la retraite, et le groupe se dirigea vers l'ouest. En cinquante minutes, y compris les arrêts, le commando venait de traverser la banquise. À 9 h 55, Beffort atteignit la limite de la surface glacée. Il alluma sa torche, balaya les alentours par deux fois, pointa le faisceau lumineux vers le ciel.

Autour de lui, les durs de la force « Dragon vert » attendaient calmement. Akamatsu avait fatalement aperçu le signal, devait foncer vers son point d'émission. Une minute passa sans qu'aucun bruit de moteur ne se fasse entendre, puis le talkie que portait Beffort se mit à clignoter éperdument. Le G'man comprit que Soblen s'affolait. Il connecta le bouton d'émission, plaça le micro tout près de sa bouche, et murmura :

— N'entrez pas en transes, doc, nous attendons le bateau.

— Il est neuf heures cinquante-six, Smith ! fit Soblen sur le même ton.

— Du calme, Akamatsu va arriver…

— Je reste à l'écoute, fit Soblen d'une voix creuse, qu'elle est exactement votre position ?

— Nous sommes à l'extrémité ouest de la banquise, chuchota Beffort en scrutant la nuit.

Soblen ne répondit pas. Beffort en profita pour tendre l'oreille, mais les moteurs de la vedette ne se faisaient toujours pas entendre.

Old Lucky consulta sa montre lumineuse, leva un sourcil, montra trois doigts. Beffort hocha la tête en silence. Dans trois minutes, l'heure de neutralisation se terminait. M^me^ Atomos pourrait de nouveau utiliser tous ses serviteurs, mettre en route une foule d'appareils de détection. Toute la surface de la banquise serait passée au peigne fin et le commando n'aurait pas l'ombre d'une chance d'en réchapper.

— Smith, fit la voix de Soblen dans le talkie, plus que deux minutes et quarante secondes ! Je suis en contact radio avec l'hélicoptère qui survole la plage. Il peut être sur vous en très peu de temps. Voulez-vous que je vous l'envoie ?

Beffort hésita. La situation devenait critique et une certaine inquiétude commençait à poindre chez les hommes du commando. Cependant, le fait d'appeler l'hélicoptère pouvait tout compromettre. Jusqu'ici, il semblait bien que M^me^ Atomos n'eut point détecté le petit groupe. Cela était le résultat des mesures prises par Beffort et ses hommes qui avaient circulé sur la glace avec d'infinies précautions, se méfiant comme de la peste des micros probablement cachés aux points stratégiques de la banquise. L'opération avait réussi dans ses deux premières phases : approche et inspection du terrain. Pour que la réussite fût complète, il était indispensable que le repli s'effectuât sans anicroche.

Sans quoi, M^me^ Atomos, et cela à la moindre alerte, modifierait radicalement son dispositif de défense. La Cité n'aurait qu'à se déplacer d'un mille, et tout serait à refaire…

— Smith ! jeta Soblen, plus que deux minutes !

Beffort crispa les mâchoires, regarda le rayon de sa lampe qui indiquait la position du groupe. Il était impossible qu'Akamatsu n'eût point aperçu ce signal. Que s'était-il donc passé ?

Soudain, Art Baxer leva les deux mains, fit signe d'écouter.

— Smith, insista Soblen, si vous ne répondez pas, je…

— Fermez-la, doc ! gronda Beffort.

Soblen se le tint pour dit et Beffort entendit un ronflement rageur qui montait de la nuit. Deux secondes s'écoulèrent, puis la vedette jaillit littéralement des ténèbres, se rua en direction du groupe, vira sèchement au dernier moment. Elle continua sur sa lancée, puis ses moteurs la propulsèrent en arrière et elle vint accoster à la banquise.

Déjà, les hommes embarquaient. Beffort monta le dernier, fut agrippé par Sammy alors que la vedette déjaugeait brutalement, s'écroula sur la banquette à l'instant que choisissait Soblen pour hurler :

— Smith ! L'hélicoptère se dirige sur vous !

— Pouvez lui dire de faire demi-tour, rigola Beffort sans cacher son soulagement, nous sommes sur le bateau !

Le talkie amplifia sans doute un peu le soupir de Soblen, mais Beffort était persuadé que le petit docteur avait frôlé la crise de nerfs au cours des minutes écoulées…

---oOo---

Beffort alluma une cigarette, secoua l'allumette, et reprit :

— Désormais, nous connaissons la position très précise de la Cité Atomos, et sommes assurés qu'elle ne repose pas à six mille mètres de la surface. Ses tubes d'aération et ses réfrigérateurs d'air doivent mesurer une dizaine de mètres, au plus. Donc, la Cité est immergée directement sous la banquise !

J.E.E. eut un rictus de contentement.

— Conclusion, dit-il triomphalement, il faut attaquer !

Beffort opina.

— Oui, admit-il, et il faut frapper vite et fort ! Cette fois, les bombardiers voleront à trois mille mètres, pour que M^me^ Atomos ne soit pas alertée. Doc, appelez immédiatement le général Salem. Il nous faut un groupe de B 52 avant onze heures !

— L'objectif ?

— L'hélicoptère dirigera le tir, le rectifiera si besoin est. Foncez, doc, l'occasion est superbe !

Le Cobra se tenait à bonne distance de l'objectif, mais à travers ses jumelles Beffort distinguait parfaitement la banquise. L'hélicoptère vira, revint lentement sur la côte. La montre de Beffort marquait 11 h 03 quand le pilote cria :

— Ça y est ! Ils ont décollé !

Beffort coiffa les écouteurs, entendit tout de suite une voix lointaine qui égrenait une suite d'indicatifs :

— Chef de groupe à Cobra : position vingt… position dix-neuf… altitude six mille pieds… Comment me recevez-vous ?

— Cinq sur cinq, fit le pilote, et vous ?

— Autant… position quatorze… position treize…

Un instant passa. Les positions du groupe et son altitude se modifiaient sans trêve à mesure qu'il se rapprochait de son objectif. À l'heure H, l'hélicoptère pourrait ainsi diriger les chapelets de bombes si le besoin s'en faisait sentir, rectifier le tir ou confirmer les coups au but. Curieusement, dans cette guerre moderne, on revenait au vieux système de l'observateur juché en haut de son clocher !

— Position trois… deux… un… zéro !

Une fusée blanche jaillit du ciel, fila comme un météore s'écraser sur la banquise où elle éclata en une multitude d'étincelles.

— Point zéro, okay ! hurla le pilote du Cobra.

La voix du chef de groupe était calme, monocorde, lorsqu'il se remit à sérier sa seconde approche :

— Zéro relevé… position plus huit… altitude neuf mille pieds… position plus six…

Le Cobra effectua un long virage, descendit au ras des flots, fila à trois cents à l'heure vers l'extrémité est de la banquise. Maintenant, M^me^ Atomos pouvait détecter les B 52, cela n'avait plus d'importance. L'action était trop proche pour que la sinistre Japonaise ait le loisir de passer à la parade !

— Position plus deux… plus un… zéro !

Quelques angoissantes secondes s'écoulèrent, puis la banquise s'enflamma brutalement tandis que le fracas et le souffle des explosions faisaient bondir le Cobra.

— Coups au but ! cria le pilote.

— Point zéro exact, fit la voix calme du chef de groupe.

La glace, pulvérisée, flottait encore dans l'air lorsque la deuxième vague de B 52 largua ses énormes bombes. Un chapelet se perdit en mer, mais la majorité des terribles projectiles frappa l'objectif de plein fouet. Le Cobra sauta en l'air comme un bouchon et Beffort se cramponna à ses jumelles, vit que la banquise éclatait, se désintégrait en milliers de minuscules débris qui fendaient la nuit en stridulant lugubrement.

Désormais, la Cité Atomos se trouvait directement sous les coups des bombardiers. Déjà, elle avait perdu ses aérateurs, ses réfrigérateurs d'air, et les tubes, brutalement tranchés, déchiquetés, devenaient autant de voies d'eau ! Beffort essayait d'imaginer la panique qui devait souffler sur la Cité lorsque la troisième vague de B 52 lâcha ses tonnes d'acier sur le point zéro.

Les chapelets de bombes fracassèrent la surface de la mer qui rebondit en un fantastique jaillissement d'écume, explosèrent sourdement, presque discrètement, sous la surface, et les flots sombres se soulevèrent de nouveau, retombèrent en cascadant. Une pluie fine dont les crépitements devaient sonner le glas de M^me^ Atomos !

Les quatrième et cinquième vagues parachevèrent l'œuvre de destruction commencée trois minutes plus tôt, s'éloignèrent en direction de Wilmington.

La mer se calma, recouvra un aspect tranquille, trop paisible au gré de Beffort. Rien ne flottait à sa surface. Et la nuit ne permettait pas de distinguer si des traînées d'huile ne remontaient pas des fonds insondables.

Aussi anxieux que Beffort, le pilote du Cobra fit descendre son appareil, effectua un point fixe au ras des flots, alluma un puissant projecteur qui illumina crûment la faible houle.

Les yeux des deux hommes mirent quelques secondes pour s'accoutumer à cette éblouissante clarté, puis ils distinguèrent finalement la substance huileuse qui s'irisait sous la lumière. À dix mètres, un énorme bouillonnement venait crever à la surface, s'étalait ensuite en larges plaques d'huile…

— Hourrah ! hurla le pilote en remontant en chandelle.

Gorge nouée, Beffort attendait sans lâcher des yeux le point zéro. Il n'y croyait pas encore, ne parvenait pas à admettre que M^me^ Atomos et sa fantastique Cité eussent enfin été gommées de la surface de la terre ! La lutte durait depuis des années. M^me^ Atomos s'était vue plusieurs fois acculée, avait frôlé la mort, mais son intelligence supérieure et la perfection de ses inventions l'avaient toujours aidée à se sortir des pires situations.

Et voilà que, avec une facilité dérisoire, un groupe de B 52 l'envoyait définitivement par le fond !

— Nous rentrons ? demanda le pilote avec allégresse.

— Non, refusa sombrement Beffort, redescendez…

Surpris, l'homme fit virer son appareil, revint frôler la mer où l'huile flottait toujours. Beffort se pencha, scruta l'eau sombre que le projecteur éclairait, se raidit soudain. Là-bas, le bouillonnement huileux se déplaçait !

— Bon Dieu ! jura le pilote qui avait vu, que se passe-t-il ?

Beffort ne lui répondit pas. La Cité Atomos était touchée, c'était sûr. Elle agonisait peut-être, mais M^me^ Atomos devait faire tout ce qui était en son

pouvoir pour la sauver de l'irrémédiable désastre. Et Beffort n'ignorait pas que le pouvoir de sa mortelle ennemie était immense…

Brusquement, le bouillonnement huileux cessa. Un instant passa, puis quelques bulles d'air vinrent éclater à la surface, et ce fut tout.

— C'est fini, fit le pilote.

Beffort secoua négativement le front.

— Ce n'est pas aussi simple. La Cité est une véritable ville sous-marine. La mer devrait être jonchée de débris sur des milles et des milles. De plus, les deux mille personnes qui formaient l'organisation Atomos ne peuvent pas avoir disparu comme cela, d'un coup, sans tenter de regagner la surface.

Blême, le pilote le dévisagea. Jusqu'alors, il n'avait pas songé une seconde à tous ces gens, à toutes ces vies que le groupe de B 52 avait essayé d'écraser sous les bombes. Maintenant que l'action était éteinte, il pouvait y penser de sang-froid, et la sensation qu'il éprouvait n'était pas celle de la victoire.

— Puis, soliloqua Beffort, M^me^ Atomos devait avoir la possibilité de s'échapper… si elle ne l'a pas fait, c'est qu'elle garde encore l'espoir de sauver son bâtiment… quelques litres d'huile sur la mer ne prouvent rien.

À cet instant, la radio de bord crépita, et la voix tendue de J.E.E. vibra dans le haut-parleur :

— Alors. Smith ? Nous attendons les nouvelles ?

Beffort admit en son for intérieur qu'il avait complètement oublié que des centaines de personnes étaient suspendues aux postes récepteurs. Il saisit le micro, et dit doucement :

— La Cité a disparu et la mer est couverte d'huile…

— Vous ne semblez pas très convaincu, remarqua J.E.E. Quelque chose ne va pas ?

— C'est une disparition trop rapide et trop discrète, fit le G'man qui livrait le fond de sa pensée à des centaines d'auditeurs. M^me^ Atomos ne peut pas mourir comme cela !

Une sourde rumeur monta du haut-parleur. J.E.E. devait être entouré d'une foule de militaires, de journalistes, de curieux. La foule exprimait sa réprobation, voulait croire que la Cité était détruite à jamais…

— Pesez vos paroles, Smith, conseilla J.E.E., vous êtes en direct avec les postes privés et d'État ! La totalité de la population des États-Unis vous écoute !

Il marqua un temps d'arrêt pour donner plus de poids à ses paroles, et dit d'un ton un peu mélodramatique :

— Smith Beffort, pouvez-vous nous dire si vous croyez que M^me^ Atomos et son diabolique engin ont été détruits ?

Il faisait son petit numéro. Beffort grimaça un rictus, coupa sèchement. Le silence retomba dans la cabine, et il n'y eut plus soudain que le faisceau du projecteur qui éclairait la mer huileuse…

— Bon sang ! s'effara le pilote, vous lui raccrochez au nez comme cela ?

Beffort sourit.

— Ne vous frappez pas, mon vieux. Éteignez votre loupiote et dérapez nord-nord-est… Tous feux éteints. Altitude maximale.

— Vous savez ce que vous faites, eh ?

— Je l'espère. Allons-y, voulez-vous…

Le pilote coupa le projecteur, les feux de positions, remit les gaz sans douceur. Le Cobra glissa rapidement sur la gauche, bondit brutalement vers le ciel dans le hurlement de son rotor déchaîné. Le pilote obéissait à contrecœur, et cela se voyait.

Beffort sourit en fraude, demanda :

— Quelle heure est-il ?

— Onze heures trente.

— Du matin, n'est-ce pas ?

L'homme lui jeta un coup d'œil surpris, répondit méfiant :

— Évidemment !

Beffort planta son regard dans le sien.

— Alors, dit-il négligemment, si la Cité Atomos est détruite, vous n'êtes pas étonné qu'il fasse encore nuit ?

Le pilote sursauta.

— Nom d'un chien !

Le ton de Beffort se fit tranchant.

— Les bombes ont littéralement pulvérisé la banquise et aucun appareil n'a pu échapper à ce martèlement. Donc, c'est la Cité qui continue de faire régner la nuit. Elle est touchée, certes, mais pas à mort ! À la faveur de cette obscurité, je pense qu'elle va tenter de faire surface. Grimpez, mon vieux, grimpez, et en vitesse ! Dans un instant, le secteur deviendra malsain !

Le Cobra se rua vers le ciel à la vitesse d'un projectile, déboucha brusquement dans le soleil. La transition était suffocante, incroyable. Le

ciel était bleu à l'infini, mais en dessous et sur des milles, la nuit masquait le paysage !

— Carburant ? demanda calmement Beffort.

Le pilote reprit ses esprits, glissa un œil vers son tableau de bord.

— Environ une heure…

— Parfait, redescendez.

— Vous venez de dire que le secteur…

— Pas à cinq cents mètres, coupa Beffort, puis il nous faut surveiller la mer… Vous savez, M^me^ Atomos ne peut rien sans lumière !

Mâchoires soudées, le pilote laissa descendre le Cobra.

CHAPITRE IX

Très loin de là, dans la banlieue immédiate de Columbia, Missouri, Mie Azusa-Beffort suivait à la radio le déroulement de la lutte que livrait son mari contre M^me^ Atomos.

Le cottage avait été choisi avec beaucoup de soin par Smith, se trouvait juché au sommet d'une colline qu'une pinède chapeautait. À part ce bouquet d'arbres, tous les versants de la colline étaient dénués de végétation, pouvaient aisément être surveillés par les quatre durs de la force « Dragon vert » qui avaient pour mission de protéger Mie et son bébé contre une éventuelle attaque de l'organisation Atomos. Là ne s'arrêtait d'ailleurs pas leur travail. Ils devaient également se charger du ravitaillement, de la cuisine, du ménage… Dans le salon Mie restait à l'écoute. J.E.E. venait d'être remplacé au micro par un commentateur de la K.S.T.L. installé à Saint-Louis et qui recevait des informations en direct de Wrightsville Beach. L'homme faisait son travail, dramatisait le brusque silence de Beffort, tentait de persuader ses auditeurs que la Cité Atomos n'était pas détruite et que la sinistre Japonaise préparait une sanglante riposte contre les U.S.A.

Dans son fauteuil. Mie devenait blafarde en l'écoutant.

Sur le seuil de la porte-fenêtre, Owen Bernitz ne put se retenir :

— Le salaud ! Il va flanquer la trouille à tout le monde !

Owen ne mâchait pas ses mots. C'était un gros type au faciès de boxeur qui mâchonnait continuellement un mégot de cigare généralement éteint. Trois fois assassin, condamné à mort, il buvait son verre de rhum lorsque Beffort l'avait tiré de ce mauvais pas. Depuis, Owen trouvait la vie

vachement belle et éprouvait pour Beffort et les siens une reconnaissance sans borne.

Rugueux, il avait des gestes d'une douceur infinie pour tirer les couvertures du petit Robert – qu'il appelait Bob – ou pour lui tapoter le dos jusqu'au rot libérateur après ses biberons.

Mie avait toute confiance en lui. Elle le regarda, dit :

— Ce qu'il dit ne m'inquiète pas, Owen. Tout à l'heure, mon mari n'a pas répondu à J.E.E.

Owen Bernitz haussa ses lourdes épaules, et le fusil paralysant qu'il portait en bandoulière tressauta.

— Vous en faites pas pour le boss, dit-il de sa voix grasse, il mettra la mère machin dans sa poche ! Probable que s'il n'a pas répondu, c'est parce que l'autre zigue lui cassait les pieds… Le mouflet roupille toujours ?

Mie était habituée à ce genre de langage.

— Je crois l'avoir entendu, mais il vaut mieux le laisser se reposer.

— C'est bientôt l'heure de son scotch, mais vous avez raison. Ma vieille disait toujours qui faut jamais réveiller un môme qui ronfle… Dites, au lieu de vous ronger les sangs devant ce cracheur, feriez pas mieux d'aller prendre un peu le soleil ?

Mie fit signe que non, pencha la tête vers le poste. Owen renonça à lui changer les idées, regagna la terrasse d'où il pouvait surveiller la route de terre qui montait jusqu'au cottage.

Derrière la construction, John Torpie gardait le versant sud. À l'ouest, c'était le grand Foster Tyre. Au nord, le petit Brade Castleman jetait de temps à autre un coup d'œil vers la carrière désaffectée en préparant le repas de midi. Ce côté était le plus tranquille. Il était quasiment impossible d'arriver au cottage en empruntant ce chemin…

Owen Bernitz s'assit dans l'ombre, posa son fusil entre ses jambes. Au bout d'un instant, il changea son mégot de place, cracha dans la poussière du coin de la bouche, croisa les pieds de part et d'autre de la crosse du fusil. Il avait l'air amorphe, mais ses petits yeux porcins demeuraient remarquablement attentifs. En prison, il avait appris à regarder sans donner l'impression de voir…

En bruit de fond, il entendait la radio, une branche que le vent faisait craquer, et le moteur de la Cadillac qui émettait des sons métalliques en se refroidissant. Soudain, un nouveau bruit, inconnu celui-là, vint se mêler à ce concert familier.

Owen chercha à l'identifier, à en situer la source, n'y parvint pas et se redressa doucement. Cela semblait venir du bas de la pente, là où le remblai dissimulait une partie du champ de maïs qui s'étendait jusqu'à la voie ferrée. Owen écouta avec intensité, saisit un éclat fugitif derrière le remblai. Exactement le genre de lueur que provoque un rayon de soleil frappant brièvement le canon d'une arme ou un pare-brise de voiture…

Owen s'accroupit à l'abri de la balustrade, porta deux doigts à sa bouche et donna un violent coup de sifflet. Instantanément, la radio s'éteignit, une porte claqua, et une faible sonnerie indiqua que quelqu'un venait de décrocher le combiné téléphonique.

Trente secondes passèrent, puis la voix trop calme de Mie se fit entendre depuis le salon :

— Ça y est, Owen, le téléphone est coupé.

— Sûre ? grinça-t-il sans se retourner.

— Certaine. Je n'entends plus la tonalité.

Owen saisit son fusil paralysant, l'arma.

— Okay, madame Beffort, allez rejoindre Bob…

Au cours des jours écoulés, plusieurs fausses alertes s'étaient produites, mais cette fois, Owen savait que c'était sérieux. On épiait le cottage depuis le champ de maïs. On avait coupé les fils téléphoniques…

Comme un serpent, le petit Brade Castleman se glissa auprès d'Owen, déposa sur le ciment de la terrasse un fusil paralysant, et le canon noirci d'un lance-flammes qu'un flexible reliait à un réservoir de mille litres d'octogel enterré dans la cave.

Owen remercia d'un coup de cigare, désigna le remblai.

Brade cligna de l'œil, releva son tablier de cuisinier, s'éloigna en rampant. Dans moins d'une minute. John Torpie et Foster Tyre recevraient le même équipement…

Owen ne bougeait plus d'un millimètre. Son regard perçant fouillait le terrain pouce par pouce au-delà du remblai. Le champ de maïs ondulait bizarrement, mais il ondulait toujours de cette façon lorsque le vent soufflait du sud. Owen entendit des vagissements, sourit économiquement. Bob venait de se réveiller, réclamait son biberon avec toute la puissance de ses poumons de quinze jours, ne se tairait que lorsqu'il aurait la tétine entre les lèvres…

Brusquement, le fait insolite se produisit. Une voiture de police déboucha de la route, s'engagea dans le chemin carrossable qui montait au cottage.

Elle était encore loin, bien plus loin que le champ de maïs, mais Owen aurait reconnu ce genre de véhicule rien qu'à l'odeur ! Pour l'instant, il ne la sentait pas, mais reconnaissait les couleurs et, surtout, apercevait le phare bicolore pivotant du toit.

Puis le ronflement du moteur devint perceptible. Bientôt, le gros Owen put compter les occupants de la voiture. Ils étaient six. Tous en uniforme. Trois devant, trois derrière.

— Qu'est-ce que ça signifie, Owen ?

Le gros homme tourna la tête, vit Mie par l'entrebâillement de la porte-fenêtre. Elle était livide, tenait d'une main frémissante un biberon presque vide. Dans sa chambre, Bob se remit à pleurer désespérément, avec des courts arrêts suivis aussitôt de hurlements rageurs. Owen fronça les sourcils.

— Rentrez, madame Beffort, et allez nourrir le petit !

— Mais…

— Pas de mais ! Filez ! Si je suis devenu un tueur, c'est peut-être parce que j'attendais trop longtemps mes biberons !…

Mie essaya de sourire, produisit une grimace. Ses yeux ne quittaient pas la voiture de police, trahissaient une terrible anxiété. Elle tenta d'attendrir Owen :

— S'il était arrivé quelque chose à Smith ?

— C'est pas les flics qui vous préviendraient, ricana Owen. Allez, rentrez, madame Beffort, c'est un piège. Les flics sont des vaches, mais ils ne coupent pas les fils de téléphone !

Mie se retira et Owen se mit à marmonner tout seul. Il estimait la distance qui le séparait encore de la voiture, relevait lentement le canon du fusil paralysant. À trois cents mètres, il pressa le bouton-détente. Rien ne se produisit, ni éclair ni détonation, mais la voiture de police obliqua brutalement à gauche, sauta le fossé et s'immobilisa contre un talus, moteur calé. Les policiers étaient à leur place, raides comme des piquets, grotesquement solennels. Owen ricana, se dit que soixante minutes de repos ne leur feraient pas de mal. S'ils appartenaient réellement à la police, ils reprendraient conscience dans une heure, ne comprendraient jamais rien à rien…

Le grand Foster Tyre apparut soudain, à découvert.

— T'es pas cinglé, Owen ? Des flics en uni…

Un éclair bleuâtre jaillit du champ de maïs, frappa Foster, l'enveloppa. Il y eut un léger nuage de fumée, puis Foster disparut d'un coup, comme gommé, et seul un petit tas de cendres que le vent dispersait déjà indiquait encore la position qu'il occupait une seconde auparavant.

Owen jura sourdement, s'écrasa un peu plus derrière la balustrade. Ce c… de Foster ! Il savait pourtant ce qu'il risquait. Beffort le lui avait rabâché sur tous les tons pendant près de deux semaines ! Rayon désintégrateur ! Portée, cinq cents mètres ! Mort instantanée ! Ce c… de Foster…

Derrière Owen, il y eut un frôlement, puis Brade parut.

— Foster ? s'enquit-il simplement.

— Clamsé, grogna Owen.

Brade siffla entre ses dents.

— Comment ?

— Désintégré. Préviens Torpie. Il y a des mecs de l'O.A.(6) planqués dans le maïs !

Les yeux fouineurs de Brade examinèrent le champ, revinrent se poser sur la voiture de police.

— Les flics ?

— Bidons ! Ils étaient venus pour nous amuser un brin. Lâche tes casseroles et prends une pétoire… Oublie pas de donner le mot à Torpie. Le bigophone est coupé, et les gars de l'O.A. vont pas nous faire de cadeau…

Brade amorça un mouvement de retraite. Owen fit sans le regarder :

— Fais gaffe, cuistot, ce rayon désintégrateur c'est une sacrée vacherie.

Brade s'aplatit un peu plus, franchit le seuil du living, comme un ectoplasme. Owen n'avait pas remué un cil. Dans l'ombre de la balustrade, il savait qu'on ne le repérerait pas aisément si rien ne l'obligeait à se montrer. Owen se méfiait terriblement avant la mort de Foster, mais maintenant il n'était plus qu'un paquet de nerfs dont tous les sens étaient en éveil. Il se rappelait les paroles de Beffort mot à mot, inscrivait dans sa mémoire la position de chaque buisson, de chaque arbuste, de chaque accident de terrain. À partir du remblai, il se doutait que les types de l'O.A. n'attaqueraient pas franchement.

Un instant plus tôt, ils avaient fait un peu de bruit, juste ce qu'il fallait pour attirer l'attention, puis avaient liquidé Foster parce que l'occasion était trop belle. Seulement leur boulot frôlait la manœuvre de diversion, c'était clair.

La grande offensive viendrait d'un autre point. Un truc sournois, imprévisible, souterrain… Ce dernier mot pétrifia un peu plus Owen. Beffort avait signalé avec insistance à quel degré M^me^ Atomos aimait creuser des galeries pour mieux surprendre ses victimes. En ce sens, le remblai était un point de départ idéal ! Là, on mordait directement dans la colline sans être vu du cottage. D'autre part, le maïs pouvait dissimuler les travaux, absorber les déblais, si bien que rien n'était visible de la route…

Owen se déplaça de cinq centimètres, colla son oreille au ciment de la terrasse là où le pilier de soutien s'enfonçait dans le sol. Il savait que le béton peut être un fameux conducteur de sons, espérait que personne ne bougeait dans l'habitation.

Il écouta longuement, perçut un sourd battement, écarquilla les yeux avant de comprendre qu'il n'entendait que son sang cognant dans ses artères. Il respira profondément, se mit sur le côté, écouta de nouveau, son oreille frôlant à peine le ciment. Le battement persistait, bien rythmé. Un vrai mouvement d'horlogerie !

Owen grimaça, donna un coup de sifflet. Deux secondes s'écoulèrent et le petit Brade s'amena en rampant.

— Prends ma place, fit Owen, j'ai un truc à voir dans la cave… et reste derrière la balustrade, quoi qu'il arrive. Vu ?

Brade opina, rampa comme une couleuvre, se coula à l'abri d'un pilier. Il était malin, rapide, pas facile à abuser. Owen recula avec lenteur, passa dans le salon, se redressa quand il sentit la cloison contre ses talons, rencontra le regard de Mie.

La jeune femme était assise, raide, le visage dénué d'expression. Elle avait tiré le berceau de son fils dans le living, tenait fermement le tube noirci d'un lance-flammes. Ce même lance-flammes dont Foster aurait dû se servir en cas de coup dur.

— Où en sommes-nous, Owen ?

— Ça gaze, ça gaze… le gosse roupille ?

— Il vient juste de s'endormir… Qu'est-il arrivé à Foster Tyre ?

Owen fit un geste vague, sourit.

— Il a fait une erreur. Je descends dans la cave…

Mie le retint par une manche alors qu'il la frôlait.

— Que se passe-t-il dans la cave ?… Allons, Owen, vous pouvez tout me dire, je connais la question.

Elle parlait à voix basse pour ne pas réveiller son fils, mais son ton restait extrêmement ferme. Owen s'accroupit auprès d'elle. Brusquement, il avait la sensation qu'en un certain sens elle était aussi dure que lui, et qu'elle encaisserait n'importe quel choc.

— J'ai dans l'idée que l'O.A. essaye de nous posséder par en dessous, chuchota-t-il. Du remblai, avec un outil moderne du type Atomos, ce serait du gâteau, non ?

Mie acquiesça. Du temps où elle était Miss Atomos, elle circulait plus souvent dans des souterrains qu'à l'air libre…

— Faites attention, Owen, recommanda-t-elle simplement.

— Okay, okay, ça va gazer…

Il se releva, fit un clin d'œil, s'éloigna dans le corridor. D'une pièce d'angle, John Torpie surveillait à la fois le sud et l'ouest. Il mâchait de la gomme, était toujours aussi décontracté.

— Hello, Owen ! Paraît que Foster s'est fait ratatiner ?

— Ouais. Ouvre l'œil, je descends à la cave.

Torpie comprit instantanément. Lui aussi avait retenu les leçons de Beffort.

— L'O.A. joue les taupes, eh ?

— Pas encore sûr. Je te dirai ça en remontant.

— Où est Brade ?

— Face est.

— Ce qui veut dire qu'il n'y a personne au nord. J'aime pas beaucoup ça, Owen. De la carrière aussi, on peut creuser des galeries. Puis il y a les arbres !

Owen secoua le front. Il avait toujours pensé qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour assurer la garde du cottage. Maintenant que Foster n'était plus, la situation risquait de se détériorer rapidement. Mais Brade retournerait à son poste dans un instant. Une affaire de quelques minutes. Il le dit à Torpie, ouvrit la porte de la cave et descendit après avoir donné la lumière.

La cave était complètement vide. Seuls les flexibles reliant les lance-flammes au réservoir d'octogel émergeaient du sol de terre battue. Sur les ordres de Beffort, les soupiraux avaient été cimentés, mais on avait dû laisser ouvertes deux bouches d'aération pour permettre aux vapeurs de carburant de s'échapper.

Owen s'étendit, colla son oreille à la terre. Immédiatement, il entendit, beaucoup plus proche, le même battement rythmé qui avait éveillé sa méfiance sur la terrasse. De plus, il percevait un roulement continuel rappelant celui que produit un torrent de montagne. L'engin qu'employaient les serviteurs de l'O.A. était remarquablement silencieux, mais n'empêchait cependant point les pierres et la terre de débouler en cascadant…

Owen écouta un moment, finit par acquérir la certitude que le bruit venait de l'est. Sa première impression se trouvait donc confirmée : l'O.A. creusait un tunnel qui débouchait derrière le remblai.

Cela rassura Owen. Tant que l'O.A. compterait sur ce moyen pour investir le cottage, elle n'attaquerait pas. Son but était évidemment de prendre vivants Mie et son fils.

Coincée au large de la côte est, incapable de fuir, M^me^ Atomos avait bien besoin de ces deux otages pour assurer son salut !

Owen eut un sourire sardonique, remonta en vitesse au rez-de-chaussée. Si son plan marchait, tout ce fantastique travail de sape auquel se livrait l'O.A. ne servirait à rien…

CHAPITRE X

Il était douze heures trente. Dans la Cité gravement endommagée, l'air commençait à être lourd, s'épaississait au fil des minutes. Bientôt, il deviendrait irrespirable et ses habitants tomberaient comme des mouches, mais cela ne tracassait pas M^me^ Atomos outre mesure.

Pour le moment, la terrible femme n'avait qu'un but en tête, qu'une seule source de préoccupation : sur l'écran témoin du Grand Cerveau, elle suivait la progression souterraine de son commando, essayait d'estimer le temps qui la séparait encore de sa grande victoire, se rongeait les ongles d'impatience.

Une fois qu'elle tiendrait en son pouvoir Mie et son fils, elle serait en mesure de dicter ses conditions à Smith Beffort !

Cela seul l'intéressait. Le fait que ses serviteurs aient réussi à découvrir la retraite de Mie au moment le plus critique lui apparaissait comme un signe du destin. Car M^me^ Atomos savait parfaitement que, désormais, elle n'avait plus le choix. Avant l'heure de neutralisation, la Cité aurait pu fuir vers la haute mer, ou prendre son envol au-dessus des États-Unis. Sa vitesse n'était plus foudroyante, mais encore suffisante pour lui permettre de joindre la base du Pacifique. Là-bas, dans le secret d'un îlot désertique, on aurait pu procéder aux réparations en toute quiétude… Maintenant, cette heure était passée. Les bombardiers avaient frappé juste, percé la coque du bâtiment en plusieurs points. Le compartiment abritant les ordinateurs de vol était noyé, les soucoupes volantes hors d'usage.

La Cité portait une déchirure béante, qui trouait son dôme comme une blessure mortelle. Ses canons désintégrateurs ne fonctionnaient plus, son

émetteur de rayons électromagnétiques était définitivement détruit, et les pièces de rechange que l'on s'était procurées à grand-peine se trouvaient dans le compartiment noyé.

En bref, la Cité était incapable de se déplacer autrement qu'à la surface. Cela à une allure de paquebot, et sans avoir la possibilité de se défendre autrement qu'avec ses fusils désintégrateurs ne portant qu'à cinq cents mètres ! L'autre solution consistait à demeurer immergée en attendant la capture de Mie et de son fils. Après quoi, M^me^ Atomos préviendrait Beffort, exigerait un droit de passage, une neutralisation des hostilités portant sur quatre-vingt-dix-huit heures. Compte tenu de sa vitesse réduite, c'était très exactement le temps qu'il faudrait à la Cité pour rallier la base du Pacifique !

En toute conscience, c'était la solution que M^me^ Atomos avait choisie. Mais son erreur n'était pas récente. Elle remontait à quatre mois, au moment précis où elle avait abandonné temporairement sa vengeance contre les U.S.A. pour se lancer à la poursuite de Beffort et de Mie. Cela parce qu'elle les croyait en fuite, alors qu'ils préparaient la force « Dragon vert » et le rayon paralysant ! À présent, elle comprenait, admettait qu'elle s'était trompée. Néanmoins, elle jouait de nouveau l'existence de la Cité à pile ou face : Mie et son fils tombaient en son pouvoir et elle était sauvée. S'ils lui échappaient, tout serait perdu pour de longs mois…

M^me^ Atomos fit le vide dans son esprit.

Elle respirait péniblement, suait abondamment. C'est à ce moment qu'elle décida de refaire surface…

---oOo---

Le Cobra maraudait depuis trente minutes dans l'obscurité sans avoir aperçu la Cité ; mais lentement, la nuit s'éclaircissait et en certains endroits la voûte moins sombre laissait filtrer des rayons de soleil. Un clair-obscur de sous-bois…

Le pilote s'éloigna de l'eau et dit sans regarder Beffort :

— On dirait en effet que M^me^ Atomos a besoin de lumière. Croyez-vous qu'elle remontera à la surface ?

Il posait souvent des questions dans ce genre, donnait l'impression de considérer Beffort comme un devin. C'était naïf, assez touchant, et très énervant.

— Si elle y est obligée, fit Beffort, elle remontera, mais admettra du même coup sa défaite. Se montrer, c'est s'offrir au feu de l'aviation, de la marine… Rien qu'avec l'armement que nous avons à bord, nous pourrions lui infliger des pertes sévères… Il faut encore patienter, mon vieux.

Le pilote hocha un front plissé de rides d'anxiété. Il n'était pas craintif, mais aimait mieux voir l'ennemi qu'il aurait à combattre, ce qui n'était pas le cas. Le Cobra volait à cinquante mètres de la mer que de longues traînées d'huile maculaient et, au ras des flots, une clarté blême se formait également.

La nuit de M^me^ Atomos se résorbait, fondait sur son pourtour, se réduirait bientôt en un grotesque petit nuage noir que le vent emporterait… C'était le symbole de la puissance de M^me^ Atomos, et Beffort regardait le jour venir avec une joie grandissante. À ses yeux, le danger était représenté par la Cité, ce gigantesque laboratoire bardé d'armes terrifiantes qui avait fait trembler le monde.

Même si M^me^ Atomos survivait au désastre, elle ne pourrait de sitôt reconstruire un tel engin de destruction. Il lui avait fallu vingt ans pour rassembler les éléments propres à satisfaire sa haine, dix ans pour mettre au point les machines infernales qui avaient tué des milliers d'Américains… Depuis ses premiers essais, la sinistre femme avait vieilli. Maintenant, son expérience était plus grande mais aurait-elle le courage et la force de tout reprendre de zéro ?

— Regardez ! s'écria soudain le pilote.

Beffort se pencha, observa l'endroit qu'il indiquait. À peu de distance, une énorme bosse sombre se découpait sous l'eau. La Cité Atomos remontait ! Beffort fit signe au pilote de prendre de l'altitude. Il pensait bien que M^me^ Atomos ne capitulerait pas sans livrer un dernier combat, tenait à vérifier l'état du bâtiment avant de lâcher l'aviation qui attendait sur le terrain de Wilmington.

À travers ses jumelles, il assista à l'apparition de la Cité, poussa un grognement de contentement en constatant que les B 52 avaient crevé sa coque grise en plusieurs points. Touchée comme elle l'était, il paraissait invraisemblable que la Cité puisse encore flotter ! Pourtant, elle flottait…

— Branchez la radio, intima Beffort, et appelez-moi directement le général d'aviation Salem.

Le pilote comprit qu'il désirait éviter que les journalistes et les radioreporters ne soient au courant. Le suspense durait depuis trop

longtemps. Si la Cité parvenait une nouvelle fois à fuir, la panique risquait de s'abattre sur le pays.

Le pilote appela la base sous son indicatif de mission, obtint une réponse immédiate, engagea un dialogue pratiquement incompréhensible, dans un étrange jargon militaire qui devait sidérer J.E.E. s'il écoutait. Beffort lui-même n'y comprenait rien, haussa un sourcil interrogateur. Le pilote coupa, cligna de l'œil et expliqua :

— Le faucon, c'est moi… La sardine, c'est la Cité. L'ours est le général Salem… Il sera au micro dans trois longueurs, c'est-à-dire trois minutes. Quand nous sommes en manœuvres, ces mots conventionnels nous permettent de communiquer entre nous sans être compris des rampants…

Beffort apprécia, se retourna pour regarder vers la côte. Il ne l'apercevait pas encore, mais se doutait que ce n'était plus qu'une question de temps. La nuit artificielle s'effilochait à présent par larges plaques, cédait la place au soleil. Si cela continuait, l'aviation pourrait attaquer à vue.

En bas, la Cité Atomos ouvrait sa coupole et des silhouettes imprécises couraient sur la coque grise.

Le pilote tendit la main, ses doigts se crispèrent sur le cran d'arrêt de ses mitrailleuses jumelées.

— Pas de blague, prévint Beffort, si vous descendez à moins de cinq cents mètres, ils peuvent nous effacer d'un coup de rayon désintégrateur. Gardez votre altitude et éloignez-vous.

Le Cobra partit en chandelle, dérapa vers le sud. Le pilote était nerveux, brutalisait son appareil.

— Carburant ? demanda Beffort.

— Quinze minutes.

Le Cobra vira de nouveau. Beffort ajusta ses jumelles, poussa un juron. Les silhouettes avaient disparu, la coupole était hermétiquement close, et la Cité s'enfonçait déjà sous les flots.

— C'est foutu ! ragea le pilote.

— Pas pour longtemps. Dans une heure ou deux, elle sera forcée de remonter pour reprendre de l'air…

Il commençait à se demander pourquoi M^me^ Atomos cherchait ainsi à gagner du temps.

---oOo---

Owen Bernitz et John Torpie suaient à grosses gouttes. Depuis près d'une heure, ils creusaient une étroite fosse au fond de la cave.

En haut, Brade Castleman et Mie montaient la garde et aucun bruit ne provenait de l'extérieur. Plus tôt, Brade avait replongé, pour soixante nouvelles minutes, les occupants de la voiture de police dans le sommeil. De ce côté, il n'y avait donc rien à craindre.

Owen cessa de creuser, essuya son front d'un revers de manche.

— Écoute…

Torpie s'arrêta également. Plus près, ils entendaient les battements rythmés qu'émettait la machine des types de l'O.A.

— Plus qu'une dizaine de mètres, avança Torpie.

Owen opina, reprit sa pelle et dit :

— C'est une course de vitesse, John. Si nous n'atteignons pas le fond du réservoir avant eux, il faudra percer là où nous serons…

L'idée de Owen était simple : crever le réservoir à son niveau le plus bas pour que le carburant se répande dans la terre, et inonde le boyau que creusait l'ennemi. Lorsque le réservoir serait à sec, il suffirait d'une allumette…

— Faudra que l'octogel s'écoule rapidement, souffla Torpie en maniant férocement sa pioche. Mille litres, ça ne part pas comme une fusée.

Owen rejeta quelques pelletées de terre.

— Si on avait le pot de tomber sur les vannes de vidange…

Depuis le début, ils creusaient pour cela, mais n'étaient pas sûrs du tout d'avoir choisi le bon côté du réservoir. Certes, Owen était présent lors de l'installation. Il avait même aidé à descendre les plaques de tôle…

— Tu devrais te souvenir, râla Torpie.

— J'ai pas fait gaffe. Sur le moment, tout cela n'avait pas d'importance, puis on savait qu'on ne se servirait jamais des vannes. Si les mecs de l'O.A. avaient attaqué sur la terre ferme, le réservoir se serait vidé par en haut, pas par en bas !

Torpie grommela, donna un coup de pioche qui rebondit avec bruit sur une surface métallique. Owen jura, abandonna son outil et se mit à creuser à mains nues là où la pioche venait de frapper. Très vite, il sentit sous ses doigts le volant d'une vanne de vidange, continua de creuser, trouva un second volant, puis un troisième…

Il se redressa, hilare, un index devant la bouche pour imposer silence, content et inquiet tout à la fois. Les vannes étaient là et il ne restait qu'à les

dégager de leur gangue de terre, mais les gens de l'O.A. approchaient dangereusement. Maintenant, ils devaient s'attaquer aux fondations du cottage car les écoulements se faisaient plus nombreux, semblaient monter directement du sous-sol.

Torpie grimaça, eut une mimique qui signifiait qu'il doutait de la réussite du plan de Owen, désigna les fusils paralysants. Il pensait visiblement qu'il serait plus payant d'accueillir les arrivants par un tir à bout portant.

Owen lui jeta un regard mauvais, s'arc-bouta sur ses jambes largement écartées, décolla le premier volant d'un effort violent. Un grincement retentit, puis l'octogel se mit à couler, déborda dans l'étroite tranchée avant d'être épongé par la terre meuble. Owen savait que cela ne durerait pas. La terre allait se gorger de carburant, puis le refuserait si une couche argileuse existait dans le sous-sol. Alors, l'octogel emplirait la tranchée, la cave, jusqu'au niveau du réservoir et il serait impossible d'atteindre les autres volants.

D'un signe, Owen appela Torpie à la rescousse.

Les deux hommes unirent leurs efforts, parvinrent péniblement à décoller un second volant, durent battre en retraite devant la montée rapide du carburant. Debout au bord de la tranchée, Owen surveillait l'indicateur de niveau, crispait les mâchoires de déception. L'octogel coulait au ralenti, devait être bloqué par une couche imperméable. Cependant, les vannes possédaient un énorme débit. Prévues pour un cas d'urgence, elles étaient capables de vider le réservoir en un temps record.

Sous les pieds des deux hommes, les battements rythmés faisaient vibrer la terre. Dans un laps de temps très court, les serviteurs de M^me^ Atomos cesseraient de creuser horizontalement, retourneraient la machine en direction de la surface. S'ils débouchaient dans la cave en un point éloigné du réservoir, le plan du gros Owen s'effondrerait et il faudrait défendre le cottage au fusil paralysant. Contre les fusils désintégrateurs de l'O.A., Owen et Torpie ne se sentaient pas de taille. Certes, ce serait à qui toucherait le premier, mais il était à prévoir que M^me^ Atomos devait également avoir son plan.

Soudain, le battement rythmé cessa. Owen ramassa son arme, entraîna Torpie vers l'escalier. Les deux hommes se dissimulèrent à l'abri du coude qui brisait la volée de marches, attendirent. Owen tenait son fusil d'une main. L'autre cramponnait un tampon d'étoupe imbibée d'octogel, et une boîte d'allumettes.

Une minute s'écoula, puis la perceuse de l'O.A. se remit à grignoter le sous-sol. Le son qu'elle émettait était différent, plus assourdi, presque inaudible. Avant, ses dents mordaient dans un terrain sec, résistant, qui s'effritait avec des détonations brèves de bois mort. À présent, la machine pénétrait sans doute dans la zone détrempée par l'octogel, déchiquetait la terre avec une facilité de lame entrant dans du beurre.

Owen ne perdait pas de vue l'indicateur de niveau. Son aiguille rouge restait immobile, comme aimantée par le chiffre 950. Dans la tranchée, le carburant n'avait pas baissé d'un pouce. La température de la cave était chaude, et les vapeurs d'octogel devenaient de plus en plus épaisses, lourdes, presque palpables.

Si Owen grattait une allumette dans cette atmosphère explosive, le cottage et ses occupants seraient désintégrés par la puissance de la déflagration.

Torpie le comprit à temps, alla ramasser sa pioche, se rua sur le mur nord. Furieusement, et sans se soucier du bruit, il défonça le rempart de briques qui obstruait l'un des soupiraux, pratiqua une brèche assez large par laquelle l'air s'engouffra aussitôt. Immédiatement, il passa à un autre soupirail situé sur le mur sud, fracassa les briques, obtint une nouvelle bouche d'air.

L'aération brusquement rétablie vida la cave de ses odeurs, et un double faisceau doré, se substituant à la lumière électrique, vint frapper le cadran où l'aiguille rouge ne bougeait toujours pas.

Torpie abandonna la pioche, reprit son poste sur l'escalier.

Sous terre, la machine haletait, rongeait lentement mais sûrement la distance qui la séparait de la surface. Owen avait la sensation que son regard fixe pouvait pénétrer le sous-sol. Il voyait littéralement la perceuse, les hommes qui la maniaient. Actuellement, ils devaient se trouver exactement sous le réservoir…

M^me^ Atomos et son Grand Cerveau ne se trompaient jamais.

Avec une précision diabolique, ils guidaient la perceuse vers le cœur de son objectif. Soudain, un effroyable crissement creva le relatif silence : la perceuse venait de rencontrer le fond métallique du réservoir !

À des milles de distance, le Grand Cerveau enregistra l'obstacle, sa nature. M^me^ Atomos pensa que Beffort avait protégé le cottage d'un revêtement métallique. Elle eut un sourire féroce, donna l'ordre de poursuivre…

La perceuse attaqua le métal, le découpa sur un rayon de deux mètres, l'enfonça d'un terrible coup de boutoir. Instantanément, le carburant s'écoula avec une violence inouïe, noya les hommes, la machine, se rua dans le boyau avec un grondement d'avalanche.

Owen observait d'un œil dilaté l'aiguille rouge de l'indicateur de niveau qui amorçait une chute vertigineuse. À plus cinquante litres, il alluma son tampon d'étoupe. À zéro, il le balança dans la tranchée où stagnait encore une flaque d'octogel.

CHAPITRE XI

Le boyau, creusé à dix mètres de la surface et solidement étayé au fur et à mesure de sa progression, était ce qu'il est convenu d'appeler une belle réalisation. Moins bien réalisé, il se serait effondré, aurait éclaté en expédiant des tonnes de terre dans les airs.

Là, il fit office de conduit. Une sorte de gigantesque brûleur qui dirigea l'octogel en flammes vers le champ de maïs aussi sûrement qu'un canon de fusil dirige un projectile au centre d'une cible.

Entraînant dans son souffle brûlant les hommes qui travaillaient sous terre, le terrible jet de feu fit irruption à l'air libre avec une violence infernale, calcina en un clin d'œil les deux camions de l'O.A. et l'autre groupe de serviteurs qui surveillaient le cottage. Dans le même temps, le maïs s'enflamma et le champ se transforma en un énorme brasier.

Tandis que les membres de l'O.A. grillaient, une autre tragédie se jouait dans la cave. Owen s'était reculé immédiatement après avoir jeté l'étoupe, se trouvait presque en haut de l'escalier au moment où le souffle de l'explosion souterraine fit sauter le couvercle du réservoir. L'onde de choc ne pouvait pas être à sens unique. Le boyau n'était pas un tube de canon, et le couvercle du réservoir qui devenait culasse ne possédait pas de frein récupérateur, ni aucune possibilité de recul susceptible d'atténuer le retour de flamme.

Le couvercle sauta donc, percuta sèchement le plafond tandis qu'un tourbillon de feu emplissait la cave, grillait John Torpie avant de s'échapper en sifflant par les soupiraux nord et sud.

Owen fut effleuré par une langue brûlante, se rua dans le couloir du rez-de-chaussée, claqua la porte et s'y cramponna. Le battant chauffa, se craquela, se fendit. Des morceaux de plâtre se détachèrent des cloisons. Le plancher se bomba et le cottage tout entier fut animé d'une inquiétante vibration. On eût dit un bouchon de champagne prêt à sauter…

Puis les mille litres de carburant se consumèrent et les flammes perdirent de leur virulence à chaque extrémité du boyau, se résorbèrent finalement sous terre, s'éteignirent dans un dernier crachement de fumée noire qui s'éleva du remblai et des deux soupiraux éclatés. Là-bas, le maïs flambait toujours, mais l'incendie n'irait pas plus loin, faute de combustible.

Owen lâcha la porte, s'éloigna vers le living.

Dans son berceau, le petit Bob dormait tranquillement. Mie et Brade Castleman, pétrifiés sur le seuil de la pièce, observaient la fumée qui montait du remblai. En entendant les pas d'Owen, ils se retournèrent.

— Torpie ? s'enquit Brade.

Owen trancha le vide de sa main tendue, s'assit dans un fauteuil. Il se sentait vidé par la tension que ses nerfs avaient supportée au cours des instants écoulés, comprenait qu'une bagarre contre l'O.A. n'avait aucun rapport avec un hold-up.

— Qu'allons-nous faire, Owen ? demanda Mie.

Le gros homme se redressa, brusquement conscient que rien n'était terminé. M^me^ Atomos venait de perdre une manche, se préparait sans doute à remporter la suivante. Beffort lui avait dit que la sinistre Japonaise agissait vite. Il fallait donc faire plus vite qu'elle, transformer cette guerre de positions en guerre de mouvements. Dans le garage, le moteur de la Cadillac devait encore être chaud.

— Nous filons, dit Owen.

— Où ?

— La base de Saint-Louis me paraît tout indiquée. Brade, tu te charges des bagages, M^me^ Beffort, je vais vous aider à transporter le berceau…

Et comme Brade s'éloignait déjà, il lui recommanda d'un ton bourru :

— N'oublie pas l'ours en peluche du gosse…

---oOo---

Sur son écran de télévision, M^me^ Atomos venait d'assister à l'effondrement de ses dernières espérances. Elle ne comprenait pas ce qui

s'était produit, mais était certaine que pas un seul de ses serviteurs n'avait survécu à la catastrophe.

Cela, l'écran, vide d'image, le confirmait.

Pour la première fois depuis qu'elle avait attaqué les États-Unis, M^me^ Atomos ne recevait pas de renseignements en provenance de l'extérieur. Tous les membres de l'organisation se trouvaient à bord de la Cité que la mort guettait et, désormais, il ne faudrait compter que sur les ressources du bord. Or, celles-ci étaient extrêmement réduites, ridiculement faibles comparées à la fantastique puissance dont disposait M^me^ Atomos, quatre mois auparavant.

Immergée par trois mille mètres de fond, la Cité était certes invulnérable, mais combien de temps le resterait-elle encore ?

Bientôt, il faudrait remonter pour refaire de l'air, ouvrir la coupole, dégager les tubes d'aspiration… L'opération ne durait que quelques minutes, mais si Beffort lançait les bombardiers, ces minutes risquaient de sonner le glas de l'organisation Atomos !

M^me^ Atomos quitta son poste, se rendit dans la salle de contrôle. Là, douze écrans passaient les images de scènes se déroulant dans la Cité. Partout l'on travaillait fiévreusement pour remettre en état le gigantesque bâtiment. Les moyens ne manquaient pas, mais l'urgence du moment annulait tout…

Néanmoins, les équipes d'intervention venaient de réussir à colmater la voie d'eau principale. Plusieurs pompes rejetaient l'eau à l'extérieur et, dans quelques heures, il serait possible de commencer la réparation des ordinateurs de vol, des soucoupes volantes…

M^me^ Atomos s'assit dans cette salle d'où elle avait lancé ses ordres d'attaques contre les U.S.A., regarda longuement l'activité de fourmilière qui régnait dans chacun des douze quartiers de la Cité et se remit insensiblement à espérer.

Même réduite, sa puissance était encore considérable. Si Beffort ne déclenchait pas d'offensive avant la nuit, les équipes d'intervention disposeraient d'un temps précieux, pourraient peut-être remettre en état les indispensables ordinateurs de vol qui guidaient automatiquement la marche des soucoupes…

Capables de prendre l'air, celles-ci interdiraient aux B 52 toute tentative d'approche. Douées d'une vitesse fulgurante, les soucoupes frapperaient à moins de cinq cents mètres à l'aide de leurs canons désintégrateurs, seraient

hors de portée la seconde suivante, surgiraient brusquement au-dessus de l'aéroport de Wilmington et détruiraient au sol les super bombardiers…

Mme Atomos rêva un instant, revint à la réalité sans plaisir.

Beffort ne lui laisserait pas le loisir de réparer. Il la connaissait trop pour cela. Croire qu'il attendrait le lendemain relevait de la plus haute fantaisie. Dès la prochaine remontée, un déluge d'acier s'abattrait sur la Cité, l'expédierait sans coup férir par le fond. Donc, il ne fallait pas remonter !

Trop de poumons pour l'instant inutiles pompaient l'oxygène que contenait le bâtiment. Pour sauver ce dernier, la raison commandait de conserver les travailleurs et de sacrifier les autres…

Mme Atomos quitta la salle de contrôle, se rendit auprès du Grand Cerveau et modifia son programme. En enfonçant une demi-douzaine de fiches, elle venait de condamner à mort plus d'un millier de ses serviteurs.

---oOo---

Il était seize heures trente. Le Cobra revenait une nouvelle fois de faire le plein, survolait le point H. Sur le terrain de Wilmington, un groupe de B 52 et six escadrilles de chasseurs étaient en état d'alerte.

L'attente se prolongeait anormalement, usait les nerfs de tous ceux qui savaient que cette ultime opération pouvait libérer le monde du danger Atomos. Par la télévision, la radio, la presse, les Américains avaient été prévenus. Beaucoup d'entre eux suivaient les évolutions du Cobra sur leur petit écran.

Une fois de plus, Mme Atomos paralysait les États-Unis, mobilisait la Navy, l'Air-Force, captait l'attention de millions d'auditeurs et de téléspectateurs, attirait sur la côte est les meilleurs journalistes et commentateurs du pays.

Tout cela en restant invisible ! Deux ans auparavant, la même scène s'était produite aux environs de Dallas, Texas. À cette époque, le Pooley engloutissait la campagne, les arbres, les habitations(7), mais on ne prenait pas encore Mme Atomos au sérieux.

Les spectateurs suçaient des glaces en attendant l'événement spectaculaire, discutaient tranquillement entre eux, étaient dans l'ensemble plutôt décontractés. Aujourd'hui, il n'en allait plus de même. Une terrible angoisse flottait sur les États Unis. On parlait à mi-voix en évitant de montrer sa peur aux enfants, on fumait cigarette sur cigarette, on oubliait les

rendez-vous, les soucis brusquement sans importance, et on ne se demandait pas ce que l'on ferait le lendemain.

Suivant ce qui se produirait dans les heures à venir, il n'y aurait peut-être pas de lendemain… Cela résultait du travail trop poussé des speakers, journalistes et éditorialistes des principaux moyens d'informations. Pour passionner, ils avaient été bien au-delà de la vérité, prétendant que M^me^ Atomos, se sentant traquée, allait réagir avec une violence inouïe. Ils avaient parfois exagéré, mais, curieusement, chacun savait que rien n'était trop insensé lorsqu'il s'agissait de la sinistre Japonaise.

Avec elle, l'incroyable se réalisait, la fiction restait loin en arrière, l'imagination devenait improductive. Sa réputation était bien établie. On la savait invincible, et personne ne croyait sincèrement que Smith Beffort la tenait à sa merci.

Dans le Cobra, le G'man lui-même commençait à douter.

Selon ses calculs, la Cité aurait dû remonter depuis déjà deux à trois heures. Or, rien ne s'était produit. La mer avait repris son aspect habituel, le ciel était bleu, la température douce.

Beffort devait faire un effort pour penser que la Cité se trouvait toujours au large de Wilmington. Le pilote, lui, ne se donnait pas cette peine. Il croyait dur comme fer que M^me^ Atomos avait réussi à filer…

— Alors, Smith ?

J.E.E. s'impatientait, demandait des nouvelles toutes les cinq minutes. Beffort connecta nerveusement le levier d'émission.

— Rien, lâcha-t-il sèchement.

— Le flotteur ?

Beffort se pencha, vit le flotteur et son gros ballon qui se balançaient au gré des flots. Il devait cette idée à Old Lucky qui avait plusieurs fois pêché dans les grands lacs canadiens.

Là-bas, on n'utilisait pas le radar pour détecter les bancs de poissons. La flottille de barques restait près du rivage pendant que le chercheur partait en chasse. Lorsque celui-ci capturait une belle pièce, il lui liait un fil de nylon autour de la queue et la laissait filer. L'autre extrémité du fil se terminait par un ballon rouge grâce auquel l'on connaissait toujours la position du poisson-pilote. Comme ce dernier rejoignait automatiquement son banc, la flottille n'avait plus qu'à pêcher aux alentours du ballon rouge…

Bien sûr, Beffort avait amélioré le système.

La Navy avait fourni et construit le matériel : un radeau lesté d'une quille magnétique extrêmement puissante, supportant six mille mètres de fils reliés à un ballon sonde enduit de peinture lumineuse. Un moteur assurait le déplacement du radeau qui était téléguidé depuis le Cobra.

Lorsque la Cité apparaîtrait, il suffirait de lancer contre elle le radeau. La quille magnétique se collerait à la coque métallique. Au même instant, le radeau serait rejeté au loin par impulsion électrique, se détacherait complètement et définitivement de la quille, des fils, et du ballon. Si la Cité échappait aux coups des bombardiers, ou si elle s'enfonçait avant leur intervention, elle ne pourrait plus se perdre dans les océans.

Le ballon la suivrait partout où elle irait, révélerait sa position nuit et jour…

Beffort détacha son regard du flotteur, répondit enfin à la question de J.E.E. :

— Nous avons effectué quelques essais. Il fonctionne à la perfection, se téléguide comme un jouet de gosse. De ce côté, nous sommes parés. Nous n'attendons plus que la Cité.

— Peut-elle logiquement demeurer aussi longtemps immergée ?

— La preuve, grogna Beffort.

— Répondez-moi, Smith, insista J.E.E. Tout à l'heure, vous étiez d'accord avec le docteur Soblen qui prétendait que la Cité ne pouvait tenir plus de deux à trois heures, compte tenu du nombre de ses habitants. Sachant qu'elle ne fabrique pas son oxygène, qu'elle n'est pas remontée, qu'elle ne s'alimente pas en air pur depuis le fond, ne pouvons-nous raisonnablement en déduire qu'elle s'est perdue corps et biens ?

Beffort ricana.

— Cela vous arrangerait bien, n'est-ce pas ?

— Dans la rue, des journalistes attendent, s'excusa J.E.E.

— Qu'ils frètent un bateau et qu'ils viennent se rendre compte sur place !

— L'amirauté bloque les côtes et cette zone a été déclarée opérationnelle. Vous seul êtes en mesure de suivre la marche des événements ! Faites une déclaration, Smith.

— Allez au diable ! Cela n'est pas un match de foot !

— Le pays a le droit de savoir, intervint une voix que Beffort ne connaissait pas, et vous ne pouvez le laisser dans l'ignorance de son avenir. Un grave danger pèse sur…

Beffort vit un objet faire surface, puis un autre, baissa la tonalité du poste, se tourna vers le pilote.

— Regardez à cinq heures, dit-il.

Le pilote se pencha, cligna des yeux. Maintenant, une vingtaine d'objets parsemaient la mer. Beffort se débarrassa du micro, s'empara de ses jumelles. Ce qu'il vit alors le statufia.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit le pilote.

— Des cadavres, gronda Beffort.

Le pilote fit plonger son appareil, frôla les flots, effectua un point fixe au-dessus du macabre tableau. Les corps étaient tous revêtus de l'uniforme noir de l'O.A., remontaient à la surface par dizaines, dansaient sur les vagues comme des bouchons.

— Incroyable !

Beffort compta rapidement les cadavres. En un laps de temps très court, leur nombre atteignait la centaine ! Et les morts montaient toujours des profondeurs…

— Smith ! hurla J.E.E., répondez, répondez !

D'un geste machinal, Beffort augmenta le volume du son, saisit le micro et dit d'un ton froid :

— Vous vouliez de l'inédit, en voici à l'attention des journalistes : la mer se couvre de cadavres…

— Pardon ?

— Vous avez bien compris. La mer se couvre de cadavres. Ce sont des membres de l'organisation Atomos. En cet instant, j'aperçois une centaine de corps, mais leur nombre ne cesse d'augmenter…

— La Cité est donc coulée ! hurla J.E.E.

— Non, trancha Beffort.

— Comment ? Vous déraisonnez, Smith ?

— Ils flottent trop bien, ce qui prouve que leurs poumons sont emplis d'air et non d'eau ! Pour moi, M^me^ Atomos se débarrasse de ses surplus, supprime ceux qui ne lui sont pas immédiatement indispensables. Elle a dû les exécuter depuis quelques heures, ce qui explique pourquoi elle peut encore tenir sa Cité immergée…

— C'est abominable !

— Très bénéfique pour nous, rétorqua Beffort. Plus M^me^ Atomos en tuera et moins nous aurons d'adversaires ! Maintenant, notez qu'ils sont près de deux cents…

J.E.E. en resta sans voix.

— Les requins arrivent, fit le pilote.

Beffort opina, répéta la nouvelle à J.E.E., l'entendit l'annoncer à d'autres personnes qui se trouvaient sans doute à ses côtés. Immédiatement, un brouhaha fit vibrer le haut-parleur du poste, couvrit littéralement la voix de J.E.E.

Beffort eut un sourire amer. Il n'y avait que les morts pour captiver ainsi les vivants.

CHAPITRE XII

Cependant que M^me^ Atomos délestait la Cité de ses morts, que Mie Azusa-Beffort, son fils, et ses deux gorilles faisaient route vers la base de Saint-Louis, six hommes que tous avaient oubliés reprenaient conscience à l'intérieur d'une voiture de police.

Dans leur uniforme, ils pouvaient faire illusion, mais appartenaient corps et âme à l'organisation Atomos. Ils étaient encore en vie parce qu'Owen et Brade s'étaient contentés de les paralyser juste avant de quitter le cottage. Le temps pressait trop pour que les deux hommes de la force « Dragon vert » gâchent de précieuses minutes à détruire à jamais leurs adversaires. Cela était une terrible faute, mais sur l'instant personne n'aurait su le deviner.

Donc, les six « policiers » revinrent à eux, s'ébrouèrent, mais ne sortirent pas de la voiture. Conditionnés pour obéir passivement aux ordres du Grand Cerveau électronique, ils ne pouvaient prendre aucune décision sans être télécommandés. Ils demeurèrent sur leur siège, et leurs yeux restèrent fixement braqués sur le paysage qu'ils contemplaient au moment où le fusil d'Owen les avaient stoppés en bordure du mauvais chemin.

Ces images furent retransmises à leur cerveau-moteur qui, à son tour, les expédia au Grand Cerveau. Sur l'écran témoin, M^me^ Atomos vit brusquement surgir le cottage, la colline, et le bouquet d'arbres qui la chapeautait.

Dans le même temps, le tableau d'identification clignotait, donnait les numéros des six hommes… M^me^ Atomos bondit, brancha sur le Grand Cerveau les fiches de mouvements qui correspondaient aux numéros.

Immédiatement, le Grand Cerveau relança une série d'ordres. Ceux que M^me^ Atomos avait programmés avant midi.

La voiture de police démarra, monta vers le cottage. Les policiers en descendirent, envahirent le cottage désert. Ils étaient armés de fusils désintégrateurs, fonctionnaient exactement comme des robots, sans ressentir ni crainte ni aucune sorte d'émotions.

M^me^ Atomos comprit que Mie et son fils lui avaient échappé, mais réalisa tout le parti qu'elle pouvait tirer de ses serviteurs.

Elle modifia les ordres qui les concernaient, et la voiture de police s'éloigna du cottage, fila sur la route de Columbia. En faisant hurler sa sirène, elle atteignit la ville en quinze minutes, continua sur sa lancée, pénétra dans l'enceinte de l'aérodrome.

Là, personne ne s'opposa à eux. Ils portaient un uniforme respectable, occupaient un véhicule réglementaire, agissaient avec une hâte qui sous-entendait une mission urgente. Ils représentaient la Loi en marche… On s'écarta, on facilita leur foudroyante progression vers la piste numéro 3 où un avion de ligne s'apprêtait à s'engager.

Sirène hurlante, la voiture contourna l'avion et l'un des policiers fit signe au pilote de stopper. Ce dernier jura, mais baissa instantanément le régime de ses moteurs, serra les freins et immobilisa son appareil sur la piste intermédiaire.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? râla le copilote.

— Sûrement une vérification d'identité parmi les passagers.

— De simples cop's ?

Le pilote haussa les épaules avec ennui, regarda les six policiers se diriger vers la passerelle que le personnel venait de descendre sous le ventre de l'appareil…

Trois minutes plus tard, les passagers, réunis sur la piste, regardaient avec stupeur l'avion qui décollait en emportant leurs bagages. Un peu plus tard, ils apprirent que le pilote ne répondait pas aux appels radio, et que l'appareil faisait route vers une destination inconnue…

---oOo---

Mille cadavres servaient maintenant de pâture aux requins.

La mer moussait sous les coups de queue, se teintait de sang, de lambeaux de vêtements et de chair humaine. Les squales étaient accourus

par centaines, grouillaient littéralement au-dessus du point H, se battaient parfois pour prendre part au festin.

Le pilote du Cobra avait essayé de les disperser à coups de mitrailleuse. Ses projectiles avaient frappé quelques requins, immédiatement dévorés par leurs congénères, et ce supplément de sang n'avait fait qu'attirer sur les lieux d'autres squales plus gros et plus féroces que les précédents.

— Écœurant, grimaça le pilote.

Smith Beffort acquiesça machinalement, continua d'inspecter la mer à travers ses jumelles. Il pensait que M^me^ Atomos allait profiter des circonstances pour faire surface, refusait de se laisser aller au dégoût que ce spectacle faisait naître en lui.

— Une fin lamentable, murmura le pilote.

— Si cela peut vous consoler, fit Beffort, apprenez que la plupart des serviteurs de l'organisation Atomos sont morts depuis longtemps… Au début, M^me^ Atomos recrutait ses troupes dans les cimetières. Ensuite, elle a opéré des vivants, les dotant d'un cerveau-moteur qui assurait leur immortalité mécanique. Quand l'un d'eux était frappé mortellement par une balle, il succombait biologiquement, mais se relevait comme un robot afin de poursuivre une vie artificielle sous les impulsions des atomes domestiqués… M^me^ Atomos est le général d'une armée de cadavres !

En disant cela, il pensait à son ami Sam Forbes, à Maggy Fairbank, à May et Gregory Maxwell, tous morts depuis des mois, se demandait s'ils se trouvaient parmi les cadavres que se disputaient les requins ?

À ce moment, le poste grésilla, et J.E.E. demanda :

— Toujours rien, Smith ?

Il avait déjà oublié tous ces corps qui flottaient sur l'eau, réclamait d'autres nouvelles tout aussi sensationnelles.

— Rien, fit Beffort, mais si vous voulez m'en croire, cela ne va pas tarder… à moins que M^me^ Atomos ne procède à d'autres liquidations.

---oOo---

Elle n'y songeait pas, suivait sur les écrans la marche rapide de l'avion qui se rapprochait du terrain de Wilmington. Brusquement, les choses tournaient en sa faveur. Cela grâce aux six survivants de l'engagement du cottage de Columbia.

Dans la Cité, l'air se raréfiait, mais les travaux se poursuivaient sur un rythme infernal. Deux ordinateurs sur huit avaient été réparés. Quatre

soucoupes volantes seraient en mesure de prendre l'air d'ici à douze heures, pourraient assurer la protection totale de la Cité pendant des semaines…

Néanmoins, la réussite définitive dépendait de celle plus immédiate des six faux policiers. Ils allaient attaquer les B 52 et les chasseurs stationnés sur les pistes du terrain de Wilmington !

Pendant que se déroulerait cette opération surprise, la Cité remonterait faire de l'air en toute sécurité pour la dernière fois de la journée. Ensuite, deux autres remontées auraient lieu pendant la nuit. Des apparitions sans risques que la nuit dissimulerait, et qui permettraient aux équipes d'intervention de terminer pour le lendemain matin les réparations en cours…

M^me^ Atomos reprenait de l'assurance au fil des heures, pensait déjà à la formidable offensive qu'elle déclencherait contre les États-Unis. Cette fois, elle ne ferait pas de quartier, détruirait l'armement de la plus grande puissance mondiale, couperait ses voies de communication, l'acculerait à la famine et la plongerait dans le désespoir. Un rire fou secoua la terrible femme, puis elle se maîtrisa, reporta son attention sur l'écran reproduisant les images extérieures. Par le truchement des yeux de ses serviteurs, elle assistait au premier passage de l'avion au-dessus du terrain de Wilmington. L'appareil revint survoler les hangars, passa au large de la tour de contrôle, amorça un virage qui devait le placer dans l'axe de la piste principale.

Au sol, on tentait d'entrer en contact radio avec le pilote de ce mystérieux avion. Le terrain était interdit, déclaré zone opérationnelle depuis vingt-quatre heures. Seuls les appareils militaires pouvaient l'utiliser et notification en avait été faite auprès des responsables de l'aviation civile, si bien que nul ne devait ignorer cette interdiction.

Exception faite d'un cas d'extrême urgence, les appareils devaient se poser à Jacksonville. Or, l'avion qui s'apprêtait à se poser semblait en parfait état. Cependant, il ne répondait pas aux appels radio, et cela pouvait signifier qu'un drame s'était déroulé à son bord… Ce fut l'une des raisons qui empêcha le général Salem de lancer sur lui ses chasseurs pour le contraindre à faire demi-tour. Puis les super bombardiers alignés sur les pistes de dégagement ne craignaient pas grand-chose, pouvaient se défendre eux-mêmes contre n'importe quelle attaque.

On laissa donc l'avion de ligne prendre contact avec la piste numéro 1, se contentant de lui déléguer à tout hasard une ambulance et une voiture d'incendie. L'atterrissage se fit normalement, et l'avion vira doucement vers

le hangar central, tandis que l'ambulance, la voiture d'incendie, et deux jeeps de la sécurité militaire convergeaient vers lui.

Puis, alors que tout semblait devoir se dérouler sans heurt, le drame éclata brutalement sur le terrain de Wilmington.

Six hommes revêtus de l'uniforme des cop's bondirent à terre et braquèrent de curieuses armes sur les véhicules qui s'approchaient. Six éclairs jaillirent, frappèrent les voitures qui furent désintégrées sur place en une fraction de seconde.

Personne n'avait encore réalisé ce stupéfiant spectacle que les fusils désintégrateurs ouvraient de nouveau le feu. Sous le regard incrédule du général Salem, douze bombardiers et leurs équipages furent gommés du terrain, simplement, sans bruit, comme s'il se fût agi d'une chose n'offrant aucune difficulté particulière. Alors, les six « policiers » se retournèrent, désintégrèrent une escadrille de chasseurs, les deux hangars qui se trouvaient immédiatement derrière eux et qui abritaient trois avions de ligne.

À ce moment, les hommes qui assistaient à ce gigantesque carnage réagirent enfin. Une mitrailleuse lourde entra en action depuis le mirador sud récemment installé, balaya la portion de terrain où évoluaient les « policiers ».

Les projectiles touchèrent plusieurs fois leurs cibles, et l'on vit même les six hommes chanceler sous l'impact des balles, mais cela ne suffit pas à les abattre. L'acier frappait des cadavres, hachait des chairs mortes que les servomoteurs et les atomes domestiqués maintenaient envers et contre tous en activité.

Un canon de 40 mm à tir rapide entra à son tour en action. Il tirait pratiquement à bout portant – distance cent mètres – de l'angle nord de la poche que formaient les bâtiments de révision et les ateliers de réparations. Son angle de tir était pratiquement horizontal, terriblement meurtrier. L'un de ses premiers obus décapita un homme de l'O.A. La rafale suivante arracha les jambes d'un autre, déchiqueta la poitrine d'un troisième. Les survivants se plaquèrent au sol, désintégrèrent le canon et la mitrailleuse lourde, profitèrent de l'accalmie pour détruire une nouvelle rangée de bombardiers.

La seconde suivante, toutes les armes du camp ouvraient le feu. Les trois derniers serviteurs de M^me^ Atomos furent soudain plongés dans l'enfer,

criblés d'acier, projetés dans les airs par les déflagrations et déchiquetés avant de toucher terre.

Lorsqu'ils ne bougèrent plus, les armes cessèrent de tirer et un prodigieux silence retomba sur l'aéroport. Le général Salem, encore hagard, contempla le terrain vide d'avions tout autour du point qu'occupaient les cadavres des hommes de l'O.A., les pistes ravagées par les obus et désormais inutilisables, entendit comme dans un rêve des appels qui provenaient de son P.C. Il s'y dirigea d'un pas chancelant, perçut clairement la phrase que J.E.E. ânonnait depuis cinq minutes :

— La Cité vient de faire surface ! Smith Beffort demande intervention immédiate de l'aviation ! Général Salem, répondez !

Salem écarta l'opérateur qui survenait, saisit le micro.

— Ici, Salem, lâcha-t-il d'une voix méconnaissable, nous avons été attaqués par l'organisation Atomos. Sur mon groupe et mes escadrilles, il ne me reste que quatre B 52 et six chasseurs. En outre, le terrain est impraticable…

---oOo---

Au-dessus du point H, le Cobra observait la Cité qui, coupole et aspirateurs ouverts, faisait tranquillement son plein d'air.

Elle était là depuis cinq minutes. Depuis la première seconde, Beffort avait demandé à J.E.E. d'envoyer l'aviation, mais nul appareil ne se manifestait dans le ciel clair. Le G'man empoigna nerveusement le levier du poste, commuta en émission.

— Bon Dieu ! jura-t-il furieusement, que fabrique l'aviation ?

Morne, la voix de J.E.E. lui parvint :

— M^me^ Atomos nous a joués, Smith. Pendant que nous attendions qu'elle se montre, son commando attaquait la base de Wilmington. Les bombardiers et les chasseurs sont détruits, le terrain défoncé ! Nous ne sommes plus en mesure d'intervenir dans l'immédiat… C'est une catastrophe !

— Le commando de l'O.A. ?

— Écrasé sous un déluge d'acier, mais c'est une bien mince consolation… D'autres avions vont décoller de la base de Fort Bragg…

— Quand seront-ils là ? coupa Beffort.

— Pas avant vingt minutes. Compte tenu du fait qu'ils n'étaient pas en état d'alerte, c'est une performance, mais j'ai bien peur qu'ils n'arrivent

trop tard.

— Ils arriveront trop tard, confirma Beffort. Dites-leur de ne pas décoller…

— Mais…

— Ne discutez pas ! Personne n'empêchera la Cité de replonger. Au point où nous en sommes, il vaut mieux attendre sa prochaine remontée. Que les bombardiers de Fort Bragg restent en état d'alerte, que leur puissance de feu soit renforcée, et qu'ils s'arrangent pour être ici trois minutes après mon appel ! Je vais coller le ballon à la Cité. Restez à l'écoute.

— Okay, Smith.

Beffort fit signe au pilote de descendre. Ce dernier effectua la manœuvre demandée, stabilisa son appareil à cinq cent cinquante mètres. En raison de la portée des fusils désintégrateurs, c'était l'altitude minimale à laquelle il pouvait descendre.

Beffort saisit ses jumelles, chercha le plateau qui maintenait à flots la quille magnétique, les six mille mètres de câbles et le gros ballon-sonde. Il le découvrit à trois cents mètres de la Cité, jugea que la distance était suffisante pour que M^me^ Atomos ne puisse le repérer. Le ballon se voyait de loin, lorsqu'on était placé au-dessus du niveau de l'eau, mais devait demeurer invisible de la Cité. La houle était forte, les vagues accusaient des creux de six mètres, se frangeaient d'écume que le vent pulvérisait en hauteur. Au ras des flots, cela formait probablement un brouillard qui limitait forcément la visibilité.

Tablant sur cette éventualité, Beffort actionna doucement le volant du poste de télécommandes. Instantanément, le radeau se mit en route, piqua droit sur la Cité. Beffort le stoppa, calcula qu'il faudrait agir immédiatement après la fermeture de la coupole et des aspirateurs. À quelques secondes près, la quille magnétique ne trouverait plus aucune surface à laquelle adhérer.

— Ils ferment ! prévint le pilote.

Beffort se pencha, vit que la Cité s'apprêtait effectivement à plonger. Fébrilement, il actionna le poste, donna la puissance maximale. Là-bas, le plateau se mit à sauter sur les vagues en entraînant le ballon-sonde qui étincelait sous le soleil. À son allure, Beffort comprit qu'il avait eu tort de s'inquiéter.

La Navy semblait mieux avoir calculé que l'aviation.

La Cité ne s'était pas encore enfoncée d'un centimètre que le radeau était sur elle. Simultanément, la quille magnétique se souda à la coque du bâtiment, le plateau s'ouvrit, le ballon s'éleva vers le ciel, et le câble commença lentement à se dérouler.

À la seconde phase de l'opération, le plateau fut rejeté au loin avec son moteur et son récepteur de télécommandes, et le dérouleur du câble accéléra son mouvement.

Maintenant, la Cité s'éloignait de la surface et le ballon grimpait toujours. Le câble s'allongeait, changeait de couleur tous les dix mètres. En les additionnant, on pouvait estimer à cinq mètres près à quelle profondeur évoluait la Cité…

CHAPITRE XIII

Lorsque la nuit descendit, tous les observateurs savaient que la Cité naviguait lentement à deux mille mètres de profondeur, mais personne n'était certain de sa position réelle !

En effet, le ballon-sonde accroché au bout de ses quatre mille mètres de câble restant visible ne stationnait évidemment pas à la verticale de son point d'attache. Les vents le poussaient tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, si bien qu'il se trouvait parfois déporté vers la côte et parfois vers le large.

Quand la nuit se fut épaissie, les observateurs comprirent que, contrairement à ce qu'ils avaient prévu, le repérage de la Cité ne serait pas chose aisée. Certes, le ballon lumineux était toujours là, mais il n'en restait pas moins vrai que nul ne pouvait déterminer l'angle du câble le reliant au bâtiment sous-marin…

— Aucune importance, fit calmement Soblen. À l'aube, les bombardiers et la marine seront en mesure d'attaquer.

Beffort lui fit face.

— Vous oubliez que M^me^ Atomos travaille dur pendant ce temps, doc ! Lors de sa dernière apparition, j'ai pu constater que la principale voie d'eau avait été colmatée. Demain matin, qui sait si elle n'aura pas remis en état sa couverture magnétique ? Voyez, maintenant, elle se déplace. Sa progression est lente, mais c'est une nette amélioration par rapport à l'immobilisme forcé qu'elle observait auparavant… Puis, je crains qu'elle ne détecte la présence de la quille magnétique collée à ses flancs.

Akamatsu intervint.

— Cela est probable, Smith. Si tous les appareils de la Cité avaient fonctionné, cette opération n'aurait pu réussir. Au cas où vous décideriez de passer à l'action, n'oubliez pas que je suis votre homme.

— Facile à dire, grogna J.E.E.

Beffort haussa les épaules.

— Il existe au moins une possibilité d'intervention, dit-il, et je m'étonne que personne n'y ait songé.

— Vous-même ? railla J.E.E.

— Exact, reconnut sportivement Beffort, j'ai également été obnubilé par l'idée d'Old Lucky, au point de vouloir l'appliquer à toute force sans penser un instant à la modifier. En bref, ce qui est valable pour les poissons des lacs canadiens ne l'est pas pour M^me^ Atomos !

— Bien dit ! Et alors ?

— Alors, nous avons jusqu'alors essayé de lutter contre M^me^ Atomos avec des armes nouvelles parce qu'elle-même les employait. Ce fut un échec, n'est-ce pas ?

— Il semble, admit J.E.E. à contrecœur. Mais vous n'allez pas pour cela la canarder à l'aide de cailloux ?

L'affaire du terrain de Wilmington lui était retombée sur le nez et il avait du mal à digérer la pilule. Cela le rendait amer, caustique, infiniment désagréable. Beffort ignora sa mauvaise humeur, reprit :

— La quille magnétique s'est collée sans coup férir à la Cité, eh ?

— Nous l'avons tous vu. Où voulez-vous en venir, Smith ?

Beffort leva un doigt et demanda :

— Que ce serait-il passé si cette quille avait été remplacée par une ou plusieurs mines magnétiques ?

C'était si simple, le résultat si évident, que personne ne trouva rien à répliquer !

— Pendant la dernière guerre, continua Beffort, des cuirassés ont sauté sur de telles mines. Croyez-vous que le blindage de la Cité aurait mieux résisté ?

Soblen fronça les sourcils et dit :

— Parfait, mais vous parlez du passé, Smith ! Actuellement, la Cité est immergée et aucune action de ce genre n'est renouvelable.

— J'ai dit qu'il existait au moins une possibilité d'intervention, doc, maintenant j'en vois deux ! La première, qui est de loin la plus facile, consiste à attendre que la Cité remonte. Cela nous sera révélé par le ballon

qui remontera lui-même de deux mille mètres. À cet instant, un avion-cargo pourrait larguer assez de mines magnétiques pour couler M^me^ Atomos et son infernal engin. Seulement…

— Bien sûr, fit J.E.E., c'était trop simple !

— Seulement, poursuivit Beffort, nous savons que le ballon n'indiquera pas obligatoirement la position de la Cité. Donc, les mines risquent de tomber loin de la cible et de se perdre sans aucun bénéfice…

— À rejeter, trancha Akamatsu. L'autre solution ?

— Suivre le fil…

— Pardon ?

— Que les mines descendent le long du câble, expliqua Beffort. Ainsi, elles atteindront automatiquement l'objectif !

Un silence suivit cette déclaration pour le moins bizarre.

Enfin, Soblen murmura :

— C'est assez surprenant… mais pas irréalisable.

J.E.E. bondit.

— Invraisemblable ! rugit-il, tenons-nous-en au procédé classique ! À l'aube, les bombardiers lâcheront leurs cargaisons de bombes et tout sera dit !

— À l'aube, répéta Beffort, M^me^ Atomos disposera sûrement de suffisamment de moyens pour empêcher les avions d'approcher. Il faut agir cette nuit, le plus tôt possible, et même si nous échouons, nous aurons au moins le mérite d'avoir essayé.

Il tourna carrément le dos à J.E.E., s'adressa à Soblen :

— Voyez-vous l'application pratique de mon idée, doc ?

Soblen gonfla les joues, se fit songeur, et déclara :

— Cela n'a rien de compliqué. Il suffit d'une attache quelconque pour guider les mines le long du câble. Le plus ardu sera certainement de trouver les mines, de les doter de cette attache, de les charger sur un bâtiment adéquat, et de les transporter sur place avant le jour ! En outre, si le bateau se présente au-dessus du point H à l'instant précis que choisira M^me^ Atomos pour refaire de l'air, que se passera-t-il ?

Beffort sourit.

— Le bateau, les mines, et son équipage seront désintégrés, doc ! Personnellement, je crois que le jeu en vaut la chandelle.

— Moi également, fit Akamatsu.

Soblen se leva, essuya ses lunettes, et décida :

— Dans ce cas, je vais avec vous…

Le bateau était de la classe de l'Eagle. Il portait vingt mines équipées d'attaches isolantes, un équipage de dix hommes, Beffort, Soblen, Akamatsu, et J.E.E. qui n'avait pas voulu être accusé de « tiédeur ».

— C'est ce que l'on appelle « mettre tous ses œufs dans le même panier », grommela-t-il. Si nous sommes désintégrés, M^me^ Atomos pourra sabler le champagne ! Quand Washington va apprendre cela…

Soblen eut un rictus.

— Si vous en entendez parler, cela signifiera que vous serez encore vivant, monsieur Evans. Si vous êtes vivant, ce sera à la suite de notre réussite. Donc, Washington ne pourra que vous voter des félicitations pour votre héroïque conduite…

J.E.E. grimaça, piqua un cigare dans sa poche, se souvint juste à temps de l'interdiction de fumer, jeta un coup d'œil vers l'avant du bateau. Le Raleigh avançait assez vite malgré la houle, se dirigeait vers le point lumineux que dessinait le ballon-sonde dans l'obscurité. À quatre mille mètres, ce dernier était gros comme un petit pois malgré sa taille, et il fallait connaître son emplacement approximatif pour ne pas le confondre avec les étoiles qui parsemaient le ciel.

Jumelles aux yeux, Akamatsu le surveillait sans répit depuis que le Raleigh avait quitté son port d'attache. Si le ballon remontait, cela révélerait que la Cité Atomos se préparait à refaire surface, et le Raleigh stopperait ses machines, avertirait le Fort Bragg où un nouveau groupe de B 52 se tenait en état d'alerte.

La suite des opérations appartiendrait alors aux pilotes des superbombardiers, mais Beffort doutait de l'efficacité de leur intervention. Pour détecter la Cité en pleine nuit et pour la frapper de plein fouet, il faudrait que se produise un véritable miracle.

À une heure du matin, le Raleigh arriva exactement à la verticale du ballon-sonde. Maintenant, les hommes étaient figés. Le bateau se trouvait en zone dangereuse, aurait le plus grand mal à fuir si la Cité Atomos remontait brusquement du fond où elle se tenait cachée. Tous épiaient le ballon avec inquiétude. Sous les rafales de vent, celui-ci dérivait plein sud, revenait soudainement vers le nord lorsque le poids et l'élasticité du câble tendu à craquer le ramenait en arrière. Ces changements de positions donnaient sans cesse une sensation d'éloignement, si bien qu'un doute subsisterait lorsque le ballon remonterait pour de bon.

— Tout cela est mauvais, grogna Soblen, nous pouvons tourner en rond pendant des heures avant de découvrir l'endroit d'où le câble sort de l'eau.

Beffort eut un geste d'impuissance, éleva la voix pour dominer le bruit des vagues :

— Nous n'avons d'autre alternative, doc. Il faut trouver ce satané câble ou renoncer.

— Et si la Cité émerge tout à coup devant nous ?

Beffort tapota le fusil paralysant que portait le savant.

— Cela représente notre seule chance de salut. Actuellement, je pense que M^me^ Atomos n'est pas en mesure de se défendre à partir des postes de combat installés dans la Cité. Des hommes doivent même sortir de la coupole afin de dégager les tubes d'aspiration. Ce sont eux qui devront être éliminés en premier, car ils seront armés de fusils désintégrateurs… En résumé, celui qui surprendra l'autre remportera la manche.

Soblen cligna des yeux, remarqua :

— C'est une partie qui comporte de nombreuses manches, Smith ! J'en ai perdu le compte, mais en définitive il faudra bien que cela finisse… Cette nuit, il me semble que M^me^ Atomos part gagnante. À peu de chose près, notre situation est identique à celle de l'Eagle !

Beffort ne répondit pas. Soblen n'était pas particulièrement pessimiste. Il examinait froidement les positions, estimait avec juste raison que M^me^ Atomos avait l'avantage. Elle pouvait apparaître en un point plus ou moins éloigné du Raleigh, mais tant qu'elle se trouverait à moins de cinq cents mètres, un seul fusil manié par un seul serviteur de l'O.A. était capable de désintégrer d'un seul jet le navire et ses passagers… En contrepartie, et en admettant que Beffort et ses amis ouvrent le feu, la Cité ne perdrait que quelques hommes avant de plonger de nouveau.

C'était réellement disproportionné.

Brusquement, le vent tourna et un brouhaha s'éleva de l'arrière du Raleigh. Beffort et Soblen pivotèrent, aperçurent un matelot qui escaladait au sprint les marches de la passerelle.

Trois secondes passèrent, puis le commandant quitta son poste, fonça vers Beffort et hurla de loin :

— Le ballon remonte !

Au même instant, Akamatsu déboucha de derrière le brise-lames, confirma la mauvaise nouvelle. Beffort leva ses jumelles, observa le ballon. Celui-ci prenait effectivement de l'altitude. Son ascension était rapide.

Dangereusement rapide, car elle était évidemment liée à la remontée de la Cité Atomos…

— Stoppez les machines, ordonna Beffort, et dites à vos gars de surveiller la mer.

Le commandant regagna la passerelle, distribua des ordres.

Instantanément, les diesels se turent et un incroyable silence s'abattit sur le Raleigh. Beffort jeta un coup d'œil circulaire, distingua des marins qui scrutaient attentivement la nuit. Ils cherchaient avant tout à repérer le câble reliant la Cité au ballon, mais cela était très difficile. Relativement claire pour naviguer, la nuit devenait épaisse lorsqu'il s'agissait d'y retrouver un fil d'acier de dix mm de section.

Beffort lui-même ne voyait pas ce qui se passait au-delà de la passerelle. En même temps, que ses moteurs, le Raleigh avait coupé ses feux de positions, dérivait doucement dans l'obscurité. Les lames le prenaient par le travers, éclataient contre sa coque avec rage, s'effritaient enfin avant d'être pulvérisées par le vent qui rabattait cette pluie sur le pont déjà trempé.

Ainsi, la houle accentuait le tangage, et les mines arrimées sur la plage avant commençaient à rouler de manière inquiétante entre les cadres de soutien. Cependant, le temps n'était pas mauvais. Seule la situation dramatique donnait une impression de tragédie imminente, agissait sur les nerfs des hommes au point de transformer le moindre incident en prémices de catastrophe.

Une caliorne se détacha soudainement, vint frapper sèchement une vergue. Beffort sursauta, serra les dents. Dans la tension générale, ce simple choc avait eu une résonance de détonation.

Soblen ôta ses lunettes, les essuya machinalement, soupira :

— Tout cela est trop long, Smith. Les hommes perdent leur influx nerveux, risquent de paniquer lorsque viendra le moment de passer à l'action.

Beffort opina, mais ne commenta point. Les cartes étaient distribuées et nul ne pouvait reprendre son jeu. Il laissa couler un silence et dit :

— Si je ne me trompe pas, doc, nous allons avoir à essuyer aussi le feu de notre aviation…

Tout à coup blafard, Soblen le dévisagea.

— Vous dites cela avec un calme !

— Rien ne sert de s'exciter, n'est-ce pas ? J.E.E. tient à l'intervention des B 52. Il veut leur donner une chance de venger leurs camarades de

Wilmington, pense sincèrement qu'ils peuvent atteindre la Cité. Néanmoins, et peut-être inconsciemment, il espère également se dédouaner vis-à-vis des gros bonnets de Washington… Je me demande qu'elle sera sa réaction lorsque le Raleigh se trouvera encadré par les bombes ?

Il regarda vers la passerelle où une certaine agitation se manifestait, abandonna Soblen et se dirigea d'un pas rapide vers le poste de commandement. En haut des marches, il comprit au premier coup d'œil que rien n'allait plus entre J.E.E. et le commandant du navire. Il s'approcha, écouta.

— Je vous ordonne de mettre votre poste à ma disposition, disait J.E.E. d'un ton qu'il voulait sans réplique. La Cité peut surgir d'un instant à l'autre, et il faut que notre aviation soit prévenue !

— Nous courons trop de risques, riposta l'officier. J'accepterai d'alerter Fort Bragg à la condition que vous m'autorisiez à faire route vers la côte ou tout autre point qui éloignera mon bâtiment de la zone de tir !

— C'est une insubordination caractérisée ! explosa J.E.E.

— J'en prends la responsabilité, répondit calmement l'officier. Personne ne peut me contraindre à exposer délibérément mon bateau et mon équipage au bombardement !

— Vous étiez volontaire !

— Pour me battre, pas pour me suicider !

Beffort se retira discrètement. Il savait que le commandant ne céderait pas, estimait qu'il avait parfaitement raison. M^me^ Atomos suffisait largement à créer le danger de mort que chacun attendait et redoutait. Puis il y avait l'expérience malheureuse de l'Eagle…

— Que se passe-t-il ? s'enquit Soblen en le voyant revenir.

— J.E.E. est tombé sur un os, le renseigna Beffort, le commandant du Raleigh refuse l'intervention de l'aviation… Pss, je ne vous cache pas que cela me délivre d'un gros souci !

Soblen acquiesça, braqua derechef ses jumelles en direction du ciel.

— À quelle hauteur se trouve le ballon ? demanda Beffort.

— Difficile à évaluer, mais j'estime qu'il doit avoir dépassé les cinq mille mètres.

— Mille mètres en dix minutes, traduisit Beffort. Ce qui veut dire que, dans dix minutes, la Cité émergera… Bon sang ! Si seulement nous avions découvert le câble !

Comme pour répondre à son désir, un long raclement parcourut le Raleigh, stoppa quand le navire descendit au creux d'une lame, reprit avec insistance lorsqu'il remonta. Soblen et Beffort se retournèrent, virent qu'un palan ployait étrangement sous une invisible pression. Ils partirent en courant, arrivèrent moins vite qu'un quartier-maître, perçurent son hurlement d'allégresse :

— Le câble ! Commandant, c'est le câble !

CHAPITRE XIV

Le câble émergeait effectivement des vagues à environ cinq brasses du Raleigh, s'étirait sous un angle de vingt degrés en frottant contre les superstructures du bâtiment. À l'instant où le quartier-maître le découvrit, le câble venait de se prendre sous l'arc du palan qui lui servait en quelque sorte de glissière.

C'était un coup de chance. Le bateau dérivait depuis un bon moment, était venu tout seul à la rencontre du câble alors que les hommes fouillaient vainement la nuit.

Le commandant, Beffort et ses amis se réunirent aussitôt, conscients que chaque seconde qui passait était vitale.

— Il faut que nous prenions très vite une décision, dit Beffort. La situation s'est améliorée, mais il nous reste environ neuf minutes pour accrocher les mines au câble. Cela est-il possible, commandant ?

Spontanément, la réponse fusa :

— Non !

Beffort ne cilla point, mais J.E.E. bondit.

— Décidément, lâcha-t-il, vous êtes peu coopératif, commandant ! Vous refusez tout d'abord de prévenir l'aviation, et maintenant vous n'acceptez pas de tenter votre chance ! Pourquoi ?

L'officier se tourna vers lui, visage crispé.

— L'éloignement du ballon prouve que la Cité remonte à une allure record, monsieur Evans. Actuellement, elle est à neuf cents mètres, continue à la vitesse de cent mètres à la minute. Pour lancer et mettre en service la grue électrique placée à l'avant, il faut quatre minutes. Autant

pour faire reculer le bateau de façon à amener sa proue à la hauteur du câble. Quand ces deux opérations seront terminées, huit minutes auront passé. La Cité ne sera plus qu'à cent mètres de la surface. Lorsque la première mine descendra, avec la lenteur que vous avez vous-même calculée, la Cité sera à cinquante mètres. En bref, tout cela pour vous faire comprendre que l'explosion de la mine se produira à vingt mètres de profondeur et que le Raleigh sautera comme un bouchon !

J.E.E. demeura muet, et Beffort dit :

— Votre raisonnement est sans faille, commandant. Quelqu'un a-t-il une idée ?

Akamatsu s'avança.

— Laissons M^me^ Atomos faire surface, proposa-t-il, et éloignons-nous…

— Le câble ? fit Soblen.

Akamatsu donna un coup de pied dans un rouleau de cordage.

— En avez-vous beaucoup d'autres comme celui-là, commandant ?

— Oui, répondit l'officier surpris, le Raleigh est un transport. Il possède une grande quantité de cordages, câbles et filins…

— Placés bout à bout, quelle longueur peuvent-ils atteindre ?

— J'avoue que je n'en sais rien… Peut-être trois ou quatre cents mètres ?

Beffort consulta sa montre, intervint :

— Plus que sept minutes, Yosho. Si vous avez un plan, dépêchez-vous de l'exposer !

Vivement, Akamatsu saisit l'extrémité du cordage.

— Nous attachons ce bout au câble. Le Raleigh s'éloigne de ce point chaud. Au fur et à mesure de sa progression, les hommes d'équipage réunissent tous les filins du bord, les attachent les uns aux autres, cela jusqu'à épuisement. En fin de course, nous serons reliés au câble par notre « fil » et pourrons facilement le retrouver lorsque la Cité aura plongé !

Le commandant, Soblen et J.E.E. approuvèrent d'emblée.

— Okay, accepta Beffort, tout cela tient debout ! À vous de jouer, commandant !

L'officier fila sur la passerelle, actionna le chadburn, regagna le pont alors que les diesels se remettaient en route en grondant, aboya une série d'ordres. L'équipage, qui sentait le danger, se rua sur les filins, les cordages, les câbles. Très vite, on dégagea le palan, on amarra un fil au câble reliant la Cité au ballon-sonde…

Déjà, le Raleigh filait vers le large, semant dans son sillage des petites bouées multicolores destinées à maintenir à flots le long « fil » de fortune.

À trois cent cinquante mètres du point H, l'ultime rouleau de cordage se tendit. Le commandant fit stopper les machines, ordonna de larguer une bouée flottante pour maintenir autant que possible le navire sur place, et l'attente commença.

— Moins trente secondes, souffla Soblen.

Lui et Beffort se tenaient sur la passerelle. Le G'man veillait, jumelles de nuit aux yeux. En bas, à la pompe, Akamatsu et six hommes d'équipage braquaient des fusils paralysants en direction du point H qu'ils ne pouvaient apercevoir. Au premier appel de Beffort, ils ouvriraient le feu dans l'espoir de neutraliser les serviteurs de l'O.A. au cas où le Raleigh serait repéré.

Mais Beffort espérait que cela ne se produirait pas.

Le Raleigh était assez bas sur l'eau pour se fondre dans l'obscurité, et Beffort pensait que M^me^ Atomos avait en tête trop de soucis pour perdre du temps en surface. Néanmoins, un homme de l'O.A. pouvait par hasard remarquer la quille magnétique au cours des manœuvres d'ouverture et de fermeture des bouches d'aspiration d'air.

Là résidait le principal danger…

La quille magnétique s'était soudée à la coque de la Cité au petit bonheur. Nul ne savait, même de manière approximative, où elle se trouvait. Pour peu qu'elle se fût fixée sur la coupole, ou sur le dôme d'une bouche d'aspiration, M^me^ Atomos serait immédiatement renseignée sur la surveillance dont elle était l'objet depuis la chute de la nuit.

Si cela se produisait, la réaction de la terrible Japonaise serait instantanée, violente, meurtrière. À trois cent cinquante mètres de distance, le Raleigh restait à portée des fusils désintégrateurs…

— Moins cinq secondes, indiqua Soblen qui suivait avec un flegme bien imité la marche de l'aiguille d'un chrono.

Sur un signe de Beffort, le quartier-maître porta un sifflet à ses lèvres, en tira un son strident, lugubre. À partir de cet instant, rien ne devait plus bouger sur le navire…

Soudain, Beffort vit la mer s'ouvrir, cascader, bouillonner, et la forme trop connue de la Cité Atomos se dessina dans le double prisme de ses jumelles. En raison de la distance et de la nuit, Beffort ne pouvait distinguer la quille magnétique, comprit qu'il resterait dans l'incertitude jusqu'au bout. Seule la rapidité de ses réflexes sauverait le Raleigh si un homme de

l'O.A. dénichait le pot aux roses… Encore fallait-il que Beffort devinât aux réactions de l'homme que la quille venait d'être découverte. Une estimation tout à fait incertaine. Un ordre donné sans raison, et M^me^ Atomos répliquerait aussitôt au tir des fusils paralysants…

— Voyez-vous quelque chose, Smith ?

— La Cité vient de faire surface, doc… La coupole s'ouvre… Un groupe de serviteurs se disperse sur le bâtiment, dégage les bouches d'aspiration…

Il stoppa brusquement son commentaire, retint son souffle. Là-bas, une silhouette était en arrêt à proximité de la coupole, observait quelque chose que Beffort ne voyait pas. La silhouette demeura un instant à la même place. Beffort imagina que ses yeux retransmettaient au Grand Cerveau une image unique – celle de la quille magnétique par exemple – et que M^me^ Atomos allait prendre les décisions qui s'imposaient.

La main droite du G'man lâcha les jumelles. Beffort était prêt à ordonner d'ouvrir le feu.

Mais la silhouette ne bougeait toujours pas. Ailleurs, auprès des bouches d'aspiration, d'autres hommes se tenaient immobiles. La Cité faisait son plein d'air pur, rejetait l'air vicié, devait respirer comme un être humain longuement privé d'oxygène, aussi régulièrement et avec le même soulagement. C'était comme une énorme bête dont M^me^ Atomos était le cœur, et qui possédait des milliers de bras en la personne de ses serviteurs. Pour l'instant immobile parce que blessée, elle redeviendrait très vite extrêmement virulente si on lui laissait le loisir de panser ses blessures.

En un certain sens, le Raleigh et les hommes qui se trouvaient à son bord représentaient la dernière chance des États-Unis.

Smith Beffort, Soblen et les autres n'ignoraient pas combien leur comportement serait décisif dans l'heure qui suivrait. Jamais M^me^ Atomos n'avait été aussi près de sa perte, mais malgré cela il suffirait d'un rien pour transformer sa défaite en une éclatante victoire.

En fait, tout se jouait en ce moment.

Soblen, bien que grillant d'impatience, n'osait plus ouvrir la bouche, et les hommes d'équipage se tenaient rigoureusement immobiles, yeux largement ouverts sur la nuit épaisse d'où pouvait jaillir la mort.

Maintenu face aux lames par la bouée flottante, le Raleigh dansait à peine. Parfois, des gémissements sourds montaient de son infrastructure quand la houle s'accentuait, ou les mines raclaient leur cadre de soutien… Une foule de bruits habituellement inaudibles et qui prenaient dans le

silence une importance démesurée. J.E.E. était sûr que les sons portaient loin sur la mer, que les micros de la Cité ne manqueraient pas de les enregistrer… Ses mains serrées autour d'un fusil en tremblaient.

Soblen se rapprocha de lui, murmura ironiquement :

— Tremble, carcasse…

J.E.E. haussa les épaules.

— C'est nerveux, docteur.

— Auriez-vous peur de mourir ?

— Je n'ai pas peur de mourir, mais je n'ai pas non plus peur de vivre, rétorqua J.E.E. avec une pointe d'agressivité. Allez-vous prétendre que vous êtes parfaitement détendu ?

Soblen fut honnête.

— J'ai une trouille bleue, avoua-t-il.

Puis il ajouta d'un ton plus léger :

— Savez-vous que si nous y passons tous deux, le petit Bob risque de ne pas trouver de parrain ?

Sa boutade rendit un peu de calme à James Edward Evans.

— À ce propos, confia-t-il, j'ai l'impression que Smith m'a déjà choisi…

Soblen lui tapota l'épaule.

— Nous en reparlerons, monsieur Evans, nous en reparlerons…

Et il s'éloigna, certain d'avoir fait sa B.A. de la journée, revint à pas feutrés vers Beffort qui épiait toujours la Cité Atomos.

— Où en sommes-nous, Smith ?

— Au même point, souffla Beffort, cela commence à devenir crispant. J'ai la sensation que la Cité reste en surface plus longtemps que d'habitude. Depuis combien de temps est-elle là ?

Soblen consulta son chrono.

— Douze minutes…

Beffort soupira.

— Encore trois minutes, et elle devrait plonger… si tout va bien, naturellement.

Il se méfiait terriblement. En d'autres circonstances, il avait été à même de juger avec quelle rouerie M^me^ Atomos pouvait agir lorsque les événements se retournaient contre elle, et c'était probablement à cause de cette méfiance, de cette vigilance de chaque instant que Beffort devait d'être encore en vie.

Les cent quatre-vingts secondes s'écoulèrent avec une incroyable lenteur, puis Beffort vit enfin les silhouettes des serviteurs de l'O.A. se déplacer sur la coque du bâtiment.

— Ça y est, doc ! M^me^ Atomos se prépare à plonger !

— Nom d'un chien, fit Soblen, nous tenons le bon bout !

À travers ses jumelles, Beffort suivit toutes les opérations qui précédaient l'immersion. Les hommes obstruèrent les bouches d'aération, regagnèrent la coupole dont le dôme se referma lentement, puis la Cité s'enfonça, disparut finalement sous les flots.

Immédiatement, Beffort tourna ses jumelles vers le ciel. Il lui fallut quelques secondes pour retrouver le ballon-sonde, encore quelques autres pour vérifier qu'il se rapprochait de la mer à mesure que la Cité Atomos descendait.

Alors, il regarda Soblen, sourit et dit d'une voix vibrante :

— Le câble tient toujours à la quille magnétique, doc ! Cette fois, je crois que nous tenons M^me^ Atomos !

CHAPITRE XV

Soblen s'empara des jumelles que Beffort venait d'abandonner, observa à son tour le ballon-sonde.

— C'est juste, admit-il avec un rien d'incrédulité, le ballon descend… Il descend même très vite !

Maintenant, tous regardaient en l'air. Le Raleigh était encore immobile. Avant de remettre les diesels en route, il fallait acquérir la certitude que la Cité plongeait réellement. Or, cela semblait ne faire aucun doute. Très rapidement, le ballon perdait de l'altitude, grossissait à vue d'œil.

— Cinq mille mètres ! annonça Soblen.

Son jugement était approximatif. Le ballon dérivait dans les vents, dérapait brutalement pour se rétablir ensuite, mais on le voyait de mieux en mieux.

— Quatre mille mètres, fit Soblen.

Un instant passa, puis le petit docteur déclara qu'il était évident que la Cité ne descendrait pas plus bas. Le ballon restait à la même distance de la mer, obstinément. On attendit pour plus de sûreté, puis Beffort décida que le moment était venu d'intervenir. Les machines du Raleigh propulsèrent le bâtiment en direction du point H, et les hommes d'équipage enroulèrent le « fil » si curieusement fabriqué, remontèrent à bord les bouées multicolores. Tout allait sans heurt. Chacun avait recouvré son calme, était plus ou moins persuadé que la sinistre Japonaise n'échapperait pas au châtiment.

Malgré tout, Beffort et le commandant du navire ne cessaient d'inspecter la mer. Ils craignaient tous deux une manœuvre de dernière minute de M^me^ Atomos. Une remontée brutale, un fulgurant rayonnement

désintégrateur, et le Raleigh irait rejoindre dans le néant les innombrables victimes de Mme Atomos.

En dépit de cette méfiance justifiée, le bâtiment parvint sans encombre au-dessus du point H. Ce dernier n'était d'ailleurs que symbolique. La Cité avait fait du chemin depuis la tombée du jour, et la fosse de six mille mètres était maintenant à plus de dix milles du Raleigh.

Enfin, le « fil » de fortune rejoignit le câble, et le bateau mit en panne. Après une manœuvre adroite, le câble frôlait l'étrave du Raleigh. On le maintint en place à l'aide de plusieurs crocs soutenus par un cabestan, et la première mine fut poussée vers la lisse, soulevée par la grue électrique, accrochée solidement au câble.

À cet instant, le commandant interrogea Beffort du regard. Ce dernier, un peu pâle, acquiesça. Pour lui qui luttait depuis des années contre Mme Atomos, c'était un moment historique.

Dans un silence tendu, la mine fut descendue jusqu'à la mer, puis la grue l'abandonna et elle s'enfonça sous les flots sombres. Immédiatement, on chargea une autre mine qui prit le même chemin, puis une troisième…

— Combien de temps, doc ? demanda Beffort.

— Vingt minutes, Smith.

— Trop long !

— C'était prévu, et vous étiez d'accord…

— Je ne pourrai patienter tout ce temps, gronda Beffort. Il faut que les mines explosent plus tôt !

Soblen secoua la tête.

— Impossible ! Le succès de l'opération dépend précisément de ce temps de battement. Les mines suivent le câble, exactement comme un train suit des rails. Ainsi, elles atteindront leur but à coup sûr. La première tranchera le câble, et les autres tomberont en chute « libre » – si vous me passez cette expression compte tenu de la densité de l'eau – et exploseront en plein sur l'objectif.

Beffort comprit que Soblen parlait d'or. Il s'éloigna vers l'arrière, tenta de dissiper l'anxiété qui l'habitait. Soudainement et sans raison précise, il était persuadé que Mme Atomos ne pouvait pas périr aussi simplement… De fait, cela tenait plus du pressentiment que de la logique. Néanmoins, Beffort savait que son subconscient ne le trahissait que rarement. Même après la mort de Mme Atomos dans l'affaire de San Francisco, il n'avait pu partager

l'allégresse générale. La suite des événements avait largement démontré qu'il ne s'était pas trompé.

Crispé, il revint vers l'avant, constata qu'en totalité les mines magnétiques avaient été larguées. Un coup d'œil à sa montre lui apprit que quinze minutes s'étaient écoulées. Déjà, le Raleigh dégageait, reculait après avoir libéré le câble.

Mesure de précaution, au cas où une mine serait restée accrochée au câble pour une raison inconnue et pourrait exploser à proximité du navire…

Soblen, devenu l'homme-chronomètre, annonçait le temps restant à courir avant la première déflagration. À moins deux minutes, il compta les secondes. À moins trente secondes, le Raleigh se trouvait à deux cents mètres du lieu où le câble entrait dans l'eau.

— Cinq, quatre, trois, deux, un, zéro ! égrena Soblen.

Alors que l'on s'attendait à une sourde explosion – puisque la mine devait exploser à grande profondeur – ou à un violent déplacement d'eau, rien ne se produisit. Beffort crispa les mâchoires, interrogea du regard le commandant qui attendait sur le seuil de la cabine abritant le sonar. L'officier secoua négativement le front, signifiant ainsi que l'appareil n'avait rien enregistré non plus.

Quinze nouvelles secondes passèrent dans le silence, puis, sans bruit, la mer se souleva brusquement au-dessus du point H, expédia dans la nuit une longue gerbe d'eau qui retomba en crépitant. Ce fut alors la réaction en chaîne prévue par Soblen.

Les autres mines touchèrent à leur tour l'objectif, mais pour les passagers du Raleigh, cela ne se traduisit que par d'autres gerbes d'eau, quelque peu ridicules comparées à l'effroyable bouleversement qui devait se produire à deux mille mètres de la surface.

Cependant, le sonar enregistrait les explosions sans erreur possible et nul ne pouvait douter de l'efficacité de l'opération. Soblen toucha l'épaule de Beffort, lui montra le ballon-sonde qui grimpait à toute allure vers les étoiles. Au niveau de la Cité Atomos, le câble avait été rompu par l'explosion de la première mine et le ballon l'entraînait à sa suite dans une course sans fin…

Pétrifiés, l'équipage, Beffort et ses amis attendaient encore avant de laisser éclater leur joie.

---oOo---

Mme Atomos sentit le plancher se dérober sous ses pas. Elle tomba, roula dans le coin de la pièce, entendit une formidable déflagration. Dans le même temps, les écrans de télévision s'éteignirent et la Cité tout entière se mit à tressauter tandis que les mines déchiquetaient sa coque métallique comme s'il se fût agi d'une simple membrane sans consistance.

Mme Atomos comprit immédiatement que son merveilleux bâtiment était perdu. Elle poussa un cri de rage, rampa dans le noir absolu jusqu'à la porte de son laboratoire blindé, trouva sous ses doigts la manette de commande du groupe électrogène. La lumière revint aussitôt dans le laboratoire désormais totalement indépendant du reste du bâtiment. Blindé, étanche, insonorisé, il deviendrait un tombeau si l'obus téléguidé refusait de partir…

Mme Atomos lutta contre l'inclinaison du plancher, ouvrit la porte du tube de lancement qui, partant du centre de la Cité, débouchait à quelques mètres de la coupole. Le cœur battant, Mme Atomos mit en route le tableau lumineux des dix postes de contrôle. Seulement quatre voyants s'allumèrent. Cela voulait dire que le tube de lancement était coupé, que l'eau l'inondait déjà.

Mme Atomos prit place dans l'obus, verrouilla le volant de fermeture. Elle s'attacha dans le fauteuil de vol, plaça sur son visage le masque respiratoire, régla le débit des bouteilles d'oxygène.

Maintenant, elle ne pouvait quitter l'obus dont la fermeture électromagnétique la libérerait si elle atteignait sa base secrète du Pacifique.

D'une main ferme, elle commanda la mise à feu.

Une seconde passa, puis une fantastique poussée plaqua Mme Atomos à son siège, et l'obus s'élança dans le tube à une vitesse vertigineuse…

---oOo---

Le Raleigh revenait vers le point H, fendait puissamment les flots que tous ses projecteurs illuminaient. Sur une grande surface, une immense tache d'huile et des débris de toutes sortes attestaient que la Cité Atomos venait d'être coulée. En outre, la mer bouillonnait en plusieurs points. L'air que la Cité avait emmagasiné venait maintenant crever à la surface…

— C'est fini, Smith ! fit Soblen hilare.

Sombre, Beffort consulta sa montre.

— Deux minutes se sont seulement écoulées, doc, fit-il remarquer. Quand il s'agit de Mme Atomos, c'est insuffisant. Son agonie n'est pas terminée… en admettant qu'elle soit commencée !

Soblen et J.E.E. protestèrent, mais Akamatsu approuva avec gravité. Comme Beffort, il connaissait trop la Japonaise pour croire sans réserve à sa mort.

— Elle n'est pas immortelle, lança J.E.E., il faut enfin que vous l'admettiez ! Excusez-moi, je vais passer un câble à Washington ! Tous les États-Unis doivent apprendre cette bonne…

À dix brasses du Raleigh, quelque chose jaillit de l'eau, fonça vers le ciel en hurlant, s'éloigna en laissant dans son sillage un long trait de feu.

— Qu'est-ce que c'est ? balbutia J.E.E.

Beffort ne lui répondit pas, regarda l'engin qui disparaissait déjà en direction de l'ouest. Il n'était pas surpris, pas déçu. Depuis longtemps, il savait que M^me^ Atomos parviendrait à fuir simplement parce qu'elle avait tout prévu…

— N'empêche, fit Soblen, que sa fameuse Cité gît maintenant au fond de l'océan. Même vivante, il lui faudra des mois, sinon des années, avant de pouvoir attaquer de nouveau notre pays ! Je pense que c'est une grande victoire…

Il avait raison, et tous lui laissèrent le mot de la fin.

FIN

Numérisé en janvier 2016

1 Voir : *Le Retour de M^me^ Atomos*. Même auteur, même collection.

2 L'heure de neutralisation (de 9 à 10 heures du matin) libère chaque membre de l'organisation Atomos de l'emprise du Grand Cerveau. Rappelons que ce fut à l'occasion de ce temps mort que les chirurgiens d'Atlanta opérèrent Mie Azusa, Youri Belof et Jean Marchand.

3 Tokkoka : Police spéciale supérieure nippone.

4 Voir : *M^me^ Atomos frappe à la tête*.

5 Voir : *Miss Atomos contre K.K.K.*

6 Organisation Atomos.

7 Voir : *M^me^ Atomos sème la terreur*.